ANNEMARIE SCHIMMEL

PE1257

Library

of the

University of Toronto

Eolhuide Rec 24 Wolfhe
2136. Sieger at Hedelfingen
62 Bd. 53 Kampfbahnen
(57 Radrennbahnen)
sidder de Bagerste Bd.

1-4

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chansonschoisies01gen

CHANSONS

CHOISIES.

TOME PREMIER.

CHANSONS

CHOISIES,

AVEC LES AIRS NOTÉS.

TOME PREMIER.

A GENÈVE.

M. DCC. LXXXII.

AVIS
DES ÉDITEURS.

TOUS les étrangers conviennent de notre ſupériorité dans l'art de la chanſon. De tous les peuples de l'Europe, le François eſt celui dont le naturel eſt le plus porté à ce genre léger de poéſie : la galanterie, le goût de la table, la vivacité brillante de ſon humeur, tout ſemble lui en inſpirer le goût ; & en général on peut aſſurer que l'humeur chanſonnière eſt un des caractères de la nation.

Le François, libre de ſoins, hors du tourbillon des affaires qui l'a entraîné toute la journée, ſe délaſſe le ſoir, dans des ſoupers agréables, de la fatigue & des embarras du jour. La chanſon eſt

ſon égide contre l'ennui : le vaudeville eſt ſon arme offenſive contre le ridicule : il s'en ſert auſſi quelquefois comme d'une eſpèce de ſoulagement des pertes ou des revers qu'il eſſuie : il chante ſes défaites, ſes misères ou ſes maux, auſſi volontiers que ſes proſpérités & ſes victoires. Battant ou battu, dans l'abondance ou dans la diſette, heureux ou malheureux, triſte ou gai, il chante toujours, & l'on diroit que la chanſon eſt l'expreſſion naturelle de tous ſes ſentimens.

Auſſi cette humeur chanſonnière a produit parmi nous, dans les ſiècles qui ont ſuivi la renaiſſance des lettres, une foule de pièces légères & agréables. Tous nos bons auteurs ſe ſont exercés dans l'art de la chanſon, & nous pouvons nous glorifier d'être plus riches qu'aucun peuple de l'Europe dans cette ſorte de production.

Cependant de tous les recueils de

chanſons qu'on a imprimés juſqu'à ce jour, il n'en eſt aucun qui ſoit digne d'un homme de goût, & nous oſons dire qu'un recueil bien fait nous manquoit encore. Ce n'eſt certainement pas l'envie de déprimer, ni le deſir de faire préférer notre travail, qui nous dicte ce jugement.

Quiconque aura parcouru avec attention l'*Anthologie Françoiſe*, *le petit Chanſonnier François*, *l'Anacréon François*, & *le recueil de M. de la Borde*, qui ſont les collections les moins imparfaites qui ont paru depuis quelques années, conviendra qu'elles ſont bien éloignées d'être auſſi bien compoſées qu'elles pouvoient l'être. En effet, on y remarque un mêlange de bonnes, de médiocres & de mauvaiſes chanſons, qui en déparent l'aſſortiment.

La chanſon étant faite pour inſpirer le plaiſir, ou ſatisfaire le goût, tout

ce qui eſt au-deſſous du bon ne peut remplir cet objet, & porte avec ſoi le dégoût & l'ennui. Il ſemble qu'on ait été plus jaloux de groſſir ou de multiplier les volumes, que de les bien compoſer.

Cependant au milieu de la richeſſe & de l eſpèce d'abondance où nous ſommes en excellentes chanſons françoiſes, il ſemble qu'on devoit être moins embarraſſé ſur le choix que ſur le nombre. Rien n'étoit ſi facile que d'en former un recueil, même conſidérable, en n'y admettant que le bon, & en excluant le médiocre.

Il ne falloit pour cela que ſe donner la peine de fouiller les recueils imprimés, tant anciens que modernes; en extraire les excellentes pièces qu'ils renferment, & les diſcerner au milieu du fatras de chanſons plattes ou inſipides qu'ils renferment. C'etoit un miel précieux à extraire, c'étoient des roſes à

cueillir dans un champ ſemé de ronces & d'ivraie.

C'eſt ce travail que nous avons oſé entreprendre : nous avons eu la patience de parcourir plus de cinquante volumes de chanſons, & d'en extraire tout ce qui étoit marqué au coin du bon goût, en rejettant toutes celles dont la verſification étoit foible, ou le ſujet trivial.

Nous avons pouſſé plus loin nos recherches. Nous nous ſommes procuré la communication de pluſieurs portefeuilles d'amateurs, dans leſquels nous avons trouvé d'excellentes pièces, qui n'ont pas encore paru imprimées. Auſſi trouvera-t-on dans notre recueil un grand nombre de chanſons, qui peuvent paſſer pour nouvelles, parce qu'on ne les trouve dans aucun autre, & qu'elles ne ſont point, ou ne ſont que très-peu connues.

Nous avons apporté la même ſévérité

dans le choix que nous avons fait de ces dernières, que dans celui des précédentes. Nous avons eu le courage de dévorer l'ennui de lire plus de ſix mille chanſons, pour choiſir les ſix cents qui compoſent ce recueil. Nous n'y en avons admiſe aucune qui n'intéreſſe ou par les graces de la poéſie, ou par la vivacité des images, ou par le choix du ſujet, ou par le ſel de la plaiſanterie.

Un défaut commun à tous les recueils imprimés juſqu'ici, c'eſt que les chanſons y ſont confondues ſans ſuite & ſans ordre, ſans aucun égard au ſujet ou au genre : il en réſulte un mêlange informe qui confond tous les objets.

Par ce défaut de méthode, il arrive ſouvent qu'une chanſon anacréontique eſt ſuivie d'une chanſon villageoiſe, ou d'un amphigouri; & une chanſon délicate & tendre, d'une chanſon grivoiſe ou poiſſarde. Ces diſparates ſont auſſi

choquantes pour un homme de goût, que le ſeroit pour l'œil d'un amateur éclairé, la vue d'un tableau de l'Albane ou du Corrège, placé dans une galerie de peintures, à côté d'une bambochade flamande, ou d'un groteſque de Callot.

Pour éviter cette eſpèce de diſſonance, nous avons cru devoir claſſer notre collection par genre de chanſons aſſorties. On ne doit pas craindre qu'il en réſulte une monotonie déſagréable : chaque chanſon ſe différencie aſſez de celles du même genre, par le choix du ſujet, par la variété des tableaux, ou par la touche du poëte. Nous nous flattons que cette diſpoſition nouvelle, qui n'a été obſervée juſqu'ici dans aucun recueil, ſera ſentie & goûtée du public judicieux.

Nous avons porté l'ordre & la méthode plus loin. Non ſeulement nous avons claſſé à part toutes les chanſons

du même genre, nous avons encore aſſorti les ſujets de la même claſſe; c'eſt-à-dire, que nous avons fait ſuivre enſemble les chanſons qui ont quelque conformité entr'elles pour le rapport du ſujet; enſorte qu'on paſſe de l'une à l'autre par des tranſitions qui en lient la marche : ces tranſitions ſauvent les diſparates choquantes qui réſultent de deux chanſons, leſquelles non ſeulement n'ayant entr'elles aucune reſſemblance, mais encore portant un caractère, &, pour ainſi dire, une phyſionomie toute oppoſée, ſe trouvent placées, comme malgré elles, à la ſuite l'une de l'autre, & forcées de marcher enſemble. Cet arrangement, qui exigeoit l'attention la plus ſoutenue & la plus ſuivie, n'a pas été la moindre partie de notre travail.

Voici l'ordre que nous avons obſervé dans la diſtribution des quatre volumes qui forment notre recueil.

Après quelques chanſons anciennes, qui commencent le premier volume, nous avons placé les chanſons *Érotiques* & *Anacréontiques* : à la ſuite, ſont les *Romances* ; le volume eſt terminé par une ſuite de *Couplets détachés*.

Le ſecond volume eſt rempli par les chanſons *Paſtorales*, *Villageoiſes*, *Grivoiſes*, *Poiſſardes* & les chanſons *Parlées* ; c'eſt-à-dire, celles dans leſquelles les vers chantés ſont entremêlés de paroles qu'on prononce ſans les chanter.

Les chanſons compoſées ſur des *Sujets particuliers*, occupent la plus grande partie du troiſième volume. Il commence par une ſuite de vingt-deux couplets de M. le vicomte *de la Poujade*, qui a paſſé dans les plus agréables ſociétés de Paris & de la cour, dont il faiſoit les délices, pour un des meilleurs & un des plus fertiles *coupleteurs* de ſon tems. A la tête de ces couplets, on trouvera une notice intéreſſante ſur

la perſonne & les productions de ce militaire aimable. Après les ſujets particuliers, ſont placées les *Chanſons de Table*, ou les chanſons *Bachiques*, qui ſont ſuivies des *Vaudevilles*.

Nous avons renvoyé au quatrième & dernier volume toutes les chanſons aſſaiſonnées d'un ſel plus piquant, ou d'une plaiſanterie plus libre & plus gaie. Au lieu de les laiſſer éparſes & confondues avec les autres chanſons, comme on a fait dans tous les autres recueils précédens, nous avons cru qu'il étoit plus à propos de les renfermer dans un ſeul volume à part. On y en trouvera un grand nombre de M. *Collé*, un des meilleurs chanſonniers de ce ſiècle, & qui, dans ſes chanſons, a une tournure de gaieté, de plaiſanterie & de ſtyle, qui n'eſt qu'à lui : la plupart des chanſons de cet auteur, inſérées dans ce quatrième volume, n'ont point encore été imprimées, & ne ſont con-

nues que d'un très-petit nombre de perſonnes.

Un inconvénient qui ſe rencontre dans preſque tous les recueils imprimés, excepté l'Anthologie Françoiſe & le Chanſonnier François, en ſeize volumes, c'eſt que la muſique des chanſons n'y eſt point notée : les airs connus y ſont indiqués par les paroles des anciennes chanſons, ſur leſquelles ils ont été compoſés ; mais ſouvent on connoît l'air ſans ſavoir la chanſon à laquelle il appartient; plus ſouvent encore on ignore l'air dont on indique les premières paroles auxquelles il s'adapte; ſouvent auſſi ces recueils ne déſignent point d'air, parce qu'on n'en a point compoſé ſur telle chanſon, ou que l'éditeur en l'imprimant l'a ignoré. Cet inconvénient nuit beaucoup au ſuccès d'un recueil, parce que la chanſon étant eſſentiellement faite pour être chantée, quelque belle & agréable qu'elle ſoit, ſi on en ignore l'air, on la néglige.

Nous avons ſenti l'importance de cette omiſſion. Quelques frais que duſſent entraîner la gravure & l'impreſſion de la muſique, nous avons voulu que dans les quatre volumes que nous préſentons au public, il n'y eût pas une chanſon dont l'air ne fut noté : nous les avons fait graver ſur des planches du même format que notre édition, & nous les avons placés à la fin de chaque volume, auquel ils ſe rapportent.

Nous étant propoſé de borner notre recueil à quatre volumes, petit format, afin de les rendre plus commodes & plus portatifs, nous n'aurions pu, ſans les groſſir conſidérablement, & augmenter en proportion le prix des quatre volumes, faire graver l'air à la tête de chaque chanſon, comme on a fait dans l'Anthologie, & dans le recueil de M. de la Borde. Nous avons préféré la méthode du Chanſonnier François, dans lequel les airs ſont notés ſans

paroles ; & placés à la fin de chaque volume, ſous des numéros relatifs à la chanſon, à laquelle chacune appartient.

Ainſi en cherchant à la marge des airs gravés le numéro de l'air indiqué à la tête de chaque chanſon, on l'y trouvera ſur le champ : ſi c'eſt un air connu, un coup d'œil jetté ſur les premières meſures, le rappellera facilement ; ſi c'eſt un air nouveau, il ne ſera pas difficile d'y adapter les paroles, ſur-tout dans les airs ſimples & peu chargés de muſique. Pour ce qui eſt de ceux qui ſont un peu travaillés, on pourra les extraire comme d'une partition, & les copier, en y ajoutant les paroles qu'on écrira ſous la muſique.

Il nous reſte à dire un mot ſur la méthode que nous avons ſuivie en faiſant graver les airs de ces chanſons : ils ſont notés, non pas de la manière uſitée pour la muſique vocale, où les croches ſont détachées les unes des

autres, excepté celles qui s'articulent ſur la même ſyllabe, mais à la manière de la muſique inſtrumentale, où les croches ſont toutes liées, d'autant plus que les paroles ne ſont pas écrites ſous la muſique. Les croches detachées auroient produit dans la gravure une eſpèce de confuſion fatiguante pour l'œil, & auroient occupé trop d'eſpace.

Lorſque l'air d'une chanſon emploie pluſieurs notes ſur la même ſyllabe, ces notes ſont déſignées par un trait de liaiſon placé au-deſſus ou au-deſſous, qui indique qu'elles doivent être coulées ſur la même ſyllabe : c'eſt une attention eſſentielle à avoir quand on voudra joindre l'air aux paroles.

Souvent dans le corps ou à la fin d'une chanſon, il ſe rencontre des paroles que le muſicien juge à propos de répéter, pour donner plus d'expreſſion à l'air ou à la chanſon. Ces répétitions ſont indiquées dans la muſique

par un crochet, ou un trait ſouligné de cette forme.

Nous avons été obligés de faire compoſer des airs nouveaux ſur beaucoup de chanſons qui n'en avoient point. Quant à celles qui ſont faites ſur des airs connus, quoiqu'anciens, nous les avons conſervés, ſoit par égard pour les perſonnes qui ne ſavent pas la muſique, & que des airs nouveaux auroient embarraſſées, ſoit parce que les anciens airs ont un caractère plus ſimple, qui tient à la gaie naïveté du vaudeville. Un très-grand nombre de chanſons exigent des airs de ce genre, & doivent être en quelque ſorte autant récitées que chantées. Trop d'art dans le chant les dénatureroit au lieu de les embellir; car il faut bien ſe garder de confondre une chanſon à couplets, avec une chanſon en ariette: celle-ci tire ſon mérite & ſon agrément de la muſique, autant que des paroles; ſouvent même la beauté de la muſique

couvre ou fait oublier la médiocrité des paroles : bien différente en cela de la chanſon à couplets, dont les paroles, pour être goûtées, doivent être ſi bien faites, qu'elles puiſſent ſe paſſer de l'acceſſoire de la muſique.

Obſervons en finiſſant, que de même qu'une pièce de théâtre gagne infiniment à la repréſentation, auſſi la chanſon perd beaucoup à n'être que lue ; elle eſt faite pour être chantée & bien chantée : il en eſt même pluſieurs qui doivent en grande partie leurs graces & leur eſprit à l'art du chanteur. Telles ſont les chanſons Grivoiſes & Poiſſardes : celles de Payſan, celles de Parade & celles où on imite le langage du bas peuple.

CHANSONS

CHANSONS CHOISIES.

CHANSON ATTRIBUÉE A HENRI IV, ROI DE FRANCE.

AIR. No. I.

CHARMANTE Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
A la ſuite de Mars :
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne ſuis-je ſans vie,
Ou ſans amour !

Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur;
Je la tiens de Bellonne,
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle départie!
Malheureux jour!
C'eſt trop peu d'une vie,
Pour tant d'amour!

AIR. No. 2.

PLUS ne ſuis ce que j'ai été,
Et plus ne ſaurois jamais l'être:
Mon beau printems & mon été
Ont fait le ſaut par la fenêtre.
Amour, tu as été mon maître,
Je t'ai ſervi ſur tous les dieux.
Ah! ſi je pouvois deux fois naître,
Combien je te ſervirois mieux!

CLÉMENT MAROT.

AIR. No. 3.

AMOUR me tient en ſervage,
En mon cœur plus n'eſt repos,
En ma bouche doux propos;
N'ai que larmes pour bruvage,
Pour parler n'ai que ſanglots. *Bis.*

Bien ſe voit que de ma vie
Fleur ſe paſſe chaque jour.
Si n'aimez à votre rour,
Las! dans peu, gente Émilie,
Mourrai victime d'amour. *Bis.*

Ah! ſi me pouviez entendre!
Si ſaviez qui m'amoindrit,
Que Roger d'amour périt;
Vous connois ame aſſez tendre,
Me pleureriez un petit. *Bis.*

Mais non, non; ne craignez mie,
Mon ſecret point ne dirai:
Avec moi, quand finirai,
Vous le promers, belle amie,
Au tombeau l'emporterai. *Bis.*

D'USSIEUX.

AIR. N°. 4.

VIENS m'aider, ô dieu d'Amour,
A portraire celle,
Celle tant belle,
Que tant aimerai toujours.

Elle a bien du gai Printems
Gente humeur & fin ſourire:
Blanches perles ſont ſes dents,
Roſes ſa bouche reſpire.
Viens m'aider, &c.

Ses yeux ſont nobles & doux,
Et ſans peine on y peut lire
Qu'elle leur défend ſur nous
D'uſer de tout leur empire.
Viens m'aider, &c.

Son maintien eſt ſi tant doux!
Son parler ſemble une lyre:
Si ſon regard luit ſur vous,
Toute votre ame il attire.
Viens m'aider, &c.

En ſa perſonne rien n'a
Qui de l'aimer ne vous prie,

Et ſans y penſer voilà
Qu'elle ſe trouve obéie.
Viens m'aider, &c.

Son vouloir eſt votre roi;
Voulût-elle votre vie,
Pour vous ſeroit une loi
D'accomplir ſa fantaiſie.
Viens m'aider, &c.

Ne lui ſeriez moins conſtant
En ſervant beauté nouvelle;
Car bien que l'œil ſoit content,
Le cœur dit ce n'eſt pas elle.
Viens m'aider, &c.

Quand le prix fut diſputé
Dans la céleſte gageure,
Vénus eut bien la beauté,
Mais ma mie eut la ceinture.
Viens m'aider, &c.

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

N°. 5.

JE vous donne, avec grand plaiſir,
De trois préſens un à choiſir:
La belle, c'eſt à vous de prendre
Celui des trois qui plus vous duit;
Les voici, ſans vous faire attendre;
Bon jour, bon ſoir, & bonne nuit.

SARASIN.

AIR. N°. 6.

O Bienheureux qui peut paſſer ſa vie
Entre les ſiens, franc de haine & d'envie,
Parmi les champs, les rochers & les bois,
Loin du tumulte & du bruit populaire,
Et qui ne vend ſa liberté pour plaire
Aux paſſions des princes & des rois!

Il n'a ſouci d'une choſe incertaine;
Il ne ſe paît d'une eſpérance vaine;
Nulle faveur ne le va décevant.
De cent fureurs il n'a l'ame embraſée;

Et ne maudit ſa jeuneſſe abuſée,
Quand il ne trouve à la fin que du vent.

L'ambition ſon courage n'attiſe;
D'un fard trompeur ſon ame il ne déguiſe;
Il ne ſe plaît à violer ſa foi.
Des grands ſeigneurs l'oreille il n'importune;
Mais en vivant, content de ſa fortune,
Il eſt ſa cour, ſa faveur & ſon roi.

Si je ne loge en ces maiſons dorées,
Au front ſuperbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'émail, & de mille couleurs,
Mon œil ſe pait des tréſors de la plaine,
Riche d'œillet, de thym, de marjolaine,
Et du beau teint des printannières fleurs.

Ainſi vivant, rien n'eſt qui ne m'agrée;
J'ai des oiſeaux la muſique ſacrée,
Quand au matin ils béniſſent les cieux;
Et le doux ſon des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaînes,
Pour arrouſer nos prés délicieux.

DESPORTES.

AIR : *Quand vous entendrez le doux Zéphyr.* N°. 7.

En chantant cette chanson, il faut répéter les mots qui sont en caractères italiques. Ces répétitions ajoutent beaucoup d'expreſſion aux paroles.

LAS ! ſi j'avois pouvoir d'oublier
Sa beauté, ſon bien dire,
Et ſon *très-doux* regarder,
Finirois mon martyre.

Mais las ! mon cœur je n'en puis ôter ;
Et grand affolage
M'eſt d'eſpérer ;
Mais tel ſervage
Donne courage
A tout endurer.

Et puis *comment* oublier
Sa beauté, ſon bien dire,
Et ſon *très-doux* regarder !
Mieux aime mon martyre (*).

(*) Qui croiroit que cette chanſon a été compoſée vers le commencement du treizième ſiècle ! Elle eſt de Thibaut IV, comte de Champagne & roi de Navarre. Ce prince fut ſurnommé *le Grand*, & *le Faiſeur de Chanſons*. Il étoit auſſi vaillant guerrier, qu'habile chanſonnier. Il eſt regardé comme le père de la chanſon françoiſe.

CHANSONS
ÉROTIQUES
ET ANACRÉONTIQUES.

LA chanſon érotique eſt une eſpèce d'ode anacréontique, dont l'amour & la galanterie ſont le ſujet & fourniſſent la matière. Les penſées en doivent être fines, les ſentimens délicats, les images douces, le ſtyle léger, les vers faciles. La ſubtilité des réflexions, la profondeur des idées, & les tours trop recherchés y ſeroient des défauts. L'eſprit & l'art ne doivent point y paroître; le cœur ſeul doit y parler. Elle tire encore un grand agrément des images & des faits mythologiques qui peuvent s'y adapter. Pluſieurs de nos poëtes ont excellé dans ce genre de chanſons. Nous croyons pouvoir aſſurer que chez aucune nation, & dans aucune langue, tant ancienne que

moderne, on ne pourroit former un recueil auſſi conſidérable de chanſons dans le genre érotique, auſſi délicates & auſſi agréables que celui que nous préſentons ici, & que nous avons formé d'après nos meilleurs auteurs.

Le genre de la chanſon anacréontique ne diffère de celui de l'érotique, qu'en ce que la première célèbre également l'amour & le dieu du vin, les délices de la volupté & les plaiſirs de la table. Pour ne point confondre l'ordre des matières, nous ne plaçons ici que les chanſons anacréontiques tendres & galantes. Nous renvoyons celles qui ont pour ſujet Bacchus & le vin à l'article des chanſons de table.

LE SIÈCLE PASTORAL.

AIR : *Vous qui du vulgaire ſtupide.*

N°. 8.

PRÉCIEUX jours dont fut orné
La jeuneſſe de l'univers,
Par quelle triſte deſtinée
N'êtes-vous plus que dans nos vers!
Votre douceur charmante & pure
Cauſe nos regrets ſuperflus;
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'eſt plus.

La terre auſſi riche que belle,
Uniſſoit dans ces heureux tems
Les fruits d'une automne éternelle,
Aux fleurs d'un éternel printems.
Tout l'univers étoit champêtre,
Tous les hommes étoient bergers;
Les noms de ſujet & de maître
Leur étoient encore étrangers.

Sous cette juſte indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous, dans une même abondance,

Goûtoient même tranquillité:
Leurs toits étoient d'épais feuillages,
L'ombre des faules leurs lambris;
Les temples étoient des bocages,
Les autels des gazons fleuris.

Ils ignoroient les arts pénibles,
Et les travaux nés du beſoin;
Des arts enjoués & paiſibles
La culture fit tout leur ſoin.
La tendre & touchante harmonie
A leurs jeux doit ſes premiers airs;
A leur noble & libre génie
Apollon doit ſes premiers vers.

On ignoroit dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains deſirs,
Les eſpérances inquiètes,
Les longs remords des courts plaiſirs:
L'intérêt au ſein de la terre
N'avoit point ravi les métaux,
Ni ſoufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins ſur les eaux.

Les paſteurs dans leur héritage
Coulans leurs jours juſqu'au tombeaux,
Ne connoiſſoient que le rivage
Qui les avoit vus au berceau:
Tous dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,

Paſſoient leur jeuneſſe ſans vices,
Et leur vieilleſſe ſans regrets.

La bergère aimable & fidelle
Ne ſe piquoit pas de ſavoir ;
Elle ne ſavoit qu'être belle,
Et ſuivre la loi du devoir :
La fougère étoit ſa toilette ;
Son miroir, le criſtal des eaux ;
La jonquille & la violette
Étoient ſes atours les plus beaux.

On la voyoit dans ſa parure
Auſſi ſimple que ſes brebis :
De leur toiſon commode & pure
Elle ſe filoit des habits.
O règne heureux de la nature,
Quel dieu nous rendra tes beaux jours !
Juſtice, égalité, droiture,
Que n'avez-vous régné toujours !

Ne peins-je point une chimère ?
Ce charmant ſiècle a-t-il été ?
D'un auteur témoin oculaire
En ſait-on la réalité ?
J'ouvre les faſtes ſur cet âge :
Par-tout je trouve des regrets ;
Tous ceux qui m'en offrent l'image
Se plaignent d'être nés après.

GRESSET.

LE RETOUR DE L'AGE D'OR.

AIR. N°. 9.

POURQUOI regretter ces beaux jours,
Où l'amour ſeul étoit le maître?
Ce tems dépend de nos amours,
Et nos cœurs le feront renaître.
Aimons, aimons, nous reverrons encor
Le tems heureux de l'âge d'or.

Dans nos champs nous voyons les fleurs
Auſſi belles qu'au premier âge;
La roſe a les mêmes couleurs,
Les oiſeaux le même ramage.
Aimons, &c.

Philomèle, encore au printems,
Chante dans ces plaines fleuries;
Les ruiſſeaux, comme aux premiers tems,
Parlent d'amour à nos prairies.
Aimons, &c.

Zéphir, des mêmes feux épris,
Sent pour Flore une ardeur égale;
Pour careſſer les jeunes lys,
L'abeille eſt auſſi matinale.
Aimons, &c.

LE PRÉSIDENT HÉNAUT.

PORTRAIT
D'UNE MAITRESSE DESIRÉE.

AIR : *Je ſuis Lindor, &c.* N°. 10.

D'AIMER jamais ſi je fais la folie,
Et que je ſois le maître de mon choix;
Connois, Amour, celle qui ſous tes loix,
Pourra fixer le deſtin de ma vie.

Je la voudrois moins belle que gentille:
Trop de fadeur ſuit de près la beauté.
Simples attraits peignent la volupté;
Joli minois du feu d'amour pétille.

Je la voudrois moins coquette que tendre,
Sans être Agnès ayant peu de deſirs;
Sans les chercher ſe livrant aux plaiſirs,
Les augmentant en voulant s'en défendre.

Je la voudrois ſans goût pour la parure,
Sans négliger le ſoin de ſes appas;
Quelque peu d'art qui ne s'apperçoit pas
Ajoute encore au prix de la nature.

Je la voudrois n'ayant pas d'autre envie,
D'autre bonheur que celui de m'aimer.
Si cet objet, Amour, peut ſe trouver,
De te ſervir je ferai la folie.

M. L. D. D. N.

PORTRAIT
D'UN AMANT DESIRÉ.

Même air que le précédent.

AU traître Amour je me fîrois peut-être,
Si je trouvois à ma guiſe un amant,
Tendre & ſoumis ſans être languiſſant,
Qui, bien aimé, craignît de le paroître.

Je le voudrois d'une taille agréable,
L'air gai, l'œil vif, plein d'eſprit & de feu,
Qui de l'amour ne ſe fît point un jeu,
Qui de tromper n'eût point l'art déteſtable.

D'un important qu'il n'ait point le coſtume,
Qu'il ſoit fenſé, mais non ſur le retour;
Dans les beaux jours le flambeau de l'amour
Quand il s'éteint, d'un rien on le rallume.

De la gaîté qu'il faſſe ſa déeſſe;
Des ris, des jeux qu'il s'occupe toujours;
Le feu d'amour brûle un inſtant du jour,
Mais la gaîté nous amuſe ſans ceſſe.

Je veux le voir même au ſein de l'ivreſſe,
Me reprocher que j'ai trop combattu,
Et ſi pour lui je manque à la vertu,
Qu'il m'en conſole à force de tendreſſe.

M. S...

LA STATUE DE L'AMITIÉ.

AIR : No. 11, ou *Que ne ſuis-je la fougère.* No. 12.

AMITIÉ, ma voix t'implore,
L'amour peut-il t'égaler ?
Comme la vermeille aurore,
Tu brilles ſans nous brûler.
Sur tes pas je m'abandonne :
Tu ne promets pas en vain :
L'aimable paix t'environne,
Le bonheur naît ſous ta main.

Ainſi parloit Cléonice :
Elle n'avoit que quinze ans ;
Douce erreur d'une novice
Qui fait ſes premiers ſermens.
A l'idole qui l'enchante
Un petit temple eſt dreſſé,
Par la belle indifférente,
Soir & matin encenſé.

Mais il lui faut une image
Qui lui rappelle ſes traits :
Les arts pour ce digne ouvrage
Seront-ils aſſez parfaits ?

Elle court chez Praxitèle,
Veut un chef-d'œuvre à l'inſtant;
Sa chimère étoit ſi belle...
Son buſte ſera charmant.

L'artiſte expoſé à ſa vue
L'amitié, mais comme elle eſt,
Simple, mâle, retenue,
Sans graces & ſans apprêt.
L'art n'a point rendu, dit-elle,
Ses traits, ſon air enchanteur;
Voulez-vous un sûr modèle?
Il eſt empreint dans mon cœur.

Non loin ſur un lit d'albâtre
Repoſe un aimable enfant;
Voilà ce que j'idolâtre,
Dit-elle, en s'en emparant.
Eh quoi donc! belle ingénue,
De l'Amitié dans ce jour
Vous demandiez la ſtatue,
Et vous emportez l'Amour.

LE PRIEUR.

LE PHILOSOPHE ANAXIMANDRE.

AIR. No. 13.

L'ESPRIT & les talens ſont bien ; { *Bis.*
Mais ſans les graces ce n'eſt rien.

Sous le beau nom d'Anaximandre,
Chez les Grecs, un ſage vivoit ;
Chacun accouroit pour l'entendre,
Athène en foule le ſuivoit.
La profondeur & la juſteſſe
Se rencontroient dans ſes diſcours ;
Mais pour plaire aux yeux des amours,
Il faut de la délicateſſe.
L'eſprit & les talens, &c.

Le philoſophe Anaximandre
Aux belles offrit ſon encens ;
Car les ſavans ont le cœur tendre,
Et tout philoſophe a des ſens.
Les Athéniennes volages
Rejettèrent ſes tendres vœux,
Et de frivoles amoureux
Virent accepter leurs hommages.
L'eſprit & les talens, &c.

Piqué de les trouver rebelles,
Il fut s'en plaindre chez Platon;
Platon étoit l'ami des belles,
Et même des rois, nous dit-on.
Il humaniſoit ſon génie;
Il brilloit à ſoupé le ſoir;
Et malgré ſon profond ſavoir,
Il étoit bonne compagnie.
L'eſprit & les talens, &c.

Apprenez-moi, mon cher confrère,
Dit le ſage diſgracié,
Comment chez vous, à l'art de plaire,
Le génie eſt aſſocié:
Je veux me former ſur vos traces;
Votre conſeil ſera ma loi.
Eh bien, dit Platon, croyez-moi,
Mon cher; ſacrifiez aux graces
L'eſprit & les talens, &c.

Dans une chapelle voiſine
Anaximandre s'en alla.
Aglaé, Thalie, Euphroſine
Sourirent en le voyant là.
Il fut initié par elles,
Dans leurs myſtères enchanteurs;
Il revint couronné de fleurs,
Et ne trouva plus de cruelles.
L'eſprit & les talens, &c.

La métamorphoſe ſoudaine,
Du ſage, fit l'homme du jour;
Les bonnes fortunes d'Athènes
Vinrent l'accueillir tour-à-tour:
Et quand il trouvoit ſur ſes traces
Quelque pédant de mauvais ton,
Il lui diſoit : Croyez Platon,
Mon cher ; ſacrifiez aux graces
L'eſprit & les talens, &c.

FRANÇOIS DE NEUCHATEAU.

LA ROSE.

AIR : *De l'oiſeau qui t'a fait envie.*

No. 14.

AU matin, dans les près de Flore,
La roſe à l'inſtant de s'ouvrir,
Attend que la vermeille Aurore
Sur ſon char amène Zéphyr.
Sous une enveloppe rebelle
Elle eſt ſans éclat, ſans odeur;
Tel eſt le néant d'une belle
Avant qu'amour ouvre ſon cœur.

Zéphyre vient, ſourit, voltige
Autour de cette aimable fleur;

Elle s'anime, & ſur ſa tige
Elle a repris plus de vigueur:
Du Zéphyr l'haleine craintive
Diſpoſe ſon cœur à s'ouvrir,
Et déjà la tendre captive
Sent qu'elle va s'épanouir.

Mais, hélas! d'un pas trop rapide,
Le ſoleil achève ſon tour,
Et va dans l'élément liquide
Éteindre le flambeau du jour:
Sur ſa tige la fleur penchée,
Loin de lui perd tous ſes attraits;
Et bientôt, pâle & deſſéchée,
S'éclipſe à nos yeux pour jamais.

Un doux ſouvenir la conſole
D'avoir vécu ſi peu d'inſtans;
D'une exiſtence qui s'envole,
Elle a ſu charmer les momens.
Imitez-la, belle Silvie;
Livrez votre cœur aux amours;
S'ils n'éterniſent pas la vie,
Ils en adouciſſent le cours.

L'EMPIRE DE L'AMOUR.

AIR. No. 15.

UN jour me demandoit Hortenſe:
Où ſe trouve le tendre Amour?
Par-tout, lui dis-je, eſt ſa puiſſance,
Dans tous les lieux eſt ſon ſéjour.
Monté ſur le char de l'Aurore
Il ouvre les portes du jour;
Par lui le ſoleil ſe colore,
S'allume & s'éteint tour-à-tour.

Amant de toute la nature,
Il bondit avec les troupeaux;
Avec les ruiſſeaux il murmure,
Il ramage avec les oiſeaux;
Avec la ſimple violette
Il ſe cache ſous le gazon:
C'eſt lui qu'attrape une fillette
Sous la forme d'un papillon.

C'eſt ſon haleine bienfaiſante
Qui reſpire dans une fleur;
Il orne la roſe naiſſante
De ſon éclat, de ſa fraîcheur.
Mais de notre plus tendre hommage,
Quand ce dieu veut s'aſſurer mieux,
Jeune Hortenſe, il prend votre image,
Et ſe place dans vos beaux yeux.

L'AMOUR CAPTIF.

AIR : *Sous un ormeau.* N°. 16.

DANS un détour,
Me promenant au bois un jour,
J'apperçus l'Amour
Assis auprès d'un tilleul
Seul.
A l'aſpect du trompeur
Je recule en tremblant de frayeur ;
Mais il a l'air ſi doux !
Qu'ai-je à craindre ? Approchons... ſauvons-nous.
O ſort heureux !
Le traître dort : tout ſert mes vœux ;
Ses yeux dangereux
Sont couverts d'un voile épais...
Paix !

Pour lui prendre ſes traits,
Dans ces lieux tenons-nous aux aguets.
Eſſayons ſi par-là
Je pourrai... doucement... les voilà !
Ne tardons pas ;
Pour l'enchaîner formons des lacs :
Mais que ſais-je, hélas !
S'il s'éveilloit !... Non, il dort
fort.

Raſſurons

Raſſurons nos eſprits :
Serrons-le dans ces nœuds... il eſt pris.
Le cruel auſſitôt
Fait un cri, ſe réveille en ſurſaut ;
Tyran des cœurs,
Reçois le prix de tes rigueurs
Je ris de tes pleurs ;
Dans mes liens
Je te tiens,
Viens.

Il répond en ces mots :
Écoutez mes ſoupirs, mes ſanglots ;
Je ſuivrai votre loi ;
Je vous jure un reſpect... Lâchez-moi.
Tu me promets
De ne troubler jamais, jamais
La tranquille paix,
Dont juſqu'ici
J'ai joui ? —
Oui.

Pourquoi faire captif
Un enfant qui paroît ſi naïf ?
Je le fais trop ſouffrir ;
Délions... Je me ſens attendrir.
Tu m'as lâché,
Me dit l'Amour, d'un air touché,
Et d'un trait caché

L'ingrat, hélas!
Me perça.
Ah!

Tout mon ſang ſe troubla;
Le perfide, en riant, s'envola.
Je me ſens pénétrer
D'une ardeur.... & ne puis reſpirer.
Voilà comment
L'Amour content
Tient ſon ſerment.
Ah, dieux! quel tourment!
Ainſi que lui tout amant
Ment.

FAVART.

LES FLÈCHES DE L'AMOUR.

AIR. N°. 17.

D'UN ruiſſeau qui coupoit la plaine,
Mes pas ſuivoient chaque dérour,
Et bientôt ſa courſe m'entraîne
Près d'un bois où dormoit l'Amour.

Ses traits, ſur un tapis de mouſſe,
Sont répandus à ſes côtés;
Qu'un autre que moi les émouſſe;
J'aime juſqu'à leurs cruautés.

Mais voyant leur plume légère
Différer en tout à mes yeux,
Je m'occupe de ce myſtère,
Dont mon eſprit eſt curieux.

L'Amour s'éveille; je friſſonne:
Ami, dit-il, avec bonté,
De ce prodige qui t'étonne,
Tu vas percer l'obſcurité.

Ai-je à frapper l'ame inquiète
De quelqu'amant ſombre & jaloux,
Je choiſis alors la ſagette
Où ſont les plumes des hiboux.

Pour le diſciple d'Épicure
Le ſentiment eſt ſans attraits;
Quand je lui fais une bleſſure,
Les moineaux ont paré mes traits.

L'aiglon eſt pour le téméraire;
Le ſerin pour les beaux conteurs;
Pour le fat, toujours sûr de plaire,
Du paon j'emprunte les couleurs.

Veux-je bleſſer un cœur fidèle,
Fait pour aimer bien conſtamment?
La plume de la tourterelle
A ma flèche ſert d'ornement.

Regarde-là : vois, qu'elle eſt belle !
Sur tous mes traits elle a le prix...
Ah ! m'écriai-je, Amour, c'eſt celle
Dont tu m'as bleſſé pour Iris !

BRET.

LE CROC-EN-JAMBES DE L'AMOUR.

AIR. No. 18.

D'UN air badin
Sur l'herbette nouvelle,
Tournoit avec Iſabelle
Le jeune Colin :
A ce badinage
L'Amour les engage,
Et ce petit dieu
Conduiſoit le jeu.

L'enfant malin
Dans les pas d'Iſabelle
Entrelace d'un coup d'aile
Les pas de Colin :
Le berger chancelle,
Et tombe avec elle ;
L'Amour applaudit,
Et le jeu finit.

LA CHASSE AUX AMOURS.

AIR. No. 19.

DEUX bergères pour faire uſage
De l'amuſement des beaux jours,
Alloient chaſſer dans le bocage
Les oiſeaux qu'on appelle amours.

Doris, d'une courſe rapide,
Oſa ſans crainte en approcher;
Églé, d'un pas lent & timide,
Dans un buiſſon fut ſe cacher.

De filets l'une environnée
Vouloit enlever tout l'eſſaim;
L'autre, dans ſes vœux plus bornée,
N'avoit qu'une cage à la main.

Bientôt, autour de nos bergères,
Tout le peuple ailé répandu,
Vola ſur les branches légères
Du piège qu'on avoit tendu.

Doris en vit approcher mille;
Aucun d'eux ne ſe haſarda.
Dans ſa cage, Églé plus habile,
En prit un ſeul & le garda.

LES QUATRE COINS.

AIR. No. 20.

LA jeune Iris, la fleur de nos campagnes,
Un certain ſoir, dans la belle ſaiſon,
Voulut au bois, avec quelques compagnes,
Aux quatre coins jouer ſur le gazon.
Il leur manquoit encor un perſonnage;
L'Amour dormoit ſous un chêne étendu;
Iris le crut un berger du village;
La pauvre enfant ne l'avoit jamais vu.

Elle l'éveille; il boude, il ſe chagrine,
Et ne veut point jouer à ce jeu-là.
Plus il ſe fâche, & plus on le lutine:
Ah! le fripon ne vouloit que cela.
Il cède enfin; mais bientôt à Colette
Avec adreſſe il vole les rubans,
La bague à Liſe, à Cloé la houlette,
La jeune Iris laiſſe attraper ſes gans.

Le jeu fini, chaque belle en colère
Veut ſes bijoux; l'Amour veut un baiſer.
La nuit ſurvient; chacune craint ſa mère;
Avec l'Amour il fallut compoſer.
Depuis ce tems on dit qu'Iris ſoupire:

Cloé rougit ; Liſe baiſſe les yeux ;
Colette rêve ; & toutes ſemblent dire
Qu'avec l'Amour tous jeux ſont dangereux.

LA BORDE.

VOL DES FLÈCHES DE L'AMOUR,

AIR. No. 21.

DIANE un jour dans un bois ſombre,
Vit Cupidon dormir à l'ombre :
Me voilà donc maitreſſe de ſon ſort !
Vengeons-nous-en tandis qu'il dort.
Tous les mortels verſent des larmes
Pour ſes appas vains & trompeurs ;
Si je lui peux voler ſes armes,
Je rends la paix à tous les cœurs.

Pour ſatisfaire ſa vengeance,
Soudain ſans bruit elle s'avance ;
Et dérobant à ce dieu ſon carquois,
Fut le dire aux nymphes des bois :
Un doux tranſport à ces nouvelles,
Vers le dormeur les fait courir ;
Réveillez-vous, lui dirent-elles,
L'Amour toujours perd à dormir.

Du tendre enfant le ſommeil ceſſe;
Quelque douleur d'abord le preſſe;
Et ſe voyant dépouillé de ſes traits,
Son cœur forme quelques regrets.
Mais oubliant bientôt ſa peine,
Croit-on, dit-il, braver mes loix?
Allez, allez, les yeux d'Iſmène
Me vaudront mieux que mon carquois.

PANNARD.

L'AMOUR FOUETTÉ.

AIR. Nos. 17, 19.

JUPITER prête-moi ta foudre,
S'écria Lycoris un jour:
Donne, que je réduiſe en poudre
Le temple où j'ai connu l'Amour.

Alcide, que ne ſuis-je armée
De ta maſſue & de tes traits,
Pour venger la terre alarmée,
Et punir un dieu que je hais!

Médée, enſeigne-moi l'uſage
De tes plus noirs enchantemens;
Formons pour lui quelque breuvage,
Égal au poiſon des amans.

Ah ! ſi, dans ma fureur extrême,
Je tenois ce monſtre odieux !...
Le voilà, lui dit l'Amour même,
Qui ſoudain parut à ſes yeux.

Venge-toi ; punis, ſi tu l'oſes...
Interdire à ce prompt retour,
Elle prit un bouquet de roſes,
Pour donner le fouet à l'Amour.

On dit même que la bergère,
Dans ſes bras n'oſant le preſſer,
En frappant d'une main légère,
Craignoit encor de le bleſſer.

BERNARD.

A MA D. . . .

AIR : *J'aime une ingrate beauté.* No. 22.

L'AUTRE jour prenant le frais,
Vous dormiez ſur la fougère ;
L'Amour voyant tant d'attraits,
De loin vous prit pour ſa mère :
S'approchant de plus près,
Il dit : Ce n'eſt point elle ;
Ce ſont les mêmes traits,
Mais Vénus eſt moins belle.

A M A D. . . .

AIR : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

N°. 23.

IRIS, Thémire & Danaé
Ont en vain reçu mon hommage;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Iris parle ſi tendrement,
Mon cœur eſt ſi foible & ſi tendre,
Que je croyois, même en l'aimant,
Vous voir, vous parler, vous entendre.

Un ſourire engageant & doux
M'enflamma bientôt pour Thémire;
J'ignorois qu'une autre que vous
Pût auſſi finement ſourire.

Danaé s'offrit dans le bain :
Qu'on eſt aveugle quand on aime!
Aux lys répandus ſur ſon ſein,
Je ne crus voir qu'Aglaé même.

Ainſi dans les plus doux plaiſirs
Je cédois à vos ſeules armes;
Mon cœur ne formoit des deſirs
Que par l'image de vos charmes.

PAR M. L. C. D. B.

L'HEUREUSE ERREUR.

Même air que le précédent.

QU'IMPORTE à mes tendres desirs
Qu'Iris soit coquette ou sincère!
Tout ce qui m'offre des plaisirs,
N'est-il pas en droit de me plaire?

Pourquoi, dans nos amusemens,
Chercher tant de délicatesse?
L'erreur nourrit nos sentimens:
Souvent la vérité les blesse.

L'Amour n'est qu'une fiction,
Une fable aimable & légère:
Heureux qui, sans réflexion,
Peut se prêter à sa chimère!

Une belle est comme une fleur,
Dont on chérit la découverte:
Sitôt qu'elle ouvre trop son cœur,
Elle nous annonce sa perte.

De l'art séduisant de charmer,
On ne m'entendra pas me plaindre.
Qu'importe qu'on sache m'aimer,
Pourvu que l'on sache bien feindre!

DE LA GARDE.

DANGER
DE RÉVEILLER L'AMOUR.

AIR, No. 24.

DANS un bois ſolitaire & ſombre,
Je me promenois l'autre jour :
Un enfant y dormoit à l'ombre ;
C'étoit le redoutable Amour.

J'approche, ſa beauté me flatte ;
Mais j'aurois dû m'en défier :
J'y vis tous les traits d'une ingrate,
Que j'avois juré d'oublier.

Il avoit la bouche vermeille,
Le teint auſſi beau que le ſien.
Un ſoupir m'échappe, il s'éveille :
L'Amour ſe réveille de rien.

Auſſitôt déployant ſes ailes,
Et ſaiſiſſant ſon arc vengeur,
D'une de ſes flèches cruelles,
En partant, il me bleſſe au cœur.

Va, dit-il, aux pieds de Silvie
De nouveau languir & brûler ;
Tu l'aimeras toute ta vie,
Pour avoir oſé m'éveiller. DE LA MOTTE.

Sur le même ſujet que le précédent.

AIR. N°. 25.

JE trouve un jour ſur l'herbette fleurie,
Un petit arc, des flèches, un carquois:
Je ne voyois pourtant dans la prairie
Aucun chaſſeur, & j'étois loin du bois.

D'abord j'ai peur; je m'en fuis au plus vîte;
Puis je reviens, mais ſans trop approcher:
J'avance un peu... j'examine... j'héſite.
J'avois pourtant grand deſir d'approcher.

Tout à l'entour avec ſoin je regarde:
Je m'enhardis, me croyant ſans témoin;
A m'en ſaiſir alors je me haſarde:
J'aurois mieux fait de le jetter bien loin.

Je prends un trait, j'admire ſa figure:
Il étoit d'or, il paroiſſoit charmant.
Ah! tout-à-coup je ſens une bleſſure;
Je fais un cri: j'entends rire à l'inſtant.

Ah! ah! vraiment, vous êtes curieuſe,
Dit une voix; mais à tort vous pleurez:
Une autre fois vous ſerez plus heureuſe;
Pour cette fois vous vous en ſouviendrez.

L'AMOUR MIS EN CAGE.

Air du menuet d'Exaudet. No. 26.

POINT de bruit,
Ce réduit
Solitaire
Eſt propre à tendre mes rêts:
Guêtons dans ces boſquets
Les oiſeaux de Cythère:
J'en aurai,
Je ſaurai
Leur cachette;
Mes filets ſont ſous des fleurs,
Un des oiſeaux voleurs
S'y jette.

Je ſaute deſſus ma priſe,
En cage elle eſt bientôt miſe.
Quel oiſeau!
Qu'il eſt beau!
Quel ramage!
Je le ſiffle, il vient chanter
Qu'il ne veut plus quitter
Sa cage.

Il me dit
Qu'il chérit
L'eſclavage,
Mon priſonnier me fait peur;
C'eſt l'Amour, ce trompeur,
Qui dit en ſon langage:
Oui, Liſon,
Qu'en priſon
L'on me tienne;
Je ne veux ma liberté
Qu'après t'avoir ôté
La tienne.

LAUJON.

L'IMPRUDENTE PUNIE.

AIR. No. 27.

DANS un bois la trop ſimple Annette
Trouva le dieu de Paphos,
Étendu ſur le dos,
Qui ſe livroit au repos;
Il dormoit, & cette follette,
D'un air naïf & diſtrait,
Sans en prévoir l'effet,
Prit ſon trait.

Sans effroi, près de lui ſeulette,
L'imprudente badinoit,

Tournoit & retournoit
La flèche qu'elle tenoit;
Quand dans ſon cœur
Se plongea ce trait vainqueur:
Ah!
Comment eſt-il entré-là?

Que je ſens de vives alarmes!
Dit la belle, avec tranſport;
Je vois trop tard mon tort.
Filles, qui craignez mon ſort,
Gardez-vous de toucher ces armes;
On retient le coup en vain,
Il gliſſe de la main
Dans le ſein.

MÉPRISE DE L'AMOUR.

AIR. No. 17.

VÉNUS ſur la molle verdure
D'un jonc fraîchement amaſſé,
Repoſoit ſous la voûte obſcure
D'un chèvrefeuil entrelaſſé.

Le feuillage touffu d'un hêtre
Couronnoit ce ſombre berceau;
Au pied de ce trône champêtre,
Serpentoit un profond ruiſſeau.

Vénus dans ſon cryſtal fidèle,
Plongeoit des regards ſatisfaits:
Il préſentoit à l'immortelle
La vive image de ſes traits.

Des poiſſons la troupe timide
Reſpecte ce divin tableau:
L'habitant de la rive humide
Se cache & n'oſe troubler l'eau.

Le tigre, que la ſoif attire
Sur l'émail de ces bords fleuris,
A pas ſuſpendus ſe retire,
De tant de merveilles ſurpris.

Depuis le lever de l'aurore
L'Amour rodoit en ces cantons,
Et n'avoit pu bleſſer encore
Que des oiſeaux & des moutons.

Il démêle enfin la déeſſe
Au travers du feuillage épais,
Il prend ſon arc, tire, & la bleſſe
Du plus meurtrier de ſes traits.

Perfide enfant! s'écria-t-elle,
D'où vient contre moi ta fureur?
Je vous prenois pour Iſabelle,
Dit l'Amour; pardonnez l'erreur.

LA CHAPELLE DE VÉNUS.

AIR. No. 28.

SORTANT de l'humide ſéjour,
Vénus fut conduite à Cybèle ;
C'étoit pour plier l'immortelle
A l'étiquette de la cour.
Au ton grave de ſon modèle,
Pouvoit-elle ſe conformer ?
L'art de plaire & de tout charmer, } *Bis.*
Eſt la dignité d'une belle.

C'étoit toujours nouveau chagrin :
La majeſté d'une déeſſe
Ne permet pas qu'au jour paroiſſe
L'albâtre arrondi d'un beau ſein.
Fuyant ſa tutrice incommode,
Vénus s'échappe un jour des cieux,
Pour chercher un climat heureux, } *Bis.*
Où les appas ſoient plus de mode.

Elle fixe ſes pas errans
Auprès d'un temple de Cybèle ;
Une indulgence ſolemnelle
Le rempliſſoit de pénitens.
Voyant une foule ſi grande,

Un projet lui vint auſſitôt :
C'eſt d'arrêter chaque dévot, } *Bis.*
Et de s'appliquer ſon offrande.

Un ſimple autel naît dans les champs,
Des fleurs ſont toute ſa richeſſe ;
Mais Vénus en eſt la prêtreſſe,
Et les Amours les deſſervans.
La foule avec idolâtrie
A ſon oratoire ſe rend :
C'eſt que le cœur eſt bien fervent, } *Bis.*
Lorſque c'eſt la beauté qu'il prie.

Cybèle, ſans adorateurs,
N'avoit pas même un ſacrifice.
Ah ! lui dit un jeune novice,
Il n'eſt plus de foi, ni de mœurs :
Faut-il qu'émule de Cybele
Vénus entraîne les paſſans ?
Pour le temple il n'eſt plus d'encens, } *Bis.*
Ils brûlent tout à la chapelle.

LE PRIEUR.

LES BIZARRERIES DE L'AMOUR.

AIR. No. 29.

L'ART à l'amour eſt favorable,
Et ſans art l'amour ſait charmer :
A la ville, on eſt plus aimable;
Au village, on ſait mieux aimer.
Ah ! pour l'ordinaire,
L'amour ne ſait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend:
C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

Ici, de la ſimple nature,
L'amour ſuit la naïveté;
En d'autres lieux, de la parure,
Il cherche l'éclat emprunté.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

Souvent une flamme chérie
Eſt celle d'un cœur ingénu;
Souvent par la coquetterie
Un cœur volage eſt retenu.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

A voltiger de belle en belle,
On perd ſouvent l'heureux inſtant;

Souvent un berger trop fidèle
Eſt moins aimé qu'un inconſtant.
Ah! pour l'ordinaire, &c.

L'Amour, ſuivant ſa fantaiſie,
Ordonne & diſpoſe de nous:
Ce dieu permet la jalouſie,
Et ce dieu punit les jaloux.
Ah! pour l'ordinaire, &c.

A ſon caprice on eſt en butte;
Il veut les ris, il veut les pleurs:
Par les rigueurs ou le rebute,
On l'affoiblit par les faveurs.
Ah! pour l'ordinaire, &c.

J. J. ROUSSEAU.

QUATRAIN.

AIR: *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

No. 23.

ON met l'Amour au rang des dieux;
J'avois cru long-tems cette fable.
Églé m'a fait ſentir ſes feux,
Ce n'eſt pas un dieu, c'eſt un diable.

BORDES.

ASYLE DONNÉ A L'AMOUR.

AIR. No. 30.

UN enfant plein de charmes
Hier vint m'embraſſer,
Et me dit tout en larmes:
On vient de me chaſſer.
L'inconſtante Lucile
M'accable de froideur:
Ah! je n'ai plus d'aſyle,
Berger, que dans ton cœur.

N'en es-tu pas le maître?
Lui dis-je, en ſoupirant.
Viens, donne un nouvel être
Au plus fidèle amant.
A ces mots, de mon ame
Il s'empare en vainqueur,
Et j'ai ſenti ſa flamme
Redoubler mon ardeur.

Amour, reſte ſans ceſſe
En dépôt dans mon cœur;
Flatte encor ma tendreſſe
Par l'eſpoir du bonheur.
Un jour ſi l'infidèle
Retournoit à ta loi,
Pour moi fais auprès d'elle
Ce que j'ai fait pour toi.

LES OFFRES DE L'AMOUR.

AIR : *J'aime une ingrate beauté.*

No. 22.

L'AMOUR venant m'embraſſer
Dans un boſquet ſolitaire,
Dit : Je veux récompenſer
Ton cœur fidèle & ſincère :
Mon pouvoir partagé
Va faire ton ſalaire ;
Vois, dans tout ce que j'ai,
Ce qui pourroit te plaire.

Ton cœur veut-il voltiger?
Je t'abandonne mes ailes.
— Non, je ne veux point changer,
J'aime la belle des belles.
— Accepte donc mes traits.
— Eh ! qu'en pourrois-je faire ?
Je renonce aux attraits
De toute autre bergère.

— Mon flambeau te plaît-il mieux?
— J'ai tout ſon feu dans mon ame ;
Pour moi l'objet de mes vœux
Brûle de la même flamme.

Que puis-je desirer ?
N'ai-je pas la richesse,
Quand je fais soupirer
Mon aimable maîtresse ?

— Je n'ai plus que mon bandeau,
Dit l'Amour, avec colère.
— C'est le présent le plus beau
Que ta main puisse me faire.
Si d'infidélité
Ma bergère est capable,
Qu'il m'ôte la clarté,
Et cache la coupable.

L'AMOUR CHASSEUR.

AIR : *Du Maréchal, tôt, tôt, tôt.*

No. 31.

L'AMOUR est un vrai braconnier,
On perd son tems à l'épier ;
Il met en défaut les Minerves,
Il chasse de jour & de nuit :
Ses fusils ne font pas de bruit,
Il va dans toutes les réserves.
Chut, chut, chut,

Droit

Droit au but
Ce dieu tire ;
Mais ce n'eſt jamais pour détruire.

Fillettes, craignez ce chaſſeur,
Sa fineſſe eſt dans ſa douceur :
Il n'eſt ſoumis que pour ſurprendre,
Il peint tous les objets en beau ;
Le bonheur lui tient lieu d'apeau ;
Un cœur naïf s'y laiſſe prendre.
Doux, doux, doux,
Tous ſes coups
Vous careſſent ;
Mais en careſſant ils vous bleſſent.

Quand il pourſuit une beauté,
Il ſuit avec avidité
D'un pied léger la trace empreinte :
Pour Gaulis, il a des berceaux ;
Pour cors-de-chaſſe des oiſeaux,
Et le myſtère pour enceinte.
Bas, bas, bas,
Pas à pas
En ſilence
Il marque ſa place & s'élance.

L'AMITIÉ,

CONSOLATION DE LA VIEILLESSE.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougère.*

N°. 12.

QUAND la vieilleſſe commence,
La douceur de ſoupirer
Eſt l'unique jouiſſance
Qu'il ſoit permis d'eſpérer.
L'amour fuit : l'amitié tendre
Oſe alors lui reſſembler,
Mais trop peu pour rien prétendre,
Aſſez pour nous conſoler.

Adieu, folle & douce ivreſſe,
Que je pris pour le bonheur.
J'eus des ſens dans ma jeuneſſe ;
Il me reſte encore un cœur.
Que celle à qui je le donne
Daigne en approuver l'ardeur,
Je dirai : mes jours d'automne
Ont encor quelque chaleur.

Pour l'amour, tout eſt martyre,
Enthouſiaſme ou fureur;
Pour l'amitié qui ſoupire,
Tout eſt plaiſir & faveur.
Églé règne ſur mon ame,
Sans en troubler le repos,
Et mes deſirs & ma flamme
N'allarment point mes rivaux.

Je la verrai pourſuivie
Par la foule des Amours;
Et le déclin de ma vie
Jouira de ſes beaux jours.
Tel, ſur ſa tige inclinée,
Un vieux chêne de cent ans,
Croît renaître chaque année
Avec les fleurs du printems.

MOREAU.

LA FEMME
ET LE PHILOSOPHE.

DIALOGUE.

AIR : *L'avez-vous vu mon bien aimé?* No. 32.

LE PHILOSOPHE.

POUR la raiſon c'eſt un poiſon
Que d'avoir l'ame tendre.

LA FEMME.

De ce poiſon, n'a pas raiſon
Qui cherche à ſe défendre.

LE PHILOSOPHE.

Douce raiſon! triſte poiſon!

LA FEMME.

Charmant poiſon! triſte raiſon!

LE PHILOSOPHE.

Point de poiſon : à la raiſon
Il faut bien qu'on ſe rende.

LA FEMME.

Point de raiſon : c'eſt du poiſon,
Monſieur, qu'on vous demande.

LE CH. DE BOUFFLERS.

LE LOGEMENT DE L'AMITIÉ.

AIR : *La lumière la plus pure.* N°. 33.

L'AMITIÉ n'eſt pas facile
Sur le choix d'un logement ;
Elle aime un ſéjour tranquille
Pour converſer librement :
Le plus beau manoir l'ennuie,
Quand elle y voit du vernis ;
Du haut du bas ennemie,
Elle veut des lieux unis.

Son déplaiſir eſt extrême
Dans un lieu ſombre & couvert ;
Le grand jour eſt ce qu'elle aime ;
Par-tout elle veut voir clair :
D'une architecture folle
Mépriſant les vains rapports,
Elle défend qu'on immole
L'intérieur aux dehors.

Jamais pour ſa réſidence
Nul endroit n'eſt deſtiné,
Qu'il ne ſoit par ſa prudence
Mûrement examiné :
Telle eſt enfin ſa manière,

Qu'il ne faut dans ſon ſéjour
Point de porte de derrière,
De recoin, ni de détour.

Mais lorſque le ſort propice
Lui fait trouver une fois
Un bon & commode hoſpice,
Un lieu digne de ſon choix;
Elle en fait ſon domicile,
Et ſon cœur s'y plaît ſi fort,
Que ſouvent dans cet aſyle
On la voit juſqu'à la mort.

Cupidon, tout au contraire,
Sans rien voir, loge en tout lieu;
Mais il n'y ſéjourne guère:
Vîte il part, ſans dire adieu:
Le terme de vingt-quatre heures
Lui ſuffit, & l'étourdi
Fait quelque fois ſix demeures
Du dimanche au ſamedi.

INCONVÉNIENS
DE L'AMOUR ET DE L'AMITIÉ.

Air des Triolets. No. 34.

QUAND l'amitié devient amour,
Adieu le repos de la vie :
On eſt tourmenté nuit & jour,
Quand l'amitié devient amour.
Craignons quelque fâcheux retour ;
Fuyons la douce ſympathie ;
Quand l'amitié devient amour,
Adieu le repos de la vie.

Quand l'amour devient amitié,
Adieu le charme de la vie :
Quelle tiédeur, quelle pitié,
Quand l'amour devient amitié !
En vain l'eſtime eſt de moitié ;
Au ſein de la gloire, on s'ennuie.
Quand l'amour devient amitié,
Adieu le charme de la vie.

DE LA LOUPETIÈRE.

PARALLÈLE
DE L'AMOUR ET DE L'AMITIÉ.

AIR. No. 35.

ON jouit, on s'amuſe à tout âge;
Sur le goût le plaiſir eſt formé.
J'ai goûté dans un tendre eſclavage
Le plaiſir d'aimer & d'être aimé:
Aujourd'hui ſuis-je moins charmé
De la tendre amitié qui m'engage?
On jouit, on s'amuſe à tout âge;
Sur le goût le plaiſir eſt formé.

De l'Amour quand j'étois la conquête,
Mon bonheur étoit moins affermi;
Expoſé ſans ceſſe à la tempête,
Un amant n'eſt heureux qu'à demi.
Dans les délices d'un ami,
La raiſon n'eſt point un trouble-fête.
De l'Amour, &c.

J'aime aſſez les roſes ſans épines;
Je m'en tiens aux plaiſirs ſans tourmens:
Les ſoucis & les humeurs chagrines,
Trop ſouvent affligent les amans.

Les amis de leurs ſentimens
Ont banni ces vapeurs enfantines.
J'aime aſſez, &c.

Les tranſports d'une amoureuſe flamme
Sont charmans, mais ils durent trop peu.
Un amant glace, comme il enflamme;
En amour ce contraſte eſt un jeu.
L'amitié ſent bien moins de feux,
Mais elle a plus de force & plus d'ame.
Les tranſports, &c.

L'amour craint la cenſure publique;
Il ſe tait, & ſoupire tout bas:
Il gémit ſous les loix tyranniques
Des Argus attachés ſur ſes pas.
L'amitié ne ſe gêne pas,
Sa candeur affronte la critique.
L'amour craint, &c.

AVANTAGES
DE L'UNION DE L'AMOUR
AVEC L'AMITIÉ.

AIR : *Vive le vin ! vive l'amour !* No. 36.

VIVE l'Amour ! vive ſa ſœur !
Tous deux raſſemblés dans mon cœur,
Ils ſont le deſtin de ma vie.
De tous deux mon ame ravie
Tient ſes plaiſirs & ſes douleurs :
Lorſque l'Amour me fait verſer des pleurs,
C'eſt l'Amitié qui les eſſuie.

GINGUENÉ.

LE RUISSEAU.

AIR. No. 37.

RUISSEAU, qui baignes cette plaine,
Je te reſſemble en bien des traits:
Toujours même penchant t'entraîne,
Le mien ne changera jamais.

Ton murmure flatteur & tendre
Ne cauſe ni bruit, ni fracas:
Plein du ſouci qu'amour fait prendre,
Si j'en murmure, c'eſt tout bas.

Rien n'eſt dans l'empire liquide
Si pur que l'argent de tes flots:
L'ardeur, qui dans mon ſein réſide,
N'eſt pas moins pure que tes eaux.

Des vents, qui font gémir Neptune,
Tu braves les coups redoublés:
Des jeux cruels de la fortune,
Mes ſens ne ſont jamais troublés.

Je reſſens pour ma tendre amie
Cet amoureux empreſſement
Qui te porte vers la prairie,
Que tu chéris ſi conſtamment.

Quand Thémire eſt ſur le rivage,
Dans tes eaux on voit ſon portrait;
Je conſerve auſſi ſon image;
Dans mon cœur elle eſt trait pour trait.

Tu n'as point d'embûche profonde;
Je n'ai point de piège trompeur;
On voit juſqu'au fond de ton onde,
On lit juſqu'au fond de mon cœur.

Au but, preſcrit par la nature,
Tu vas d'un pas toujours égal,
Juſqu'au tems où, par ſa froidure,
L'hiver vient glacer ton criſtal.

Sans Thémire je ne puis vivre;
Mon but à ſon cœur eſt fixé;
Je ne ceſſerai de la ſuivre,
Que quand mon cœur ſera glacé.

PANNARD.

LA ROSE.

AIR. No. 38.

TENDRE fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baiſers du Zéphyr;
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je? hélas! diffère encore,
Diffère un moment à t'ouvrir;
Le jour qui doit te faire éclore,
Eſt celui qui doit te flétrir.

Thémire eſt une fleur nouvelle,
Qui doit ſubir la même loi:
Roſe, tu dois briller comme elle,
Elle doit paſſer comme toi.

Deſcends de ta tige épineuſe,
Viens la parer de tes couleurs;
Tu dois être la plus heureuſe,
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs ſur le ſein de Thémire,
Qu'il ſoit ton trône & ton tombeau.
Jaloux de ton ſort, je n'aſpire
Qu'au bonheur d'un trépas ſi beau.

L'Amour aura ſoin de t'inſtruire
De quel côté tu dois pencher.
Éclate à mes yeux ſans leur nuire;
Pare ſon ſein ſans le cacher.

Si quelque main a l'imprudence
D'y venir troubler ton repos,
Emporte avec toi ta défenſe,
Garde une épine à mes rivaux.

Qu'enfin elle rende les armes
Au dieu qui forma mes liens,
Et qu'en voyant périr tes charmes,
Elle apprenne à jouir des ſiens.

BERNARD.

LE PAPILLON.

AIR. No. 39.

PAPILLON, ton penchant volage
Te porte à tout, ſans t'arrêter;
Tu voltiges, rien ne t'engage:
Ah! que ne puis-je t'imiter!

De l'Amour tu n'as que les ailes,
Ce dieu me retient dans ſes fers:
Tu ne trouve point de cruelles,
C'eſt une ingrate que je ſers.

Chaque fleur que ton cœur desire
Est prête à servir tes plaisirs,
Que ne vois-je, hélas! ma Thémire,
Recevoir ainsi mes soupirs!

Le soleil ouvre sa carrière,
C'est pour éclairer ton bonheur;
Dès qu'il a frappé ma paupière,
Il est témoin de ma douleur.

Chaque jour plus chéri de Flore,
Tu lui fais de nouveaux présens;
Et la bergère que j'adore
Dédaigne toujours mon encens.

A te rendre heureux tout conspire;
Tout contre moi semble irrité:
Mais le plaisir d'aimer Thémire,
Vaut au moins ta félicité.

LA PÊCHE VOLÉE.

AIR: *Dans un verger Colinette*, No. 40.

UNE pêche m'étoit chère;
Je la soignois de ma main:
Pomone en eût été fière;
C'étoit l'orgueil du jardin;

Pour l'offrir à ma bergère,
Un jour je la cherche en vain.

Mais ſur ce vol téméraire,
Bientôt mon cœur ſe fit jour:
C'étoit le dieu de Cythère,
Qui m'avoit joué ce tour;
Et la charmante Glycère
Fut complice avec l'Amour.

Tout dit qu'elle a de ma pêche
Recélé l'heureux larcin:
Oui, ſur ſa peau blanche & fraîche,
On en voit le duvet fin;
Les deux moitiés de ma pêche
Ont arrondi ſon beau ſein.

Sur ſa joue ronde & pleine,
Ma pêche a mis ſa couleur;
De ma pêche ſon haleine
A le parfum ſi flatteur;
Et le noyau, pour ma peine,
Se retrouve dans ſon cœur.

LE TOURTEREAU, TUÉ A LA CHASSE.

AIR : *Vous qui du vulgaire ſtupide.* N°. 8.

CŒUR pur où régnoit l'innocence,
Touchante image du bonheur,
Modèle heureux de la conſtance,
Symbole ailé de la douceur!
D'un plomb que le ſalpêtre anime,
Tu reçois le coup dans tes flancs;
Tu meurs, hélas! triſte victime
De nos cruels amuſemens.

J'ai vu... J'ai vu ta jeune amante,
Senſible au coup qu'on t'a porté,
S'éloigner d'une aile tremblante,
Et fuir d'un vol précipité.
Heureuſe, ſi la main cruelle,
Sous qui tu tombas expirant,
L'eût, par une atteinte mortelle,
Rejointe à ſon fidel amant!

Je la ſuivis dans un bocage,
Où, s'enivrant de ſes douleurs,
Son triſte & douloureux ramage,

A mes yeux arracha des pleurs :
De l'écho la nymphe attendrie,
Répéta ſes tendres accens ;
Écoute-les, ombre chérie,
Je les retins : je te les rends.

« Ainſi l'on t'enlève à ma flamme !
» Ainſi s'éteignent nos amours !
» La mort, ſans reſpecter leur trame ;
» A pu trancher de ſi beaux jours !
» Quel crime ?... peut-être infidèle...
» Non, non, tu ne la fus jamais.
» Notre tendreſſe mutuelle
» Servoit d'exemple en nos forêts.

» Un même jour nous donna l'être ;
» D'époux conſtans, gages chéris,
» Un même berceau nous vit naître,
» Toûjours heureux, toujours unis.
» L'hymen devoit, amans encore,
» Couronner nos tendres deſirs,
» Quand le printems eût fait éclore
» Un ſanctuaire à nos plaiſirs.

» De ce témoin de ma tendreſſe,
» De l'arbre où je reçus ta foi,
» Entends la voix de ma triſteſſe,
» Ombre chérie, écoute-moi :
» Aux pleurs je conſacre le reſte
» Des jours deſtinés au bonheur :

» Tu meurs, frappé d'un coup funeſte;
» Moi, je mourrai de ma douleur. »

On ſait qu'à leurs moitiés fidèles,
Dans leurs tendres engagemens,
Les innocentes tourterelles
Gardent la foi de leurs fermens:
Depuis ce jour, triſte, mourante,
Elle confie à nos forêts,
D'une voix plaintive & touchante,
Ses pleurs, ſon amour, ſes regrets.

Toi, dont le ſouvenir ſi tendre
Pour jamais nourrira mon cœur,
Charmant oiſeau, puiſſe ta cendre
Être ſenſible à ſa douleur!
Puiſſé-je, au gré de ma tendreſſe,
Comme toi, pour t'avoir chanté,
Vivre chéri de ma maîtreſſe,
Et mourir auſſi regretté!

LE NID DE FAUVETTES.

AIR. No. 41, *ou* 37.

JE le tiens ce nid de fauvette:
Ils ſont deux, trois, quatre petits.
Depuis ſi long-tems je vous guette,
Pauvres oiſeaux, vous voilà pris.

Criez, ſifflez, petits rebelles,
Débattez-vous; oh! c'eſt en vain:
Vous n'avez pas encor des ailes;
Comment vous ſauver de ma main?

Mais quoi! n'entends-je pas leur mère,
Qui pouſſe des cris douloureux?
Oui, je le vois, oui, c'eſt leur père,
Qui vient voltiger autour d'eux.

Ah! pourrois-je cauſer leur peine,
Moi, qui l'été, dans nos vallons,
Venois m'endormir ſous un chêne
Au bruit de leurs douces chanſons!

Hélas! ſi du ſein de ma mère,
Un méchant venoit me ravir!
Je le ſens bien, dans ſa misère,
Elle n'auroit plus qu'à mourir.

Et je ſerois aſſez barbare
Pour vous arracher vos enfans!
Non, non, que rien ne vous ſépare,
Non : les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur, dans le bocage,
A voltiger auprès de vous ;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des ſons auſſi doux.

Et moi, dans la ſaiſon prochaine,
Je reviendrai dans les vallons
Dormir quelquefois ſous un chêne,
Au bruit de leurs jeunes chanſons.

BERQUIN.

LES MOINEAUX.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougère !* No. 12.

QUE vous avez d'avantages,
Moineaux, dont je ſuis jaloux!
Vous êtes, dit-on, moins ſages,
Mais bien plus heureux que nous.
Chez vous le penchant décide,
D'accord avec la ſaiſon,
Et vous n'avez point pour guide
Une importune raiſon.

A peine avez-vous des ailes,
Que vous êtes amoureux ;
Et dans le nid avec elles
Vous ſentez croître vos feux:
Sitôt que par la campagne
Elles peuvent vous porter,
D'une gentille compagne
Vous allez vous accoſter.

S'il s'en trouve de cruelles,
Elles n'ont que des rigueurs
Qui paſſeroient chez nos belles
Pour les plus douces faveurs.
Si quelqu'un de vous trop tendre
Vient à perdre le reſpect,
On n'uſe pour le reprendre
Que d'un petit coup de bec.

Lachéſis, dans vos bocages,
Coupe le fil de vos jours ;
S'ils ont un déſavantage,
C'eſt celui d'être trop courts.
Si l'on meſure la vie
Par les momens les plus doux,
Moineaux, trop dignes d'envie,
Qui vit plus long-tems que vous?

L'HIRONDELLE.

AIR. No. 42.

QUAND l'hirondelle,
A tire-d'aile,
Vole & rappelle
Le doux printems ;
C'eſt pour apprendre
A tout cœur tendre,
Que pour ſe rendre
Il n'eſt qu'un tems.

Quand du bel âge
Fille peu ſage
Flétrit l'uſage,
Du doux plaiſir
Le lys s'efface ;
L'éclat qui paſſe
Laiſſe la trace
Du repentir.

D'un cœur qui change,
Eſt-il étrange
Qu'Amour ſe venge
Par des rigueurs ?
Le tems amène

Soucis & peine :
Pour lors ſa chaîne
N'eſt plus de fleurs.

Quand une belle,
Un peu cruelle,
Retient près d'elle
L'amant chéri ;
C'eſt la ſageſſe,
Qui, par tendreſſe,
Pour la vieilleſſe
Garde un mari.

AVIS.

AIR. No. 24, *ou* 37.

VOus qui toujours ſuivez mes traces,
Et qui me cherchez avec ſoin,
Par-tout où vous verrez les Graces,
Croyez que l'Amour n'eſt pas loin.

D'un moineau près de ſa fauvette
Liſe admire le tendre ſoin ;
Elle rêve, elle eſt inquiète ;
Croyez que l'amour n'eſt pas loin.

Les premiers jours le mariage
Eſt un nœud charmant qui nous joint ;
Au bout d'un mois, quel eſclavage !
Ah ! l'amour eſt déjà bien loin.

Ne vous contentez pas de plaire,
Belles, aimez à votre tour ;
Les plaiſirs que vous pourrez faire,
Seront bien payés par l'amour.

L'or, plus fort que grille & ſerrure,
De Danaé força la tour.
Donnez, amans, avec uſure
Vous ſerez payés par l'amour.

Mari, dont la flamme jalouſe
Ne peut ſouffrir le moindre ſoin,
Si vous renfermez votre épouſe,
Ce que vous craignez n'eſt pas loin.

Dans un bois, Tircis & Liſette
Se croyoient ſeuls & ſans témoin :
Chacun jetta là ſa houlette ;
Je crois qu'amour n'étoit pas loin.

CONSEILS.

AIR: *Des ſimples jeux de mon enfance.*

No. 43.

SANS vouloir trop chérir la vie,
Par nos ſoins ſachons l'embellir;
Mais n'ayons pas la fantaiſie
De chérir toujours le plaiſir.
Pour le trouver, il faut l'attendre:
Qui ſans ceſſe court après lui,
Au moment qu'il croit le ſurprendre,
Souvent n'embraſſe que l'ennui.

Des faux biens craignons l'impoſture,
La vanité fait peu d'heureux:
Aux vrais plaiſirs de la nature,
Sagement bornons tous nos vœux.
S'il ſe peut, de l'amour volage
Fuyons le ſéduiſant attrait;
Trop rarement il dédommage
Des ſacrifices qu'on lui fait.

Cependant, ſi de ſa puiſſance
Nous ne pouvons nous garantir,
Goûtons le plaiſir qu'il diſpenſe,

En attendant le repentir.
Aux douceurs que l'amitié donne,
Qui conſacre le plus d'inſtans,
Éprouvera que ſon automne
Diffère peu de ſon printems.

Gardons-nous d'avoir la manie
De toujours prétendre à l'eſprit
Préférons l'aimable folie ;
Ne parlons point comme on écrit.
En tout évitons la contrainte ;
Aimons ces premiers mouvemens :
Que le cœur ſans art & ſans feinte,
Laiſſe échapper ſes ſentimens.

Défendons à l'indifférence
De jamais glacer notre cœur :
Elle éteint toute jouiſſance ;
Par elle, on eſt mort au bonheur.
Finiſſons ; la morale ennuie,
Et de rien ne fait garantir ;
Il faut, pour jouir de la vie,
Raiſonner peu, beaucoup ſentir.

MADAME SAURIN.

LA LOI D'ÉPICURE.

AIR. No. 8.

VOUS, qui du vulgaire ſtupide
Voulez écarter le bandeau,
Prenez Épicure pour guide,
Et la nature pour flambeau.
Il n'invente point de ſyſtêmes,
Il ne fait que bannir l'erreur:
Et ſi nous rentrons en nous-mêmes,
Épicure eſt dans notre cœur.

La nature, prudente & ſage,
N'a jamais rien produit en vain;
Nos ſens ont chacun leur uſage,
Et nous devons tendre à leur fin.
Pour nous l'enſeigner, la nature
Nous a fait préſent du deſir;
Par une route toujours sûre,
Il nous mène droit au plaiſir.

Mais le plaiſir ceſſe de l'être,
Dès qu'il ceſſe d'être goûté:
La débauche ne peut paroître
Sans faire fuir la volupté.
Qu'accompagné de la tendreſſe,

L'amour ſoit fils du ſentiment,
Et que Bacchus, laiſſant l'ivreſſe,
N'ait avec lui que l'enjoûment.

Ton cœur eſt épris de Thémire,
Thémire eſt ſenſible à ſon tour;
Tous deux, dans un commun délire,
Cueillez les roſes de l'amour.
A ſervir l'ardeur de vos flammes,
Employez l'été de vos ans,
Et qu'à l'ivreſſe de vos ames,
Se joigne celle de vos ſens.

Que les ardeurs de la jeuneſſe
Se tempèrent avec Vénus;
Que les glaces de la vieilleſſe
Se réchauffent avec Bacchus.
La vie eſt un inſtant qui paſſe,
Malgré nous il va s'envoler;
Rempliſſons-en du moins l'eſpace,
Ne pouvant pas le reculer.

SAURIN.

SYSTÊME DE PLAISIR.

AIR. N°. 44.

VOUS qui cherchez le délectable,
Venez ici prendre leçon.
Je donne tout à l'agréable,
La joie eſt toujours de ſaiſon :
Je ſuis un philoſophe aimable
Qui vient corriger la raiſon.

Le plan de mon joyeux ſyſtême,
Se peut concevoir aiſément ;
Le plaiſir eſt le bien ſuprême :
Voilà mon unique argument.
Diſputes-tu ? Ton cœur lui-même
Me ſert de preuve & te dément.

Cette vérité ſimple & pure,
Chaque inſtant ſe préſente à moi ;
Toujours fidèle à la nature,
Son étude eſt mon ſeul emploi ;
Mes ſens ſont la juſte meſure
De ſes bienfaits & de ſa loi.

Tais-toi donc, orgueilleux ſtoïque ;
Ta morale a trop de rigueur ;

Ta ſageſſe eſt problématique,
Ton triſte ſang-froid me fait peur.
En vain à l'eſprit on s'explique,
Quand on ne parle pas au cœur.

On n'apperçoit dans Ariſtote
Qu'embarras & qu'obſcurité;
Il crut jadis, dans ſa marotte,
Avoir conquis la vérité.
Laiſſons ce vieillard qui radote;
C'eſt le droit de l'antiquité.

Socrate, Platon & Sénèque
Avoient des talens précieux;
Ils ſont dans ma bibliothèque,
Je les ai placés de mon mieux.
Ils ont ſur moi bonne hypothèque;
Je lirai quand je ſerai vieux.

Les maximes les plus ſuivies
Ne ſont pas principes certains:
Le ſuccès, ſelon mon envie,
Ne répond pas à nos deſſeins.
Pythagore a fait des impies,
Hypocrate des aſſaſſins.

Quand je vois les plus grands d'Athènes,
Avec un reſpect empreſſé,
Courir après leur Diogène:
Quoi! dis-je, d'un ton courroucé,

Encor ſi la tonne étoit pleine!
Mais ce n'eſt qu'un tonneau percé.

Qu'apprend-on avec Héraclite,
Qui larmoie en joignant les mains?
S'inſtruit-on avec Démocrite,
Qui rit des dieux & des humains?
Le contraſte eſt tout le mérite
De ces rivaux contemporains.

Revenons donc à mon ſyſtême,
Amis; uſez-en à loiſir:
Éloignez-vous de tout extrême;
N'épuiſez ni ſoif, ni deſir.
Le plaiſir eſt le bien ſuprême;
Mais l'excès n'eſt point un plaiſir.

Pardonne-moi, grand Épicure,
Si j'oſe commenter ta loi:
Ne le prends pas pour une injure,
Chacun travaille ici pour ſoi.
Ton ſyſtême eſt d'après nature;
Elle m'a parlé comme à toi.

L'ÉPICURIEN.

AIR: *De tous les capucins du monde.*

No 45.

JE ne ſuis né ni roi, ni prince;
Je n'ai ni ville, ni province,
Ni preſque rien de ce qu'ils ont,
Et je ſuis plus content peut-être.
Je ne ſuis pas tout ce qu'ils ſont,
Mais je ſuis ce qu'ils voudroient être.

En vain, ſans ma philoſophie,
L'homme, durant toute ſa vie,
Biens ſur biens accumulera;
Il faut, quoiqu'on en veuille dire,
Ne deſirer que ce qu'on a,
Pour avoir tout ce qu'on deſire.

Non, je ne veux point de contrainte
Ni pour Philis, ni pour ma pinte;
Je ne veux vivre que pour moi:
Je ſuis partiſan d'Épicure;
Mon tempérament fait ma loi,
Je n'obéis qu'à la nature.

L'amour a des douceurs ſecrètes,
Qui plaiſent aux ames bien faites

Plus que la dernière faveur :
Cette preuve qu'on croit si sûre,
Vient bien moins du penchant du cœur,
Que des besoins de la nature.

LES TROIS PLAISIRS DE LA VIE.

AIR : *Est-il de plus doucces odeurs ?* N°. 46.

J'AI cinquante ans, j'ai le desir
De vivre en homme sage ;
J'ai consulté sur le plaisir
Qui convient à mon âge :
En secret j'ai vu tour-à-tour,
Sur ce point nécessaire,
Apollon, Bacchus & l'Amour :
On ne pouvoit mieux faire.

L'Amour m'a dit : Il faut aimer.
Et le dieu de la treille,
Qu'un berger ne doit s'enflammer
Qu'auprès de sa bouteille.
A chanter Glycère & le vin
Apollon met sa gloire ;
D'où je conclus qu'il faut sans fin,
Chanter, aimer & boire.

L'HOMME RAISONNABLE.

AIR. No. 47.

JE ne forme point de desirs
Que ceux qu'exigent les plaisirs
Qu'on goûte dans la vie.
De ce que j'ai je sais jouir;
Ce que je ne peux obtenir
Me cause peu d'envie. *Bis.*

Tous les jours je rends grace aux Dieux
Des bienfaits que j'ai reçus d'eux;
Je ne fais nulle plainte.
Soumis aux ordres du destin,
Tranquillement j'attends ma fin,
Sans desir & sans crainte. *Bis.*

Le passé ne peut revenir;
On ne peut prévoir l'avenir;
Du présent on est maître;
J'en jouis, sans l'approfondir;
Les Dieux m'ont formé pour jouir,
Et non pas pour connoître. *Bis.*

Raison, à quoi sert ton flambeau?
Qui doit, dit-on, jusqu'au tombeau
Éclairer l'homme sage?

Dans notre enfance à peine il luit,
Dans la jeuneſſe il éblouit,
Il s'éteint avec l'âge. *Bis.*

REPROCHE AU PLAISIR.

AIR. No. 48.

FAUT-IL être tant volage ?
Ai-je dit au doux plaiſir :
Tu nous fuis ; ah ! quel dommage !
Dès qu'on a pu te ſaiſir.

Ce plaiſir tant regrettable
Me répond : Rends grace aux dieux ;
S'ils m'avoient fait plus durable,
Ils m'auroient gardé pour eux.

MADAME LA COMT. DE MURAT.

L'HOMME ACCOMMODANT.

AIR. No. 49.

FAUT-IL boire? faut-il aimer?
De bon cœur à tout je me livre;
Je me laiſſe aiſément charmer:
Tout vin, toute beauté m'enivre.
L'homme difficile eſt un ſot;
Trouver tout bon, c'eſt le vrai lot. } *Refrain.*

Veut-on jouer? nommez les jeux:
Baſſette, échecs, piquet, quadrille;
Le choix m'en importe fort peu;
Vous me feriez jouer aux quilles.
L'homme difficile, &c.

Veut-on jaſer, ou diſputer?
Vous pouvez choiſir la matière.
Dieux & rois ſont à reſpecter;
Liberté ſur le reſte entière.
L'homme difficile, &c.

En un ſeul cas il eſt permis
De ſe rendre un peu difficile;
C'eſt dans le choix de ſes amis;
Mais le choix fait, ſoyons faciles.
L'homme difficile eſt un ſot;
Trouver tout bon, c'eſt le vrai lot.

LE MOYEN D'ÊTRE HEUREUX.

AIR. No. 50.

QUE chacun de nous ſe livre
Aux plus aimables tranſports,
Et n'attendons pas, pour vivre,
Que nous ſoyons chez les morts:
De fleurs parons notre tête;
Et pour mieux paſſer le jour,
Invitons à cette fête
Bacchus & le dieu d'Amour.

Quand notre courſe s'achève,
Tous nos ébats ſont ceſſés;
L'eau de l'oubli nous enlève
Juſqu'à nos plaiſirs paſſés.
L'Amour, aux royaumes ſombres
Ne porte point ſon flambeau;
On n'embraſſe que des ombres,
Et l'on n'y boit que de l'eau.

Aux erreurs de l'eſpérance
N'immolons point nos deſirs;
Le fatal inſtant s'avance
Qui détruira nos plaiſirs.
Profitons de ſon abſence;

Et tandis que le jour luit,
Qu'un inſtant de jouiſſance
Succède à celui qui fuit.

Rions de l'erreur extrême
De ce ſage prétendu,
Toujours contraire à lui-même,
A ſa triſteſſe aſſidu :
Que fidèle à ſon ſyſtême,
Dans un lointain avenir
Il cherche le bien ſuprême ;
Contentons-nous d'en jouir.

L'HOMME

ÉGAL AUX DIEUX PAR LE PLAISIR.

Même air que le précédent.

L'Austère philoſophie,
En contraignant nos deſirs,
Prétend que, dans cette vie,
Il n'eſt point de vrais plaiſirs.
Je renonce à ce ſyſtême :
Dieux n'en ſoyez point jaloux ;
Dans les bras de ce que j'aime,
Suis-je moins heureux que vous ?

Eh quoi! m'avez-vous fait naître
Avec des ſens ſuperflus?
Pour avoir le plaiſir d'être,
Faut-il que je ne ſois plus?
Je renonce à ce ſyſtême;
Dieux! n'en ſoyez point jaloux!
Dans les bras de ce que j'aime,
Suis-je moins heureux que vous?

D'un bonheur imaginaire
Je ne repais point mon cœur,
Lorſque le préſent peut faire
Mon unique & vrai bonheur.
Voilà quel eſt mon ſyſtême.
Dieux! devenez-en jaloux!
Dans les bras de ce que j'aime,
Je ſuis plus heureux que vous.

ATTRIBUÉE AU RÉGENT.

CONSEIL A THÉMIRE.

Même air que le précédent.

VOs yeux, aimable Thémire,
Lancent mille traits vainqueurs;
Profitez de cet empire
Qu'ils vous donnent ſur les cœurs.

Ce n'eſt pas aſſez de plaire,
Il faut ſe laiſſer charmer :
La gloire d'être ſévère,
Ne vaut pas le bien d'aimer.

L'IMAGE DE LA VIE.

AIR. No. 51.

AU bord d'un clair ruiſſeau
Une jeune bergère,
Dans ſa courſe légère,
Regardoir couler l'eau :
Ainſi paſſent les jours,
Dit-elle, du bel âge ;
Et pour en faire uſage,
Donnons-les aux amours.

Eſclaves des deſirs,
Il ne faut point attendre
Qu'on ne puiſſe plus prendre
Les amoureux plaiſirs :
Laiſſons-nous enflammer
Pendant notre jeuneſſe ;
Lorſque ſon ardeur ceſſe,
Il n'eſt plus tems d'aimer.

Hélas ! comme le tems,
L'Amour porte des ailes ;
Tous les deux peu fidèles,
Tous les deux inconſtans :
On ne peut arrêter
Leur faveur paſſagère,
Et leur humeur légère
Nous dit d'en profiter.

Sans retour, ſans reflux,
Quand l'onde fugitive
A quitté cette rive,
Elle n'y revient plus :
Les charmes, les appas
Suivent les mêmes traces :
On ne voit point les Graces
Revenir ſur leurs pas.

Rien ne fut fait en vain ;
Tout agit, tout deſire ;
Aimer & ſe le dire,
C'eſt remplir ſon deſtin.
L'aurore, eſt pour le jour ;
Le ſoleil, pour le monde ;
Le rivage, pour l'onde ;
Et nos cœurs, pour l'amour.

L'AMI DU PLAISIR.

AIR. No. 52.

JE ſuis né pour le plaiſir ;
Bien fou qui s'en paſſe ;
Mais je ne puis le choiſir :
Souvent le choix m'embarraſſe.
Aime-t-on ? J'aime ſoudain.
Boit-on ? J'ai le verre en main ;
Je tiens par-tout ma place.

Dormir eſt un tems perdu,
Bien fou qui s'y livre.
Sommeil, prends ce qui t'eſt dû ;
Mais attends que je ſois ivre :
Saiſis-moi dans ce moment ;
Fais-moi dormir promptement,
Je ſuis preſſé de vivre.

Mais ſi quelqu'objet charmant,
Dans un ſonge aimable,
Vient du plaiſir ſéduiſant
M'offrir l'image agréable ;
Sommeil, allons doucement ;
L'erreur eſt, en ce moment,
Un plaiſir véritable.

HAGUENIER.

LE SANS-SOUCI.

AIR. No. 53.

LOIN d'ici
Le chagrin & le ſouci,
C'eſt en racourci
Ma philoſophie.
Je bannis
La triſteſſe & la raiſon;
C'eſt de notre vie
Le poiſon.

Je me ris
Des préceptes du ſage;
Sans procès,
Sans femme, ſans ménage,
J'ai la liberté,
La tranquillité,
J'ai de la ſanté,
De la gaîté.
Dans mes ſens eſt ma béatitude;
Affranchi
De toute inquiétude,
Mon eſprit
Fit toujours ſon étude
Des attraits de la volupté.

PAR LE MÊME.

L'HEUREUX PHILOSOPHE.

AIR : *Nous autres bons villageois.* No. 54.

JE n'ai pour toute maiſon
Qu'une pauvre & ſimple chaumière,
Que dans le pays gaſcon
On nommeroit gentilhommière :
Là, loin du bruit & du fracas,
Sans chagrin & ſans embarras,
Dans une heureuſe obſcurité,
Je jouis de la liberté.

J'ai dans le même canton
Une vigne pour héritage ;
Je prends ſoin de la façon,
Les Dieux béniſſent mon ouvrage.
De ce bien j'uſe de mon mieux,
Je ne garde point de vin vieux ;
La fin de mon dernier tonneau,
M'annonce toujours le nouveau.

Que la Fortune à ſon gré
En impoſe à ceux qu'elle joue :
Aſſis au dernier degré,
Je vois de loin tourner ſa roue.
La déeſſe, d'un vain éclat,

Souvent revêtit un pied-plat;
Je ris de toutes ſes erreurs,
Et je renonce à ſes faveurs.

Trop penſer eſt un abus;
Qui veut prévoir eſt miſérable;
Le paſſé ne revient plus:
L'avenir eſt impénétrable;
Le préſent ſeul eſt le vrai bien:
Songeons à l'employer ſi bien,
Que du plaiſir qui va paſſant,
Un autre renaiſſe à l'inſtant.

PAR LE MÊME.

LE CŒUR
EST FAIT POUR LE PLAISIR.

AIR. No. 55.

AMI, tel eſt notre deſtin,
Tout paſſe dans la vie.
Quand je quittai le dieu du vin,
Je brûlai pour Sylvie.
Les muſes même, trop ſouvent,
Ont reçu mon hommage.
Je les redoute maintenant;
Mais en ſuis-je plus ſage?

Tu te trompes, ſi tu le crois;
Et la ſageſſe auſtère
Vainement fait parler des droits
Que le deſir fait taire.
Le cœur eſt fait pour le plaiſir,
Il eſt jeune à tout âge;
Interdiſez-lui le deſir,
Quel ſera ſon uſage?

Eſpoir de ſuccès & d'honneurs,
Séduiſante manie,
Phoſphores brillans & trompeurs,
Laiſſez en paix ma vie:
Contre vous je combats en vain,
Quand la gloire vous guide;
Mais plus l'eſprit ſe trouve plein,
Et plus le cœur eſt vuide.

Froid & redoutable poiſon
D'un cœur tendre & ſenſible,
Tyran, qu'on appelle raiſon,
Que ton joug eſt pénible!
Lorſque ſous la loi des deſirs
Je béniſſois mes chaînes,
Je ne comptois que mes plaiſirs;
Tu calcules mes peines.

DE LA PLACE.

LA MORALE DE L'AMOUR.

AIR : *Pierrot ſur le bord d'un ruiſſeau.*

No. 56.

NE point s'engager ſur le champ,
Aimer quelqu'un qui puiſſe être eſtimable,
Chercher dans un tendre penchant
Un objet moins beau que touchant :
Pour le charmer ſe rendre aimable,
Le lui prouver ſans trop d'empreſſement,
Et voilà comme, & voilà juſtement
Comme il faut que l'on ſoit en aimant.

De tout caprice hors de ſaiſon,
De vains ſoupçons & de toute humeur noire,
Éviter le fatal poiſon
Pour le cœur & pour la raiſon ;
N'être jaloux que de la gloire
D'aimer le mieux & le plus ardemment,
Et voilà comme, &c.

Vouloir que ſur tous nos plaiſirs
Ce ſoit la ſageſſe qui nous éclaire,
Deviner juſques aux deſirs
Du tendre objet de nos ſoupirs ;
Borner ſon triomphe à lui plaire,
Et ſon bonheur à l'aimer conſtamment,
Et voilà comme, &c.

Être

Être vif & reſpectueux
Auprès de la beauté qui nous engage;
Être ſage & voluptueux,
Plaire ſans être faſtueux.
Faire parler dans ſon langage
Beaucoup moins l'eſprit que le ſentiment,
Et voilà comme, &c.

Comme le délicat buveur
Sait ménager une liqueur charmante,
Pour mieux goûter chaque faveur,
Économiſer ſon ardeur.
Sur les foibleſſes d'une amante
Fermer les yeux, même en la ſoumettant,
Et voilà comme, &c.

Varier ſes amuſemens,
Et des neuf ſœurs ſavoir ſuivre les traces;
Marquer, orner tous ſes momens
Par quelques nouveaux agrémens:
Faire des ralens & des graces
Et des amours l'heureux aſſortiment;
Et voilà comme, & voilà juſtement
Comme il faut que l'on ſoit en aimant.

LEÇON

D'UNE MÈRE A SA FILLE.

Air du menuet d'Exaudet. N°. 26.

CET étang,
Qui s'étend
Dans la plaine,
Répète au sein de ses eaux
Ces verdoyans ormeaux,
Où le pampre s'enchaîne :
Un ciel pur,
Un azur
Sans nuages,
Vivement s'y réfléchit,
Le tableau s'enrichit
D'images.

Mais tandis que l'on admire
Cette onde où le ciel se mire,
Un zéphyr
Vient ternir
La surface
De la glace ;
D'un souffle il confond les traits,

Détruit tous les effets,
L'éclat de tant d'objets
S'efface.

Un desir,
Un soupir,
O ma fille!
Peut ainsi troubler un cœur,
Où se peint la candeur,
Où la sagesse brille:
Le repos
Sur ces eaux
Peut renaître;
Mais il se perd sans retour
Dans un cœur dont l'amour
Est maître.

LES SOUHAITS.

AIR: *Quoi! vous partez sans que rien vous arrête?* No. 57.

POINT ne voudrois, pour bien passer la vie,
Des riches dons du rivage indien;
Point ne voudrois des parfums d'Arabie,
Ni des trésors du peuple Lybien.
Il ne me faut que l'amour de ma mie,
Pour moi son cœur est le souverain bien.

D'être un héros point ne me glorifie ;
Pour guerroyer je ſuis trop citoyen.
Que le François diſpute l'Acadie ;
Que le Hongrois batte le Pruſſien ;
Il ne me faut que le cœur de ma mie ;
Voilà mon trône, & le reſte n'eſt rien.

De Phydias j'ignore la magie ;
De ſon ciſeau je me paſſe très-bien :
L'art de Rubens ne me fait nulle envie ;
Point ne voudrois ſurpaſſer Titien.
Il ne me faut qu'un portrait de ma mie ;
Quand je le vois, je ne deſire rien.

De l'art des vers je n'ai point la manie :
Je connois peu le mont Aonien ;
Mais de rimer, s'il me prend la folie,
Point ne prîrai le dieu Pégaſien.
Il ne me faut que le nom de ma mie ;
Pour ce nom ſeul je rime & chante bien.

Je ne veux point de la philoſophie,
Elle eſt trop froide & ne conduit à rien :
Je ne veux point ſavoir l'aſtrologie,
Ni diſputer du vuide aérien.
Il ne me faut qu'un coup d'œil de ma mie ;
Voilà mon aſtre, il me conduira bien.

Qu'ai-je beſoin de ſavoir la chymie ?
Tous ſes ſecrets ſont un foible moyen :

Qu'un médecin vante la pharmacie,
Et rende hommage au docteur Gallien ;
Il ne me faut qu'un baiſer de ma mie,
Mon cœur renaît, & je me porte bien.

Si par haſard quelqu'autre fantaiſie
Troubloit mes ſens ; Amour, ſois mon ſoutien.
Si par toi ſeul il faut que je l'oublie,
Cache l'erreur, car mon crime eſt le tien.
Il ne me faut qu'un ſoupir de ma mie...
Je quitte tout, & reprends mon vrai bien.

Souvent j'ai pris un peu de jalouſie ;
Quand on eſt tendre, on eſt pyrrhonien :
Dans les tranſports de cette frénéſie,
Tout m'affectoit, diſcours, geſtes, maintien.
Il ne me faut qu'un ſouris de ma mie,
Mon cœur s'appaiſe, & je ne crains plus rien.

Si quelque crainte alarme mon génie,
C'eſt l'abandon d'un cœur comme le ſien.
Tous les deſirs de mon ame attendrie,
Sont d'inſpirer un feu ſemblable au mien,
Il ne me faut que conſerver ma mie,
Plaire toujours, c'eſt le nœud gordien.

PARODIE

DE LA CHANSON PRÉCÉDENTE,

Sur le même air.

TOus mes ſouhaits, & ma plus forte envie,
Auroient été d'être un nouveau Créſus;
Des riches dons d'Amérique & d'Aſie,
J'aurois tâché d'amaſſer tant & plus,
Non pas pour moi, c'eût été pour ma mie;
Sans elle, hélas! les aurois-je voulus?

D'être un héros, j'aurois eu la manie;
Mars m'auroit vu ſuivre ſes étendards.
L'antique amour, l'amour de la patrie,
Ne m'eût point fait affronter les haſards:
L'eſpoir d'offrir mes lauriers à ma mie,
Seul m'eût frayé la route des Céſars.

D'être un Apelle il m'auroit pris envie;
Mais ſans daigner travailler pour les rois.
Si de Rubens imitant la magie,
La toile eût pu s'animer ſous mes doigts;
Quel beau portrait j'aurois fait de ma mie!
Je l'aurois peinte ainſi que je la vois.

Éterniſer une flamme chérie,
Auroit été de mes vœux le premier:
Le tendre Amour, ſeul guide de ma vie,
Aux doctes ſœurs m'eût fait ſacrifier:
J'aurois éré le chantre de ma mie,
J'eus mis ma gloire à la déifier.

En me livrant tout à l'aſtronomie,
J'aurois ſuivi ma tendre paſſion;
Un nouvel aſtre, au gré de mon envie,
Eût de nos jours paru ſur l'horizon:
Au firmament j'aurois placé ma mie,
Elle eût été ma conſtellation.

J'aurois banni la ſombre jalouſie;
L'amour ſincère en écarte l'horreur:
Trop délicat pour cette frénéſie,
D'un feu plus pur j'aurois fait mon bonheur;
Car, en l'aimant, j'euſſe eſtimé ma mie.
Sans mon eſtime auroit-elle eu mon cœur?

Jamais, jamais nulle autre fantaiſie
N'auroit ſéduit mon eſprit allarmé.
Tous les regards d'Iris & de Sylvie
Auroient contr'eux trouvé mon cœur armé.
Juſqu'au tombeau j'euſſe adoré ma mie,
Et Vénus même en vain m'auroit aimé.

MADAME E. D. B.

CONSEILS.

AIR. No. 58.

UN tendre amant veut-il dire qu'il aime?
De ſes yeux ſeuls qu'il emprunte la voix.
S'il eſt ſincère, ils parleront de même;
Tout à-la-fois décélera ſon choix.

Loin le fatras de la triſte éloquence;
Pour nous toucher c'eſt un foible moyen;
Le cœur abjure une vaine ſcience,
Et quand il parle, il parle toujours bien.

Vous, dont le cœur eſt facile à ſéduire,
Craignez l'amour quand il a trop d'eſprit;
Quand un amant penſe à ce qu'il veut dire,
Bien rarement il penſe ce qu'il dit.

L'AVANTAGE DU SECRET.

AIR : *De tous les capucins du monde.*

No. 59.

BEAU ſexe, où tant de grace abonde;
Vous charmez la moitié du monde:
Aimez, mais d'un amour couvert,
Qui ne ſoit jamais ſans myſtère.
Ce n'eſt pas l'amour qui vous perd,
C'eſt la manière de le faire.

BUSSI-RABUTIN.

LE BAISER.

AIR : *Quand vous entendrez le doux zéphyr.* No. 7.

BAISER charmant, ſignal des plaiſirs,
Du tendre amour flatteuſes prémices,
Quel doux eſpoir luit à mes deſirs
Sous tes heureux auſpices!

Quels feux naiſſans !
Quels tranſports preſſans !
La pudeur farouche,
Cède & conſent.
L'ame eſt ſur la bouche,
Par elle on ſe touche,
Par elle on ſe rend.
Baiſer charmant, &c.

Fleurs vous naiſſez,
Vous embelliſez :
Mais le jour expire,
Vous languiſſez :
Le tendre Zéphyre
Vous baiſe, ſoupire,
Et vous renaiſſez.
Baiſer charmant, &c.

MARMONTEL.

LE PORTRAIT D'ISMÈNE.

AIR. No. 60.

AMOUR, commence le tableau ;
Qu'il ſera beau, s'il eſt fidèle !
Voilà les couleurs, le pinceau ;
Deſſine, Amour, ſois mon Apelle.

L'ouvrage eſt digne de ta main:
Il s'agit du portrait d'Iſmène.
Sur l'albâtre d'un front ſerein,
Trace deux jolis arcs d'ébène.

Peins ſous leur voûte un œil charmant,
Cet œil trop rigoureux peut-être,
Qui tour-à-tour fier & touchant,
Défend le deſir qu'il fait naître.

Peins, ſur ſes lèvres de corail,
Les fleurs nouvellement écloſes:
De ſes dents, pour rendre l'émail,
Peins des perles parmi des roſes.

Avec art ſuſpends ſes cheveux,
Et treſſe-les en diadême. . .
Laiſſe-les flotter, ſi tu veux;
Ce déſordre lui ſied de même.

Exprime le charme ſecret
De ſon doux & tendre ſourire;
Peins ce qu'il dit, ce qu'il promet:
Moi, je peindrai ce qu'il inſpire.

DORAT.

A GLYCÈRE.

AIR : *Vous qui du vulgaire ſtupide,*

No. 8.

AIME-MOI bien, ô ma Glycère!
Aime-moi, je veux t'adorer :
Puiſſe le feu le plus ſincère,
Sur ta vertu te raſſurer!
Crains peu la prière importune,
Qui naît d'un coupable deſir ;
Ce n'eſt qu'une beauté commune
Qui donne le goût du plaiſir.

Une amante ſage & fidelle
Que guide le pur ſentiment,
Sait, par une route plus belle,
A jamais fixer un amant :
On la voit, par un ſeul ſourire,
Payer le prix de ſon ardeur :
L'amant délicat qui ſoupire,
N'exige que le don du cœur.

Une faveur, une careſſe,
Sont les récompenſes du tems;
Ces délices de la tendreſſe

N'appartiennent qu'aux cœurs conſtans.
Un baiſer qu'offre une Bacchante,
Fait fuir la modeſte pudeur;
Celui qu'on prend à ſon amante,
Devient le ſceau du vrai bonheur.

A UNE JEUNE DEMOISELLE.

AIR. No. 41, *ou* 37.

SEMBLABLE à la roſe naiſſante,
Eſpoir heureux de nos jardins,
De vos jours l'aurore brillante
Annonce des appas divins.

Déjà vous êtes deſirée;
Tout par vous paroît s'embellir:
Au bal, de vos graces parée,
Vous ſoufflez l'attrait du plaiſir.

En vous voyant, le cœur s'agite
Entre l'eſpoir & les regrets;
On voudroit vous voir plus petite,
Ou plus grande pour vos attraits.

Votre cœur qui ſommeille encore,
Déjà réveille tous les cœurs,

Et du ſentiment qu'il ignore,
Inſpire les douces erreurs.

Ces chants ſont pour vous un myſtère,
Que vous ne ſauriez pénétrer:
Vous touchez au moment de plaire,
Connoîtrez-vous celui d'aimer?

ST. MAIME.

AÉGLÉ.

AIR. No. 61.

TEs yeux promettent le bonheur,
Confirme leur langage:
Va, le plaiſir vaut bien l'honneur
D'être fière & ſauvage;
Quand l'amant n'eſt point trompeur,
Son triomphe eſt un hommage.

Sous l'aile du tendre zéphyr
Vois cette roſe éclore;
Vois ſon incarnat s'embellir
Des baiſers de l'aurore.
Jeune Églé, c'eſt le plaiſir
Qui l'anime & la colore.

Combien de fois ai-je chanté
L'objet de mes alarmes ?
Mais célèbre-t-on la beauté
En répandant des larmes ?
Ce n'eſt que la volupté
Qui pourroit peindre tes charmes.

Amour, prends ſoin de mon deſtin ;
Rends Églé moins cruelle ;
Laiſſe-moi mourir ſur ſon ſein,
Et renaître pour elle :
C'eſt là que je veux enfin
M'écrier : Dieux ! qu'elle eſt belle !

DORAT.

L'ÉGALITÉ EN AMOUR.

AIR : *Du Prévôt des Marchands*, N°. 5.

L'AMOUR égale ſous ſa loi
La bergère ainſi que le roi :
Sitôt qu'il en fait ſa maîtreſſe,
Sitôt qu'elle a pu l'engager,
La bergère devient princeſſe,
Et le prince devient berger.

LA DORMEUSE.

AIR : *Réveillez-vous belle endormie.* N°. 62.

RÉVEILLEZ-VOUS, belle dormeuſe,
Si ce baiſer vous fait plaiſir ;
Mais ſi vous êtes ſcrupuleuſe,
Dormez, ou ſcignez de dormir.

Craignez que je ne vous éveille ;
Favoriſez ma trahiſon.
Vous ſoupirez !. . . Votre cœur veille,
Laiſſez dormir votre raiſon.

Souvent quand la raiſon ſommeille,
On aime ſans y conſentir ;
Pourvu qu'amour ne nous réveille
Qu'autant qu'il faut pour le ſentir.

Si je vous apparois en ſonge,
Jouiſſez d'une douce erreur ;
Goûtez les plaiſirs du menſonge,
Si la vérité vous fait peur.

DU FRESNY.

L'AVARICIEUSE.

Même air que le précédent. Nº. 62.

PHILIS, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuſer,
Un jour exigea de Sylvandre
Trente moutons pour un baiſer.

Le lendemain, nouvelle affaire,
Pour le berger le troc fût bon;
Il exigea de la bergère
Trente baiſers pour un mouton.

Le lendemain, Philis plus tendre,
Craignant de moins plaire au berger;
Fut trop heureuſe de lui rendre
Tous les moutons pour un baiſer.

Le lendemain, Philis peu ſage,
Auroit donné moutons & chien,
Pour un baiſer que le volage
A Liſette donna pour rien.

PAR LE MÊME.

MÉPRISE DE L'AMOUR.

AIR : *Des Pélerins de Saint-Jacques.*

N°. 63.

UN jour l'Amour, quittant ſa mère,
Fut bien ſurpris :
Il dit, en voyant ma bergère,
Je vois Cypris :
Mais comment donc ſe peut-il faire
Qu'elle ſoit là ?
J'ai laiſſé Vénus à Cythère,
Et la voilà !

Je ne la vis jamais plus belle
Que je la vois.
Mais que diable ici cherche-t-elle
En tapinois ?
Il s'approche ; il voit qu'on l'évite.
Hélas ! pourquoi,
Pourquoi, dit-il, prendre la fuite ?
Maman, c'eſt moi.

L'Amour reconnut ſa mépriſe,
Il en ſourit ;
Et revenu de ſa ſurpriſe

S'en applaudit.
Ce que ce dieu fit à la belle
Nous eſt caché ;
Mais depuis il cherche querelle
A ſa Pſyché.

SUR LE MÊME SUJET.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.* N°. 64.

L'AUTRE jour l'enfant de Cythère,
Sous une treille, à demi-gris,
Diſoit, en parlant à ſa mère,
Je bois à toi, ma chère Iris.
Vénus le regarde en colère. . .
Calmez, maman, votre courroux ;
Si je vous prends pour ma bergère,
J'ai ptis cent fois Iris pour vous.

BAINVILLE.

L'ARITHMÉTIQUE.

AIR : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

No. 23.

LISE, par fantaiſie, un jour
Voulut ſavoir l'arithmétique :
Rien n'eſt étranger à l'Amour ;
De ſavoir tout l'Amour ſe pique.

Il lui donna donc des leçons :
Liſe, dans peu, fut très-habile ;
C'étoit pour elle des chanſons :
L'Amour fait rendre tout facile.

Voici comment il s'y prenoit :
Il donnoit trois baiſers à Liſe,
Que Liſe auſſitôt lui rendoit,
En évitant toute mépriſe.

De ces baiſers donnés & pris,
Chacun tenoit compte fidèle :
L'Amour, des calculs réunis,
Offroit le total à la belle.

S'applaudiſſant de ces progrès,
A ſon élève, notre eſpiègle,

Méditant de nouveaux ſuccès,
Démontra la ſeconde règle.

Il y paſſa légérement;
L'Amour n'aime point à ſouſtraire.
La troiſième, plus amplement,
Fut expliquée à l'écolière.

Il voulut tant multiplier! . . .
Le calcul devint inutile;
De lui donner tout ſans compter
La belle trouva plus facile.

MARÉCHAL.

LE DIXIÈME.

Air de Joconde. No. 65.

LE jeune Tircis, l'autre jour,
Par neuf baiſers de ſuite,
Venoit de prouver ſon amour
A la jeune Hyppolite:
Elle, qui goûtoit les appas
De ce plaiſir ſuprême,
Lui dit: Berger, ne ſais-tu pas
Qu'on paie le dixième?

LES CAPRICES.

AIR. No. 66.

MON deſtin, auprès de Climène,
Varie à chaque inſtant du jour.
Un caprice inſpire ſa haine,
Un autre lui rend ſon amour.

Elle m'a dit : Lindor, je t'aime ;
Ton cœur a mérité ma foi :
Elle m'a dit, à l'inſtant même,
Lindor, je me moquois de toi.

Au moment où ſa voix m'appelle,
Climène ſonge à m'éviter :
Je ne vais chercher auprès d'elle
Que le regret de la quitter.

Elle eſt triſte dans mon abſence,
Et mépriſe alors mes rivaux ;
Elle les vante en ma préſence,
Et leur parle de mes défauts.

Mes tourmens pour elle ont des charmes ;
Elle cherche à les irriter ;
Et je la vois verſer des larmes,
Lorſque je viens les lui conter.

Je lui portois les fleurs qu'elle aime,
Elle les prit avec dédain:
Elle me donne, le ſoir même,
La roſe qui paroit ſon ſein.

Un jour Climène, moins cruelle,
Avoit pris ſoin de me calmer;
Et je m'enivrois, auprès d'elle,
Du bonheur de plaire & d'aimer.

Dans la plus profonde triſteſſe
Je la vis bientôt ſe plonger;
Je l'offenſois par mon ivreſſe,
Mes plaiſirs ſembloient l'affliger.

Elle eſt ſimple, ſans artifice;
Nul amant n'a tenté ſa foi:
Et fidèle dans ſes caprices,
Elle n'aime & ne hait que moi.

Beauté ſi douce & ſi terrible,
Souvent aimé, jamais heureux,
Que tu ſois cruelle ou ſenſible,
Je n'en ſuis pas moins amoureux.

Par tes rigueurs, ou ton abſence,
Ceſſe de déchirer mon cœur;
Je t'aimerois ſans inconſtance,
Quand tu m'aimerois ſans humeur.

DE SAINT-LAMBERT.

L'AMANT DÉSABUSÉ.

AIR. No. 67.

GRACE à tant de tromperies,
Grace à tes coquetteries,
Dircé, je reſpire enfin. *Bis.*
Mon cœur, libre de ſa chaîne,
Ne déguiſe plus ſa peine,
Ce n'eſt plus un ſonge vain. *Bis.*

Toute ma flamme eſt éteinte;
Sous une colère feinte
L'amour ne ſe cache plus.
Qu'on te nomme en ton abſence,
Qu'on t'adore en ma préſence,
Mes ſens n'en ſont point émus.

En paix, ſans toi, je ſommeille;
Tu n'es plus, quand je m'éveille,
Le premier de mes deſirs.
Rien de ta part ne m'agite;
Je t'aborde, & je te quitte
Sans regrets & ſans plaiſirs.

Le ſouvenir de tes charmes,
Le ſouvenir de mes larmes

Ne fait nul effet ſur moi.
Juge enfin comme je t'aime ;
Avec mon rival lui-même,
Je pourrois parler de toi.

Sois cruelle, ſois humaine,
Ta fierté n'eſt pas moins vaine
Que le ſeroit ta douceur.
Sans être ému je t'écoute,
Et tes yeux n'ont plus de route
Pour pénétrer dans mon cœur.

D'un mépris, d'une careſſe
Mes plaiſirs, ni ma triſteſſe
Ne reçoivent plus la loi.
Sans toi j'aime les bocages,
Et bien des déſerts ſauvages
Me déplairoient avec toi.

Tu me paroîs encor belle :
Mais, Dircé, tu n'es plus celle
Dont mes ſens ſont enchantés.
Je vois, devenu plus ſage,
Des défauts ſur ton viſage,
Qui me ſembloient des beautés.

Lorſque je briſai ma chaîne,
Dieux ! que j'éprouvai de peine !
Hélas ! je crus d'en mourir.
Mais quand on a du courage,

Pour ſe tirer d'eſclavage
Que ne peut-on point ſouffrir?

Ainſi, du piège perfide,
Cet oiſeau jeune & timide,
Avec effort échappé,
Au prix des plumes qu'il laiſſe,
Prend des leçons de ſageſſe,
Pour n'être plus attrapé.

Tu crois que mon cœur t'adore,
Parce que je parle encore
Des ſoupirs que j'ai pouſſés.
Mais tel, au port qu'il deſire,
Le nocher aime à redire
Les périls qu'il a paſſés.

Le guerrier, couvert de gloire,
Se plaît, après la victoire,
A raconter ſes exploits:
Et l'eſclave, exempt de peine,
Montre avec plaiſir la chaîne
Qu'il a traînée autrefois.

Je m'exprime ſans contrainte;
Je ne parle point par feinte,
Pour que tu m'ajoutes foi:
Et quoique tu puiſſes dire,
Je ne daigne pas m'inſtruire
Comment tu parles de moi,

Tes appas, beauté trop vaine,
Ne te rendront pas, ſans peine,
Un auſſi fidèle amant.
Ma perte eſt moins dangereuſe;
Je ſais qu'une autre trompeuſe
Se trouve plus aiſément.

J. J. ROUSSEAU.

A UNE BELLE INSENSIBLE.

AIR. No. 68.

VOS yeux du tendre amour nous commandent l'ivreſſe;
Du regard le plus doux il a ſu les armer:
Cette Circé, qui ſavoit tout charmer,
Mérita moins que vous le nom d'enchantereſſe.
Mais, mais
Vous qui faites aimer, n'aimerez-vous jamais?

Tout vous rit, tout vous ſied, une roſe vous pare;
L'air reſpiré par vous, j'aime à le reſpirer;
Les bois charmans où je vous vois errer,
Sont ceux que je choiſis, ſont ceux où je m'égare.
Mais, mais, &c.

J'aime à voir vos cheveux, & leur flottante ébène,
Errer à l'aventure, ou couvrir votre ſein;

J'aime la gaze & ce voile incertain
Que ſont voler les vents au gré de leur haleine.
Mais, mais, &c.

Il n'eſt point de beauté, ſoit nymphe, ſoit bergère,
Qui ne vous enviât de ſi charmans attraits ;
Hébé plaît moins aux céleſtes banquets ;
Son ſourire eſt moins doux, ſa taille eſt moins légère.
Mais, mais
Vous qui faites aimer, n'aimerez-vous jamais?

LES VAINS SERMENS.

AIR. No. 69.

JE l'adorois, cette jeune Zélie ;
Aimant ſi bien, j'avois ſu l'enflammer ;
Elle a changé ; je ſens que je l'oublie.
Amour, Amour, je ne veux plus aimer.

Ah ! j'étois né pour brûler de ſa flamme,
Et ce penchant ne ſert qu'à m'alarmer.
Ne m'offre rien qui ſéduiſe mon ame,
J'aimerois trop : Je ne veux plus aimer.

Foible mortel ! quelle crainte importune !
Me dit ce dieu ; vois, pour te mieux charmer,

J'ai raſſemblé les trois Graces en une.
N'importe, Amour, je ne veux plus aimer.

Thémire alors à mes yeux ſe préſente,
Telle qu'Amour prit ſoin de la former:
Je m'écriai: Sans doute elle eſt charmante;
Mais, c'en eſt fait, je ne veux plus aimer.

Oui, du Printems c'eſt l'image embellie;
C'eſt, je le vois, mais comment l'exprimer?
Flore, Vénus, Minerve & la Folie.
Heureuſement je ne veux plus aimer.

De l'univers je la verrois ſuivie:
A ſes rivaux peut-on s'accoutumer?
A l'admirer je paſſerai ma vie:
C'eſt bien aſſez; je ne veux plus aimer.

Oui, dit l'Amour; viens, ſuis toujours Thémire,
Sur le péril je ſaurai te calmer:
A chaque inſtant j'aurai ſoin de te dire:
Daphnis, au moins il ne faut pas l'aimer.

Par quels conſeils me laiſſois-je ſéduire?
Contre ſes droits l'Amour peut-il s'armer?
L'enfant malin! je le voyois ſourire,
Quand je diſois, je ne veux plus aimer.

Depuis ce jour, ſans vouloir m'en défendre,
De tous ſes feux je me ſens conſumer.

Belle Thémire ! ai-je pu m'y méprendre ?
Vous avoir vue, hélas ! c'eſt vous aimer.

DE MONCRIF.

LE BAISER DE CLORIS.

AIR : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

No. 23.

QUE ne ſuis-je encore un enfant !
Je n'avois troupeau, ni houlette ;
Je n'allois aux champs ſeulement
Que pour cueillir la violette.

Je vis Cloris ; bientôt j'aimai :
Dieux ! que mon ame fut ravie !
Le premier vœu que je formai,
Fut de l'aimer toute ma vie.

Apprenez-moi, lui dis-je un jour,
Un ſecret que mon cœur ignore.
N'eſt-ce point ce qu'on nomme amour,
Un feu qui brûle & qui dévore ?

Bel enfant ! me répond Cloris,
Me baiſant avec un air tendre,

Sans le ſavoir, tu m'as appris
Ce que de moi tu veux apprendre.

En grandiſſant, je perds ſon cœur;
Elle l'a repris, l'infidelle!
Mais ſon baiſer & mon ardeur
Me reſteront en dépit d'elle.

LES FANTAISIES D'ASPASIE.

AIR. No. 70.

ELLE m'aima, cette belle Aſpaſie,
Et bien en moi trouva tendre retour.
Elle m'aima, ce fut ſa fantaiſie;
Mais celle-là ne lui dura qu'un jour.

Le jour d'après, cette belle Aſpaſie
Entend Mirtil chanter l'hymne d'Amour.
Elle l'aima; ce fut ſa fantaiſie,
Et celle-là ne lui dura qu'un jour.

Toujours aimant, cette belle Aſpaſie
A pris, quitté nos bergers tour-à-tour.
Ils ſont fâchés: moi, je la remercie.
Las! elle fait paſſer un ſi beau jour.

Pour ramener cette belle Aſpaſie,
C'eſt grand abus de montrer du courroux;
Si réclamez ſa douce fantaiſie,
Elle diza : Que ne l'inſpirez-vous ?

J'ai vu depuis cette belle Aſpaſie :
La couronnant de roſes, je lui dis :
Quand reviendra ta douce fantaiſie ?
Car ce jour-là, c'eſt le ſeul où je vis.

Lors j'apperçus cette belle Aſpaſie. . .
Qu'un doux ſouris coloroit ſes attraits !
Elle reprit ſa douce fantaiſie,
Et me donna même le jour d'après.

Amans quittés d'une belle Aſpaſie,
Ayez près d'elle un modeſte maintien ;
Ne prétendez gêner ſa fantaiſie.
Qui plaît eſt roi, qui ne plaît plus n'eſt rien.

DE MONCRIF.

TENDRES REPROCHES.

AIR. No. 71.

NON, non, Doris, ne penſe pas
Retrouver encor dans mon ame
Ni ſouvenir de tes appas,
Ni d'étincelle de ma flamme.
Sois infidelle, j'y conſens:
Va, ne crains point que j'en gémiſſe.
Tu me venge en changeant d'amant;
De mes rivaux c'eſt le ſupplice.

Ce n'eſt pas le beſoin d'aimer
Qui fait que l'on change ſans ceſſe;
Et le cœur qui ſait s'enflammer,
N'a qu'un objet de ſa tendreſſe.
Un cœur peut-il aimer deux fois?
L'Amour ne ſait qu'une bleſſure:
S'il a deux traits dans ſon carquois,
C'eſt une erreur de la nature.

Doris, ne va pas t'alarmer;
Va, ne crains pas que je t'accuſe:
C'eſt ton cœur que je veux former
Contre ton eſprit qui t'abuſe.
De ton cœur formé pour l'amour,

Si l'inconſtance eſt le partage,
Il eſt l'image d'un beau jour,
Que vient d'obſcurcir un nuage.

J'oublie enfin que je t'aimai,
Qu'autrefois tu fus ma maîtreſſe,
Que le premier je te formai
Aux doux tranſports de la tendreſſe.
Mais ſi tu voulois revenir
Me conſoler par ta préſence,
Je ſuis prêt à m'en ſouvenir,
Et j'oublîrai ton inconſtance.

ADIEUX A GLYCÈRE.

AIR. No. 69.

OUI, dès long-tems j'ai percé le myſtère,
Que dans ton cœur tu croyois renfermer;
Toujours, toujours tu préféras, Glycère,
L'orgueil de plaire à la douceur d'aimer.

Toujours auſſi ma vengeance fut prête,
Et nous marchions tous deux à pas comptés:
Quand tes beaux yeux faiſoient une conquête,
Je te faiſois une infidélité.

Si je voyois, à ta fauſſe tendreſſe,
Que, ſans amour, tu voulois m'enflammer,
Tout fut payé : car tu voulois ſans ceſſe
Plaire par-tout, & moi par-tout aimer.

Adieu, Glycère. Ah! ſi tu me regrettes,
Tu vas changer en plaiſirs mes tourmens :
C'eſt tout exprès pour punir les coquettes,
Qu'Amour a fait les volages amans.

IMBERT.

LA VAINE RÉSOLUTION.

Même air que le précédent.

OUI, c'en eſt fait, je vais rompre mes chaînes;
Adieu, Zélis, amour, graces, beauté;
Tous vos plaiſirs, qui ſont auſſi des peines,
Ne valent pas ma douce liberté.

Viens, dit Bacchus; mon remède eſt ſuprême;
Bois & guéris : c'eſt l'affaire d'un jour. —
Mais plus je bois, plus je ſens que je l'aime :
Bacchus, hélas! s'entend avec l'Amour.

Lors Apollon : Tiens, dit-il, prends ma lyre :
Vénus, Hébé vont ſourire à tes vers. —

Zélis ſuffit : fais qu'elle aime à les lire ;
Seule à mes yeux Zélis eſt l'univers.

Et moi, dit Mars, couvre-toi de mes armes ;
Je te rendrai le plus grand des guerriers. —
La ſimple fleur, dont elle orne ſes charmes,
A plus d'attraits pour moi que tes lauriers.

Puiſqu'aucun d'eux n'a pu rompre tes chaînes,
Me dit l'Amour, reprends ta liberté. —
Arrête, hélas ! je préfère mes peines ;
Mon tourment même eſt une volupté.

MASSON DE MORVILLIERS.

LA FAUVETTE,
OU
LE PLAISIR DU CHANGEMENT.

AIR. No. 73.

CŒURS ſenſibles, cœurs fidèles,
Qui blâmez l'amour léger,
Ceſſez vos plaintes cruelles :
Eſt-ce un crime de changer ?
Si l'Amour porte des ailes,
N'eſt-ce pas pour voltiger ?

Le papillon, de la roſe
Reçoit le premier ſoupir;
Le ſoir, un peu plus écloſe,
Elle écoute le Zéphyr.
Jouir de la même choſe,
C'eſt enfin ne plus jouir.

Apprenez de ma Fauvette
Qu'on ſe doit au changement;
Par ennui d'être ſeulette,
Elle eut Moineau pour amant.
C'eſt sûrement être adroite,
Et ſe pourvoir joliment.

Mais Moineau ſera-t-il ſage?
Voilà Fauvette en ſouci.
S'il changeoit... dieux! quel dommage!
Mais Moineaux aiment ainſi.
Puiſqu'Hercule fut volage,
Moineaux peuvent l'être auſſi.

Vous croiriez que la pauvrette
En regrets ſe conſuma:
Au village une fillette
Auroit ces foibleſſes là;
Mais le même jour Fauvette
Avec Pinçon s'arrangea.

Quelqu'un blâmera peut-être
Le nouveau choix qu'elle fit,

Un jaſeur, un petit-maître. . .
C'eſt pour cela qu'on le prit.
Quand on ſe venge d'un traître,
Peut-on faire trop de bruit?

Le Moineau, dit-on, fit rage;
C'eſt là le train d'un amant:
Aimez bien, il ſe dégage;
N'aimez pas, il eſt conſtant.
L'imiter, c'eſt être ſage;
Aimons, & changeons ſouvent.

LA MARQ. D'ANTREMONT.

L'AMOUR A LA MODE.

AIR: *Philis demande ſon portrait.*

No. 74.

JE viens de quitter ma Cloris,
Pour reprendre Glycère.
Cloris en jette les hauts cris;
Je ne ſaurois qu'y faire.
On eſt bien en règle, je crois,
Lorſque, pour une belle,
On a brûlé quatre grands mois
D'une ardeur éternelle.

Je veux lui donner mon ami,
Jeune & beau comme un ange :
Glycère lui rend ſon mari ;
Cloris gagne à l'échange ;
Mais rien ne peut calmer l'humeur
De cette beauté fière,
A qui j'ai ravi la douceur
De rompre la première.

J'ai ſu la prévenir d'un jour,
Demain j'avois mon compte ;
Car déjà ſur un autre amour
Elle avoit un à compte.
Que dans trois mois mon ſucceſſeur
La quitte, ou qu'on le chaſſe,
Peut-être aurai-je le bon cœur
De reprendre ſa place.

Voilà comme on aime aujourd'hui ;
C'eſt la grande méthode.
Le bon ton écarte l'ennui
D'une intrigue incommode.
Le cœur, bientôt las de jouir,
Languit dans la conſtance ;
L'amour n'eſt pas fait pour vieillir ;
Son bel âge eſt l'enfance.

DE CAILLI.

LES CHIFFRES EFFACÉS.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougère.* N°. 12.

SUR le ſable de ces rives,
Nos chiffres par toi tracés,
Par les ondes fugitives
Furent bientôt effacés :
Mais cet amoureux emblême,
Malgré ſa fragilité,
Dura plus que l'amour même
Qu'il avoit repréſenté.

LE MARQUIS DE PEZAY.

LE BON PROCÉDÉ.

AIR : *Un jour Guillot trouva Liſette,*

N°. 72.

UNE maîtreſſe qu'on eſtime,
Veut qu'on l'abandonne ſans bruit :
Trahir l'Amour eſt un grand crime,
Même lorſque ce dieu s'enfuit.
Un éclat n'eſt pas néceſſaire *Bis.*

Pour ſe croire bien dégagé,
Et quand on ſert en volontaire,
On n'a pas beſoin de congé. *Bir.*

Romps le foible nœud qui nous lie;
Nous n'avions point fait de traité;
Tu m'avois pris par fantaiſie,
Par caprice tu m'as quitté.
De cette obligeante diſgrace,
Que tu voulus bien m'accorder,
Je viens même te rendre grace,
Bien loin de te la demander.

Comme nous l'Amour change d'âge;
Tant qu'il eſt jeune, il eſt charmant:
Sa vigueur te plaît davantage;
Son trépas eſt bien plus touchant.
De l'amitié brille l'aurore
Au crépuſcule de l'Amour,
Et les bons cœurs s'aiment encore,
Quand ce dieu les ſuit ſans retour.

DE CHOISY.

L'HEUREUSE ERREUR.

AIR. No. 75.

LA bonne foi fut ma chimère :
N'ai-je donc chéri qu'une erreur ?
O dieux ! laiſſez-moi mon bonheur :
Je ne veux point que l'on m'éclaire.
S'il faut que l'amour ſoit trompeur,
Que l'amitié ſoit un menſonge,
Faites encor durer le ſonge,
Et laiſſez la nuit dans mon cœur.

Que dis-je ? hélas ! briſons les chaînes
Qui peuvent coûter des ſoupirs,
Et défendons-nous des plaiſirs,
Quelquefois ſi voiſins des peines.
Mais pourquoi veux-je me ſauver
D'une erreur qui m'eſt auſſi chère ?
Rendors-toi, rendors-toi, Glycère ;
Pour être heureuſe, il faut rêver.

ÊTRE HEUREUX
OU INCONSTANT.

AIR. No. 76.

J'AIME Rosette à la folie:
L'Amour l'a faite si jolie!
Qui n'en feroit point amoureux?
Qu'elle soit tendre autant que belle,
A jamais je lui suis fidèle,
Et gaîment nous vivrons tous deux.
J'aime bien, mais je veux qu'on m'aime;
Les faveurs me font aimer mieux;
Et je n'ai point l'honneur suprême
D'être constant sans être heureux.

Pourquoi reprocher à Rosette
Si dieu la fit un peu coquette?
Coquette en amour, quel bonheur!
Un instant de coquetterie,
Du caprice & de la folie,
Que de volupté pour un cœur!
Mais il faut jouir quand on aime.
Coquette, alors ton art vaut mieux:
Tu rirois, conviens-en toi-même;
D'un cœur constant sans être heureux.

Roſette, je ſuis ton eſclave;
Et ſi tout haut mon cœur te brave,
Tout bas il palpite d'amour.
Je ſuis bien loin d'être infidèle;
Mais ſi tu fais trop la cruelle,
Cela pourroit venir un jour.
Couronne donc l'amant qui t'aime;
Sois coquette après, ſi tu veux:
Mais j'ai pour maxime ſuprême
D'être inconſtant, ou très-heureux.

LE MARQUIS DE PEZAY.

A MADAME...

AIR. No. 25.

LE connois-tu, ma chère Éléonore,
Ce tendre enfant qui te ſuit en tout lieu,
Ce foible enfant, qui le ſeroit encore,
Si tes regards n'en avoient fait un dieu?

C'eſt par ta voix qu'il étend ſon empire;
Je ne le ſens qu'en voyant tes appas:
Il eſt dans l'air que ta bouche reſpire,
Et ſur les fleurs qui naiſſent ſous tes pas.

Qui te connoît, connoîtra la tendreſſe ;
Qui voit tes yeux en boira le poiſon :
Tu donnerois des ſens à la ſageſſe,
Et des deſirs à la froide raiſon.

M. L. C. D. B.

A L'OREILLER DE GLYCÈRE.

AIR. No. 77.

RÉVÈLE tes ſecrets au jour,
Oreiller, foulé par Glycère,
Duvet, plumage de l'Amour,
Ou des colombes de ſa mère.

Ne me dis pas ce que l'on voit,
Quand ſa main, quand Zéphyre entr'ouvre
Le lit heureux qui la reçoit,
Ou l'heureux voile qui la couvre.

Ne dis pas ce que l'on reſſent
Quand ſa bouche voluptueuſe
Baiſe le tiſſu careſſant
Qui preſſe ta plume amoureuſe.

Va, quand l'Amour à tes portraits
Prêteroit ſa touche divine,

Tous les appas que tu peindrois,
Vaudroient-ils ceux que je devine.

Dis-moi plutôt, dis-moi comment
Et combien de fois ta maîtreſſe
Répète ces doux noms d'amant,
Et de plaiſir & de tendreſſe.

Dis-moi plutôt combien de pleurs
Baignent le lit qui te décore,
Quand, par haſard, j'orne de fleurs
Le ſein de Néris ou d'Aglaure.

L'autre jour, j'obtins un baiſer.
Elle me dit : Tu vois, je t'aime !
Tu peux... mais garde-toi d'oſer,
Et défends-moi contre moi-même.

Ivre d'amour & de deſir,
Je reſpectai ſon innocence ;
Je n'ai perdu que le plaiſir,
Et j'ai conſervé l'eſpérance.

Un baiſer charma nos adieux :
Tu la vis bientôt, ſolitaire,
Attendre ſur un lit oiſeux
Un pavot doux & ſalutaire.

Tu la vis, fortuné couſſin !
Hélas ! dis-moi, ſoupiroit-elle ?

Sentois-tu palpiter ſon ſein
Empriſonné ſous la dentelle ?

La beauté ſeule, entre deux draps,
Eſt moins timide & plus émue ;
Son ame, ainſi que ſes appas,
Entre deux draps, eſt preſque nue.

Mille autres, oreiller charmant,
A tes ſecrets peuvent prétendre :
Mais, crois-moi, dans ce peuple amant,
Le plus aimable eſt le plus tendre.

Hélas ! tu ne m'as jamais vu :
Puiſſes-tu quelque jour m'entendre !
Peut-être mon nom t'eſt connu,
Ma Glycère a pu te l'apprendre.

Oh ! quand pourrai-je, près de toi,
Dans mes bras la voir, moins farouche,
Me peindre le plus doux effroi,
Et ſe raſſurer ſur ma bouche !

Hier, je lui ſerre la main :
Son œil s'anime, elle ſoupire ;
Puis elle dit : Reviens demain. . .
Rougit, ſe tait, & ſe retire.

Dieux ! en croirai-je un doux eſpoir ?
Eſt-ce mon bonheur qu'elle annonce ?

Cher oreiller, j'irai ce ſoir,
Près de toi, chercher ſa réponſe.

GRONVELLE.

AU LIT DE MYRTHÉ.

AIR. No. 78.

O Lit charmant! où ma Myrthé,
Dort en paix, quoique ſans défenſe;
Temple ſecret de la beauté,
Va, ne crains rien de ma préſence:
Je puis trouver la volupté
Au ſein même de l'innocence.

Laiſſe-moi poſer cette fleur
Au chevet de ma bien-aimée;
Qu'elle en reſpire la fraîcheur,
Et qu'une vapeur embaumée
Prête une nouvelle douceur
A ſon haleine parfumée.

O ſommeil! laiſſe-moi jouir
Du calme heureux où tu la plonges;
Laiſſe mon image s'unir
Aux tendres erreurs de ſes ſonges;
Et que, ſans avoir à rougir,
Elle ſe plaiſe à leurs menſonges.

Mais

Mais quel tranſpott en ce moment
Agite ſon ame attendrie ?
Dieux ! pour qui ce ſoupir charmant,
Qui meutt ſur ſa bouche fleurie !
O ma Myrthé ! c'eſt ton amant
Qui fait ta douce rêverie.

Que tu dois me voir amoureux
Dans ce ſonge qui te careſſe !
Mais un ſonge, au gré de mes vœux,
Te peindroit-il donc ma tendreſſe,
Lorſque moi-même je ne peux
T'en exprimer toute l'ivreſſe ?

Si juſqu'au retout du ſoleil,
Baigné de l'air qu'elle reſpire,
J'oſois ici de ſon ſommeil
Partager l'aimable délire !
Si je pouvois, à ſon réveil,
Surprendre ſon premier ſourire !

Mais non, de ces vœux indiſcrets
Loin de moi l'ardeur égarée.
Dors, ma Myrthé, repoſe en paix:
Qu'en cette retraite ſacrée
Tout ſoit pur comme tes attraits,
Timide comme ta penſée !

S'il m'en coûte quelques ſoupirs
A m'arracher de ta préſence,

Je n'y perds pas tous mes plaiſirs :
Sans offenſer ton innocence,
J'emporte avec moi mes deſirs,
Et les douceurs de l'eſpérance.

BERQUIN.

LA RÉCOMPENSE.

AIR. No. 60.

MA Doris un jour s'égara ;
Je dis : Qu'on courre en diligence ;
A celui qui la trouvera
Je promets une récompenſe.

Dans les bocages d'alentour,
Vous pourrez découvrir ſes traces :
Elle eſt brune comme l'Amour ;
Elle eſt faite comme les Graces.

A peine j'achevois ces mots,
Qu'elle-même s'eſt approchée ;
Dans le plus épais des berceaux ;
Par malice elle étoit cachée.

Voici, dit-elle, ta Doris,
Que je remets en ta puiſſance :

Puis elle fit un doux ſouris,
Et demanda ſa récompenſe.

LÉONARD.

L'EMBARRAS DU CHOIX.

AIR. No. 37, *ou* 41.

MON cœur eût choiſi Terpſicore:
A peine elle a quinze printems.
Mais elle eſt ſi timide encore!
Il faut attendre trop long-tems.

Ce matin l'aimable Lucile
Sembloit me faire un tendre aveu;
Par malheur elle eſt ſi facile!
Il faudroit ſoupirer trop peu.

Liſe ſéduit, Liſe eſt toute ame:
Comment près d'elle être trompeur?
Mais autant vaudroit une femme?
Et le ménage me fait peur.

Eglé me plaît, Églé m'enchante;
Je ſuis bien avec ſon époux:
Pourquoi faut-il que, ſi touchante,
Son mari ſoit ſi peu jaloux?

Orphiſe, oubliant ſes années,
Va par-tout quêtant un vainqueur :
Mais je crains ces beautés fannées ;
Leurs moindres goûts ſont ceux du cœur.

Chaque jour la prude Émilie
M'agace & voudroit s'attacher :
Le bel eſprit eſt ſa folie,
Et moi je crains de m'afficher.

Daphné ſemble en tout mon affaire ;
Un mois au moins j'aurai ſon cœur :
C'eſt toujours un beau rêve à faire
Que de croire un mois au bonheur.

MASSON DE MORVILLIERS.

LE PREMIER JOUR QU'ON AIME.

AIR : *Philis demande ſon portrait.* No. 74.

J'AVOIS à peine dix-ſept ans
Que je brûlois pour Nice.
Nice avoit vu dix-neuf printems,
Et n'étoit point novice.
J'aimois pour la première fois ;
Nice pour la troiſième :
Mais eſt-on maître de ſon choix
Le premier jour qu'on aime.

J'étois amoureux comme cent :
Nice me parut belle.
Au récit de mon feu naiſſant,
Nice fit la cruelle.
De mépris elle ſut armer
Ses yeux, ſon maintien même :
En faut-il plus pour alarmer
Le premier jour qu'on aime ?

J'oſai m'écrier cependant :
Nice, daignez m'entendre.
Non, reprit-elle, en minaudant,
Non, ceſſez d'y prétendre...
J'en conviens, ce froid inoui

Me mit hors de moi-même :
Sait-on que non veut dire oui
Le premier jour qu'on aime ?

Que j'étois fou d'appréhender
Cette aimable colère !
On s'obſtinoit à me gronder,
Mais on ne fuyoit guère.
Nice ne gronda point toujours :
C'étoit un ſtratagême.
Mais connoît-on tous ces détours
Le premier jour qu'on aime ?

Bientôt un ſouris careſſant
Diſſipa cet orage :
Du calme qui vint renaiſſant,
Un baiſer fut le gage :
Lui ſeul ſuffit pour m'embraſer ;
Mon plaiſir fut extrême.
Qu'on ſent bien le prix d'un baiſer
Le premier jour qu'on aime !

D'abord en avouant mon feu,
Un mot étoit un crime :
Quand je fus bien loin de l'aveu,
Tout parut légitime...
On convaincroit, dans ces momens,
L'innocence elle-même :
On eſt bien fort en argumens
Le premier jour qu'on aime.

BONNIER DE LAYENS.

L'AGE POUR L'AMOUR.

AIR : *De l'oiſeau qui t'a fait envie.* N°. 14.

QUINZE ans !... Thémire, ô le bel âge !
Des doux plaiſirs c'eſt la ſaiſon ;
De tes quinze ans fais bon uſage :
A quinze ans l'amour fait moiſſon.
Avant quinze ans une bergère
Eſt du nombre encor des enfans ;
Il faut avoir quinze ans pour plaire :
On n'eſt point belle avant quinze ans.

A quinze ans finit la culture ;
Le bouton alors devient fleur.
C'eſt à quinze ans que la nature
Parle à nos ſens, nous donne un cœur.
A cinq ans, on verſe des larmes ;
A dix, font les jeux innocens ;
A douze, les tendres alarmes :
Mais pour aimer il faut quinze ans.

MARÉCHAL.

LA FEINTE RUPTURE.

AIR : *Un jour Guillot trouva Liſette.*

No. 72.

ENFIN je renonce aux délices
Que tu promettois à mon cœur ;
Je ſuis trop las de tes caprices ;
Je vais fuir ton regard vainqueur.
Adieu perfide Éléonore, *Bis.*
Je ſaurai faire un autre choix :
Dans ces lieux tu me vois encore,
Mais c'eſt pour la dernière fois. *Bis.*

Adieu... Mais quoi ! tu me rappelles !
Sans rougir tu me prends le bras !...
Pourquoi nos mains s'uniſſent-elles,
Quand nos cœurs ne s'entendent pas ?
Ah ! ce coup d'œil vient de m'inſtruire ;
Tu veux aller au petit bois...
Eh bien ! ſoit ; je vais t'y conduire ;
Mais c'eſt pour la dernière fois.

Que ta main eſt douce & bien faite !
Que tes bras ſont éblouiſſans !
Qu'à travers cette collerette
J'apperçois d'attraits raviſſans !

J'aurois fait mon bonheur ſuprême
De vivre toujours ſous tes loix. . .
Tu vois encor combien je t'aime ;
Mais c'eſt pour la dernière fois.

Grands dieux ! que ton ſouris eſt tendre !
Comme il appelle le baiſer !
En vain je voulois me défendre,
Je ſens mon courroux s'appaiſer.
Qui ſourit avec tant de grace
Séduiroit les cœurs les plus froids. . .
Viens, friponne, que je t'embraſſe ;
Mais c'eſt pour la dernière fois.

Ainſi je croyois fuir la belle,
Quand elle me dit tendrement :
Je ne feignis d'être infidelle
Que pour éprouver mon amant.
Pardonne-moi d'avoir pu craindre ;
Rends à mon cœur ſes anciens droits ;
Le tien a ſujet de ſe plaindre,
Mais c'eſt pour la dernière fois.

BONNIER DE LAYENS.

LE RAJEUNISSEMENT.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

No. 62.

L'AUTRE matin, je vis Thémire;
La belle a neuf luſtres paſſés;
Mais on m'honora d'un ſourire,
Et voilà dix ans d'effacés.

A cet âge, on eſt peu farouche,
Sur-tout quand on eſt ſans témoins:
Je cueille un baiſer ſur ſa bouche,
Et c'eſt encor dix ans de moins.

Un ſoupir alors m'encourage;
Déjà, dans mes tranſports brûlans,
Tous ſes appas ſont au pillage,
Et voilà Thémire à quinze ans.

MASSON.

ROMANCES (*).

APOLLON ET DAPHNÉ.

AIR. No. 79.

L'AMOUR m'a fait la peinture
De Daphné, de ſes malheurs :
J'en vais tracer l'aventure.
Puiſſe la race future
L'entendre & verſer des pleurs!

Daphné fut ſenſible & belle,
Apollon ſenſible & beau :

(*) La Romance nous vient des Eſpagnols. Le caractère qui la diſtingue n'eſt pas ſeulement la galanterie, qu'elle tient de ſes inventeurs. Selon M. de Monerif, qui peut ſervir de modèle en ce genre, la Romance eſt une eſpèce de petit poëme qui ſe chante, & dont le ſujet doit être une action touchante, quelqu'hiſtoire ou tendre ou tragique ; les vers en doivent être ſimples, faciles & naturels. La naïveté eſt le caractère principal de la Romance.

Sur eux l'Amour, d'un coup d'aile,
Fit voler une étincelle
De ſon dangereux flambeau.

Daphné, d'abord interdite,
Rougit, voyant Apollon.
Il approche, elle l'évite :
Mais fuyoit-elle bien vîte ?
L'Amour aſſure que non.

Le dieu qui vole à ſa ſuite
De ſa lenteur s'applaudit.
Elle balance, elle héſite. . .
La pudeur hâte ſa fuite,
Le deſir la rallentit.

Il la pourſuit à la trace,
Il eſt près de la ſaiſir.
Elle va demander grace ;
Une nymphe eſt bientôt laſſe,
Quand elle fuit le plaiſir.

Elle deſire, elle n'oſe. . .
Son père voit ſes combats,
Et, par ſa métamorphoſe,
A ſa défaite il s'oppoſe :
Daphné ne l'en prioit pas.

C'eſt Apollon qu'elle implore ;
Sa vue adoucit ſes maux :

Et vers l'amant qu'elle adore,
Ses bras s'étendent encore
En ſe changeant en rameaux.

Quel objet pour la tendreſſe
De ce malheureux vainqueur!
C'eſt un arbre qu'il careſſe;
Mais, ſur l'écorce qu'il preſſe;
Il ſent palpiter un cœur.

Ce cœur ne ſut point ſévère,
Et ſon dernier mouvement
Fut, ſi l'Amour eſt ſincère,
Un reproche pour ſon père,
Un regret pour ſon amant.

MARMONTEL.

MYSIS ET ZARA.

AIR. No. 80.

ECOUTEZ l'hiſtoire
Du beau Myſis & de Zara:
Jamais leur mémoire
Chez les amans ne périra.
Venez tous m'entendre,
Vous que l'amour daigne inſpirer;
Quand on eſt bien tendre,
On a du plaiſir à pleurer.

L'amour, dès l'enfance,
Venoit badiner avec eux;
Il formoit leur danſe,
Et préſidoit à tous leurs jeux:
Mais ce badinage
Ne ſervoit qu'à les enflammer;
Au matin de l'âge
Tous deux déjà ſavoient aimer.

L'ardente jeuneſſe
Eſt l'âge brillant des amours;
La plus douce ivreſſe
Marqua le printems de leurs jours:
Leur ame ravie
Se confondoit à tout moment;
Et toute leur vie
N'étoit plus qu'un enchantement.

De rians menſonges
Les amuſoient dans leur ſommeil;
Toujours quelques ſonges
Leur faiſoient craindre le réveil.
La naiſſante aurore
Voyoit Zara près de Myſis;
Et la nuit encore
Les trouvoit toujours réunis.

Voilà cette plaine,
Où le matin Zara chantoit;
Voilà la fontaine,

Où le ſoir Myſis l'attendoit.
Ce bocage ſombre
Vit naître leurs premiers ſoupirs;
Ce bois, ſous ſon ombre,
Cacha leurs innocens plaiſirs.

Qui pourroit prédire
Le changement d'un ſort ſi beau?
L'Amour qui ſoupire
Va donc éteindre ſon flambeau?
Hélas! l'nyménée
Alloit bientôt les couronner.
Heure fortunée,
Que vous êtes lente à ſonner!

C'étoit donc la veille
De ce jour, de cet heureux jour,
Que Myſis s'éveille;
Avec lui s'éveille l'amour.
Le ciel ſans nuage
Étoit mille fois plus ſerein.
Amour, quel préſage
Peut déſormais être certain?

Au fond d'un bocage
Zara devoit trouver Myſis:
La belle, peu ſage,
L'avoit dit au berger Tharſis:
Par une impoſture,
Il ſurprit ce ſecret fatal;

Cet ami parjure
De Myſis étoit le rival.

Pour mieux la ſurprendre,
Tharſis dans le bois ſe cacha.
La belle, trop tendre,
Crut voir Myſis, & s'approcha.
Le ſoleil à peine
Répandoit un peu de clarté ;
Et l'ombre incertaine
Aidoit à la témérité.

C'eſt donc vous, dit-elle,
Vous, mon amant dès le berceau:
Ma flamme fidelle
M'animera juſqu'au tombeau.
Oui, je veux t'y ſuivre,
Rien ne pourra nous ſéparer ;
Pour toi je veux vivre,
Avec toi je veux expirer.

Bergère inſenſée !
Myſis t'écoute avec horreur ;
Son ame offenſée
Se livre entière à la fureur.
Un trait vole & frappe :
Quel cri ſuit ce trait inhumain !
Dieux ! Tharſis s'échappe,
Et Zara ſent percer ſon ſein.

C'eſt toi qui me tue !
Mais je pardonne à ta fureur :
Mon ame éperdue
T'aime juſques dans ton erreur.
Conſerve la vie ;
Hélas ! je la perds ſans retour ;
Tu me l'as ravie,
Mais c'eſt la faute de l'Amour.

D'une voix mourante,
Zara fait ainſi ſes adieux ;
Et ſon ame errante
N'anime plus que ſes beaux yeux.
O douleur mortelle !
Myſis ſe frappe au même inſtant,
Et perce auprès d'elle
Un cœur qui fut toujours conſtant.

Un tombeau s'élève ;
Les Graces le couvrent de fleurs :
L'Amour qui l'achève,
En partant l'arroſe de pleurs.
Ils ſont donc enſemble,
Ces bergers, ces amans parfaits !
Une urne raſſemble
Leurs cœurs percés des mêmes traits.

Bergères fidelles,
Témoins du ſort de ces bergers,
Plus vous êtes belles,

Et plus vous courez de dangers.
Craignez de vous rendre
Au charme d'un penchant trop doux;
L'amant le plus tendre
Devient bientôt le plus jaloux.

M. LE C. D. B.

ALEXIS ET ALIS.

AIR. No. 81.

POURQUOI rompre leur mariage,
Méchans parens?
Ils auroient fait ſi bon ménage
A tous momens!
Que ſert d'avoir bague & dentelle
Pour ſe parer?
Ah! la richeſſe la plus belle
Eſt de s'aimer.

Quand on a commencé la vie
Diſant ainſi:
Oui, vous ſerez toujours ma mie,
Vous mon ami.
Quand l'âge augmente encor l'envie
De s'entr'unir,
Qu'avec un autre on nous marie,
Vaut mieux mourir.

A ſa mère, étant déjà grande,
La pauvre Alis
A deux genoux un jour demande
Son Alexis :
Ma mère, il faut par complaiſance
Nous marier.
Ma fille, je veux l'alliance
D'un conſeiller.

La fille à cette barbarie
Bien fort pleura.
Au couvent de Sainte-Marie
On l'enferma.
Là, pendant trois ans éperdue,
Elle a gémi,
Sans avoir un inſtant la vue
De ſon ami.

Un jour, quelle malice d'ame!
La mère a dit :
Alexis a pris une femme
Sans contredit.
Et puis, lui montrant une lettre,
Lui dit : Voyez ;
Il vous écrit, c'eſt pour permettre
Que l'oubliez.

Alors conſeiller & notaire
Arrivent tous,
Le curé fait ſon miniſtère ;

Ils ſont époux.
Pour elle, hélas ! feſtins & danſe
Ne ſont qu'ennui,
Toujours lui vient la ſouvenance
De ſon ami.

Le ſoir plus grande fâcherie
Saiſit ſon cœur ;
Sa mère, ſa tante la crie
Toute en fureur.
Tout comme une brebis qu'on mène
Droit au boucher,
La pauvrette en pleurant ſe traîne
Pour ſe coucher.

Vrai Dieu ! qu'Alis, honnête & ſage,
Se conduit bien !
Tous autres ſoins que du ménage
Ne lui ſont rien.
Voyant de ſon époux la flamme
Qu'il lui portoit,
Elle lui donnoit de ſon ame
Ce qui reſtoit.

Hélas ! ſon ame toute entière
A ſes ennuis,
Gardoit ſon amitié première
Pour Alexis.
Cinq ans, en dépit d'elle-même,
Paſſa ſes jours

A ſe reprocher qu'elle l'aime,
L'aimant toujours.

Pour chaſſer de ſa ſouvenance
L'ami ſecret,
On ſe donne tant de ſouffrance
Pour peu d'effet!
Une ſi douce fantaiſie
Toujours revient;
En ſongeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en ſouvient.

D'Alis dans ſa mélancolie
Un jour l'époux
Lui mène un marchand d'Arménie
Pour des bijoux.
Ma moitié, fais quelques emplettes
De ſon écrin;
Perles & nœuds ſont des recettes
Pour le chagrin.

Baiſe-moi, moutonne chérie,
Je vais au plaid:
Tiens, prends de ſon orfévrerie
Ce qui te plaît.
L'argent n'eſt que pour qu'on ſe donne
Quelque bon tems;
N'épargne rien: voilà, mignonne,
Cent écus blancs.

Il part : le marchand en ſilence
L'écrin montroit,
Qu'Alis avec indifférence
Conſidéroit.
Chaque fois qu'il montre à la dame
Perle ou ſaphir,
Chaque fois du fond de ſon ame
Part un ſoupir.

En lui toute fleur de jeuneſſe
Apparoiſſoit ;
Mais longue barbe, air de triſteſſe
La terniſſoit.
Si de jeuneſſe on doit attendre
Beau coloris,
Pâleur qui marque une ame tendre
A bien ſon prix.

Mais Alis ſoucieuſe & ſombre
Rien ne voyoit :
Pourtant aux longs ſoupirs ſans nombre
Qu'il répétoit,
D'où lui vient, dit-elle en ſoi-même,
Tant de chagrins ?
Ah ! s'il regrette ce qu'il aime,
Que je le plains !

Las ! qu'avez-vous qui vous ſoucie,
Comme je vois ?
Si c'eſt d'aimer, je vous en prie,

Dites-le-moi.
Eh ! que ſert de conter, Madame,
Un déplaiſir,
Qui jamais, jamais de mon ame
Ne peut ſortir.

Il eſt un tréſor dans le monde
Que je connois :
Long-tems en eſpoir je me fonde
Que je l'aurai ;
Et plus mon amitié ravie
Crut l'obtenir,
Tant plus j'aurois donné ma vie
Pour le tenir.

Le voir cent fois dans la journée
Me plaiſoit tant !
Je l'emportois en ma penſée
En le quittant.
Lorſqu'un démon, par grand rancune,
Vint l'enlever,
Et d'un autre en fit la fortune
Pour m'en priver.

Dirai-je ma douleur profonde
Quand je l'appris ?
Pour m'en aller au bout du monde
M'en départis.
Non, que jamais en moi je penſe
De l'oublier ;

Mais pour mourir de ma conſtance
A le pleurer.

Marchand, eſt-ce or en broderie
Que ce tréſor ? —
Madame, hélas ! ce que j'envie
Surpaſſe l'or. —
Sont-ce rubis ? — J'aurois ſans peine
Rubis perdu. —
C'eſt donc le trouſſeau de la reine ? —
Ah ! c'eſt bien plus.

Depuis qu'on vint par grand dommage,
Me la ravir,
J'en ai tiré la chère image
De ſouvenir :
J'ai, la voyant, l'ame remplie
De déſeſpoir,
Et ne garde pourtant la vie
Que pour la voir.

Ne tardez pas, je vous en prie,
Arménien :
Que cette image tant chérie
Je voie enfin.
Lors, avec un ſoupir qu'il jette
Plus loin encor,
De ſon ſein tire une tablette
Dans un drap d'or.

Alis ſoudain prit la dorure,
La déplia,
Sur la tablette, d'écriture
Ces mots trouva :
« Ici je contemple à toute heure
» Dans les ſoupirs,
» Je garde tout ce qui demeure
» De mes plaiſirs. »

Alors Alis la tablette ouvre
Tant vîtement :
Eh ! qu'eſt-ce donc qu'elle y découvre
Pour ſon tourment ?
La voilà toute évanouie
A cet aſpect.
Qui n'eût même tranſe ſentie ?
C'eſt ſon portrait.

Alis, mon Alis tant aimée :
Hélas ! c'eſt moi ;
Alis, Alis tant regrettée,
Ranime toi.
Ton Alexis vient de Turquie
Tout à l'inſtant,
Pour te voir & quitter la vie
En te quittant.

Par ces triſtes mots ranimée,
Alis parla :
Alexis, j'ai ma foi jurée,

Un autre l'a :
Je ne dois vous voir de ma vie
Un ſeul inſtant ;
Mais ne mourez pas, je vous prie,
Partez pourtant.

Voulant, pour complaire à ſa mie,
Partir ſoudain,
Avant que pour jamais la fuie,
Lui prend la main.
L'époux ſurvient... A cette vue
Tout en fureur,
Leur a d'une dague pointue
Percé le cœur.

Alexis mort, Alis mourante,
Les yeux baiſſés,
Dit : Je péris, mais innocente ;
Ce m'eſt aſſez :
Mon époux, votre barbarie
Verſe mon ſang :
Je meurs, ſans regretter la vie,
En vous plaignant.

Depuis cet acte de ſa rage,
Tout effrayé,
Dès qu'il fait nuit, il voit l'image
De ſa moitié,
Qui du doigt montrant la bleſſure

De ſon beau ſein,
Appelle, avec un long murmure,
Son aſſaſſin.

DE MONCRIF.

LUCY ET COLIN.

AIR : *Tu croyois en aimant Colette.*

No. 37.

ECOUTEZ-MOI, faciles belles,
Apprenez à fuir les trompeurs;
Écoutez, amans infidèles,
La peine due aux ſuborneurs.

Lucy, des filles de Vincennes,
Étoit la plus riche en attraits:
Jamais l'eau pure des fontaines
Ne réfléchit de plus beaux traits.

Hélas! des peines trop cuiſantes,
Hélas! un amoureux ſouci
Vint ternir les roſes brillantes
Sur le tein vermeil de Lucy.

Vous avez vu ſouvent l'orage,
Qui courboit les lys d'un jardin;

De ces lys elle étoit l'image,
Et déjà penchoit vers ſa fin.

Par trois fois on entend la cloche
Dans le ſilence de la nuit;
Par trois fois le corbeau s'approche,
Frappe aux vitres, crie, & s'enfuit.

Ce cri, cette cloche cruelle. . .
Lucy comprit tout aiſément;
Aux filles en pleurs autour d'elle,
Elle dit ces mots en mourant:

Chères compagnes, je vous laiſſe;
Une voix ſemble m'appeller,
Une main que je vois ſans ceſſe
Me fait ſigne de m'en aller.

L'ingrat, que j'avois cru ſincère,
Me fait mourir, ſi jeune encor:
Une plus riche a ſu lui plaire:
Moi qui l'aimois, voilà mon ſort!

Ah, Colin! ah! que vas-tu faire?
Rends-moi mon bien, rends-moi ta foi,
Et toi, que ſon cœur me préfère,
De ſes baiſers détourne toi.

Dès le matin en épouſée
A l'égliſe il te conduira;

Mais homme faux, fille abuſée,
Songez que Lucy ſera là.

Filles, portez-moi vers ma foſſe;
Que l'ingrat me rencontre alors,
Lui, dans ſon bel habit de noce,
Et Lucy ſous le drap des morts.

Elle expire; on creuſe ſa foſſe,
Et l'époux la rencontre alors,
Lui, dans ſon bel habit de noce,
Et Lucy ſous le drap des morts.

Que devient-il? ſon cœur ſe ſerre:
Un froid mortel vient le tranſir.
Qu'a-t-il vu? Lucy qu'on enterre,
Et Lucy qu'il a fait mourir.

Il tombe: chacun ſe diſperſe;
L'épouſe fuit loin de ce deuil.
Colin, baigné des pleurs qu'il verſe,
Reſte éperdu ſur le cercueil.

Vaine & tardive repentance!
Pleurant ſes premières amours,
Aux ſuites de ſon inconſtance
Il ne ſurvécut que deux jours.

Près de ſon amante fidelle
Les bergers l'ont porté, dit-on;

Et Colin repoſe avec elle
Couvert par le même gazon.

La tombe reçoit mille offrandes ;
Deux à deux les amans conſtans
S'en viennent l'orner de guirlandes,
Au retour de chaque printems.

Vois cette pierre, amant volage,
Et crains un ſemblable deſtin ;
Avant que ton cœur ſe dégage,
Souviens-toi du ſort de Colin.

LE MIERRE.

EDWIN ET EMMA (*).

AIR. No. 82.

AU fond d'une heureuſe vallée,
Dans l'enceinte d'un bois épais,
Une humble chaumière iſolée

(*) L'événement qui fait le ſujet de cette romance eſt arrivé à Bowes, dans l'Yorkshire, en Angleterre Le nom du jeune homme étoit *Wrightſon*, & celui de la fille *Railton*. Ils étoient du même âge & de la même condition, mais

Cachoit l'innocence & la paix.
Là vivoit (c'eſt en Angleterre)
Une mère dont le deſir
Étoit de laiſſer ſur la terre
Sa fille heureuſe, & puis mourir.

Par ſa beauté, par ſa ſageſſe,
Emma faiſoit, ſans le ſavoir,
Languir les garçons de tendreſſe,
Et les filles de déſeſpoir.
Par haſard s'offrit à la belle
Edwin, dont le ſimple regard,
D'une ardeur chaſte & mutuelle,
Devoit toucher un cœur ſans fard.

Emma ne fut point offenſée
Des vœux d'un amant ingénu;
Car il n'avoit point de penſée

d'une fortune inégale. Le père de Wrightſon, vieillard riche & intéreſſé, traita, avec le mépris le plus inſultant, la belle Railton, lorſqu'il ſut qu'elle avoit fixé le cœur de ſon fils. Ce jeune homme tomba malade & mourut huit jours après. Le dernier jour de ſa maladie il obtint de revoir ſa maîtreſſe, qui de retour chez elle, entendant la cloche qui ſonnoit la mort de ſon amant, s'écria, *que ſon cœur ſe déchiroit*, & expira. Le regiſtre de la paroiſſe porte, qu'ils ſont morts d'amour, & qu'ils ont été inhumés dans la même tombe le 15 Mars 1714.

Qu'il dût cacher à la vertu.
Mais un père avare & ſauvage
Refuſe à l'amant écouté
Une fille ſans appanage,
Qui n'a pour dot que ſa beauté.

A l'autorité paternelle,
Que rien ne ſauroit déſarmer,
Edwin n'oſoit être rebelle,
Mais ne pouvoit ceſſer d'aimer.
Ce pauvre amant paſſe, repaſſe,
Non chez Emma, mais tout autour,
Surprend un coup d'œil, voit la place
Qu'elle arroſoit de pleurs d'amour.

Souvent la nuit, au clair de lune,
L'entend, près de l'humble jardin,
Lamenter leur triſte infortune
Juſques à l'aube du matin.
Bientôt cet état qui l'oppreſſe,
Jamais ſe voir, toujours s'aimer,
Dans l'inſomnie & la triſteſſe
Achève de le conſumer.

Edwin, ſous les yeux de ſon père,
Languit, malade au lit de mort.
Cet homme alors ſe déſeſpère,
Et voudroit réparer ſon tort.
C'eſt trop tard : le ciel que j'implore,

Va, dit le fils, finir mes jours;
Mais laiſſez-moi revoir encore
Celle que j'aimerai toujours.

Emma vient, le cœur plein d'alarmes,
Auprès du lit de ſon amant,
Et voyant périr tant de charmes,
Tombe ſans voix, ſans mouvement.
On les ſépare : Edwin ſe pâme,
Cherchant de l'œil ſa chère Emma,
Comme s'il vouloit rendre l'ame
Dans les bras de ce qu'il aima.

Après ſa longue défaillance,
Rendue au jour, mais ſans eſpoir,
Emma garde un profond ſilence,
Et s'en retourne vers le ſoir.
Paſſant le long d'un cimetière,
Elle entend l'oiſeau de la nuit;
Puis, traverſant une bruyère,
Croit voir une ombre qui la ſuit.

Adieu, lui dit la voix mourante
De l'ombre attachée à ſes pas.
Lors elle entend, toute tremblante,
La cloche qui ſonne un trépas.
Elle arrive au toît ſolitaire,
Frappe à la porte avec effroi:
C'en eſt fait, dit-elle, ô ma mère!
Et de mon amant & de moi.

A ces mots, au ſeuil de la porte,
Où ſa mère l'appelle en vain,
Dans ſes bras Emma tombe morte,
Morte d'amour pour ſon Edwin.
Ces amans repoſent enſemble,
Morts l'un pour l'autre au même jour,
Et la tombe à jamais raſſemble
Ceux que devoit unir l'Amour.

DE LAIRE.

LISE ET MAINFROI.

AIR. No. 83.

AU tems jadis, un chevalier
Trouvant au bois gente bergère,
Lui dit : Il faut nous marier,
Sans curé, parens, ni notaire.

Quand on brûle de franche ardeur,
Quel beſoin eſt-il d'autre choſe?
Pour gage, je t'offre mon cœur;
Pour dot, je ne veux que ta roſe.

Votre cœur n'eſt pas fait pour moi;
Si ma roſe fait votre envie,
Nul galant, dût-il être roi,
Ne l'obtiendra qu'avec ma vie.

Malgré ſes cris, au même inſtant
Il ravit cette fleur chérie;
Puis il lui dit en la quittant,
Ne craignez rien pour votre vie.

Liſe, au comble de la douleur,
De l'œil en vain ſuit le coupable,
Et ſent d'autant mieux ſon malheur,
Que le vainqueur étoit aimable.

Mais fût-il vicomte ou baron,
Liſe lui déclare la guerre;
Pourvu qu'elle ſache ſon nom,
Son rang ne l'inquiète guère.

Car ſans ce nom, quel dieu pourra
Seconder les vœux qu'elle forme?...
Un hermite, qui prioit là,
Le connoiſſoit, & l'en informe.

Ah, ciel! dit-elle, j'entrevoi
Ce que ta bonté me prépare...
Edgar eſt juſte: il eſt mon roi;
Il m'entendra; tremble, barbare!

Liſe vole, arrive à la cour,
Et de voir le prince attend l'heure;
Qui l'aidera dans ce ſéjour?...
Mais Liſe eſt belle, & Liſe pleure.

Jeune, aimable, comme au printems
Plaît à tous les yeux la nature,
Les moins ſenſibles courtiſans
Partagent les maux qu'elle endure.

Edgar, qui s'avance à l'inſtant,
Parmi la foule la remarque :
La bergère approche en tremblant,
Et ſe jette aux pieds du monarque.

Sa voix s'épuiſe en longs ſanglots,
Et la pauvre Liſe troublée,
Articule à peine ces mots :
Sire, juſtice !.. on m'a volée. —

Quoi ? — Ce que je gardois le mieux,
Ce que par force il a ſu prendre ;
Mon tréſor le plus précieux,
Et qu'en vain il voudroit me rendre.

Eſt-ce velours, eſt-ce drap d'or,
Qui de tant de larmes ſont cauſe ? —
Ah, Sire ! c'eſt bien plus encor. —
Que vous a-t-il donc pris ? — Ma roſe.

Si le raviſſeur eſt garçon,
Pour époux ton roi te l'accorde :
S'il ne l'eſt, quelque ſoit ſon nom,
Il mourra ſans miſéricorde.

On l'appelle. . . c'étoit Mainfroi,
Frère de la reine Mycée. . .
J'en ſuis fâché, lui dit le roi,
Mais la ſentence eſt prononcée.

Mainfroi l'appaiſe vainement.
Le roi ſort & les laiſſe enſemble;
Terraſſé par ce jugement,
Mainfroi ſe tait, & Liſe tremble.

Par crainte & par orgueil plus doux,
Bientôt il la flatte, il s'excuſe,
Il offre argent or & bijoux:
Mais la bergère tout refuſe.

Garde ton or & tes bijoux,
Mainfroi; ton erreur eſt extrême;
Si du roi tu crains le courroux,
Je ne veux de toi. . . que toi-même.

Cruelle! c'eſt trop m'outrager:
Quoique je mérite de blâme,
La fille d'un chétif berger
Jamais ne deviendra ma femme.

De mes biens, choiſis les plus beaux;
Viens, & partage ma richeſſe;
Prends le premier de mes châteaux,
Et de Mainfroi ſois la maîtreſſe.

Non, tu dois être mon époux:
Le roi le veut, l'honneur l'ordonne.
Life, pour un tréfor ſi doux,
Refuſeroit une couronne.

Duſſé-je dès le lendemain
Comme eſclave me voir vendue;
Duſſé-je périr de ta main,
Je la réclame, elle m'eſt due.

A ce diſcours, le fier Mainfroi
Connoît l'amour, cède à ſes larmes...
Viens au temple, je ſuis à toi:
Viens, Life; rends grace à tes charmes.

Déjà, par les mains de l'Amour,
La jeune bergère eſt parée,
Et du roi même, avec ſa cour,
A l'autel ſe voit entourée.

C'eſt à vous, dit-elle, grand roi,
Que je dois ce bonheur ſuprême...
Mais quand tu veux bien être à moi,
Mainfroi... je te rends à toi-même.

Chez moi l'honneur eſt ſatisfait,
Qui me l'ôta ſait me le rendre;
Et chez moi l'amour gémiroit,
Si plus long-tems j'oſois l'entendre.

Tandis que je vais dans les bois
Garder les troupeaux de mon père,
Puiſſes-tu, du moins quelquefois,
Te ſouvenir de ta bergère!

Mainfroi s'écrie avec tranſport:
Arrête... daigne être ma femme...
Si la beauté forma ton corps,
Le ciel même a formé ton ame.

Edgar lui-même, avec ſa cour,
Se joint à Mainfroi, qui ſupplie...
Et Liſe enfin cède à l'amour,
Qui fit le charme de leur vie.

LICAS ET HÉLÈNE.

AIR: *Alexis depuis deux ans.* No. 84.

AU châtel de ſes aïeux
Habitoit Arsène,
Qui, par accident fâcheux,
Avoit perdu les yeux.
Auprès de lui, ſa fille Hélène,
Etoit le ſoutien de ſes jours;
Hélène adouciſſoit ſa peine,
En lui prodiguant ſes ſecours.

Venu de loin, Lycas
Faiſant long voyage,
Vit Hélène & ſes appas;
Puis il ſe dit tout bas:
Quel eſt donc ce gentil viſage?
Rien qu'à le voir, l'aime déjà:
Ah! ſi je pouvois davantage!...
En y penſant il s'en alla.

Il fit deux pas, puis revint
Pour revoir ſa belle:
Il l'entend... il veut... il craint...
D'être malade il feint.
Ami, qu'avez-vous? lui dit-elle:
Venez-vous repoſer chez nous;
Venez prendre force nouvelle,
Afin de retourner chez vous.

Lycas joyeux, mais tremblant,
Suit ſes pas ſans peine;
La pâleur d'amour lui rend
L'air encor plus touchant.
Il eſt devant le viel Arsène,
Qui lui tend auſſitôt la main;
Lycas y joint celle d'Hélène,
Toutes deux les met ſur ſon ſein.

Ma bleſſure eſt dans mon cœur,
Dit Lycas au père;
Hélène en eſt ſeule l'auteur,

Et voilà mon malheur.
Je n'ai pour bien qu'une chaumière,
Pour héritage des vertus;
Si vous écoutez ma prière,
Vous aurez un enfant de plus.

Hélène lui répondit,
D'une voix émue:
Tu vois mon père qui languit,
Et rien ne le guérit:
Mais à qui lui rendroit la vue,
Ma main eſt prête avec mon cœur;
Si tu ſais quelqu'herbe inconnue,
Je me donne à ſon bienfaiteur.

Lycas, dès avant le jour,
Sort avec myſtère,
Encouragé par l'amour
Il vole à ſon ſéjour.
Il raconte tout à ſa mère,
Qui poſſédoit depuis long-tems
Baume ſecret & ſalutaire,
Unique dot de ſes parens.

Il revient, & tout joyeux,
Du vieillard Arsène
Il exprime ſur les yeux
Le baume précieux.
Le père auſſitôt voit Hélène,
Croit que c'eſt un ſonge qu'il fait;

Mais ce n'eſt pas une ombre vaine,
Sa fille eſt le prix du bienfait.

MARÉCHAL.

HILAS ET ELMIRE.

AIR : *N'eſt-il amour ſous ton empire que des rigueurs ?* No. 85.

LE jeune Hylas, la jeune Elmire
S'aiment tous deux.
Déjà l'un pour l'autre ſoupire
Dans l'âge heureux,
Où le beſoin de plaire inſpire
De tendres feux.

De leurs parens l'ordre barbare
Me fait frémir.
Hélas ! bien loin qu'on ſe prépare
A les unir,
Voilà qu'un jour on les ſépare :
Autant mourir.

Méchans parens ! eſt-il poſſible ?
Que ferons-nous ?
Eſt-ce un forfait d'être ſenſible ?
Soyez plus doux.

Ah! le crime eſt d'être inflexible
Ainſi que vous.

Ainſi parloit à ſa maîtreſſe
Le tendre amant.
On veut détruire leur tendreſſe,
Mais vainement:
Ils n'en perdront la douce ivreſſe
Qu'au monument.

Elmire va prier ſa mère
A deux genoux:
Oh! ſi jamais je vous fus chère,
Point de courroux;
Nommez celui que je préfère
Pour mon époux.

Mais Hylas eſt dans l'indigence;
Revers fatal!
L'argent fait pencher la balance
Pour ſon rival.
Mon Dieu! que la richeſſe en France
A fait de mal!

Loin de ſon amante fidelle
Que fait Hylas?
Sa chère Elmire qu'il appelle
Ne l'entend pas.
Il jure de n'adorer qu'elle
Juſqu'au trépas.

Mais un cruel, pour le ſurprendre,
Vient, & lui dit
Que pour un autre, Elmire eſt tendre,
Et le trahit.
Las! un amant peut-il entendre
Un tel récit?

Hilas s'écrie : O trouble extrême!
O jour d'effroi!
Mon Elmire, Elmire elle-même
Manque de foi!
Celui qu'elle épouſe & qu'elle aime,
Ce n'eſt pas moi!

Cependant la pauvre victime
Eſt à l'autel.
Quel eſpoir, dit-elle, t'anime,
Tyran cruel?
Peux-tu bien commander un crime
Au nom du ciel?

L'époux, rempli de barbarie,
Lui prend la main.
Hylas, guidé par ſa furie,
Entre ſoudain.
Elmire le voit & s'écrie:
Dieux! quel deſtin!

Connois, dit-il, connois le zèle
D'un cœur conſtant,

Il a pris ſa dague mortelle
Au même inſtant ;
Puis il s'en frappe aux yeux de celle
Qu'il aimoit tant.

O Dieu ! comment croire, dit-elle,
Ce que je voi ?
Hylas, dans la nuit éternelle,
Deſcend pour moi !
Mon cher Hylas, je ſuis fidelle
Autant que toi !

On voulut en vain me défendre
Ton ſouvenir.
Elmire a ſu, loin de ſe rendre,
Te prévenir ;
Et le poiſon que j'oſai prendre
Va nous unir.

Mais à ces mots... Ciel ! comment dire
Un tel tourment ?
Ah ! plaignez la ſenſible Elmire
Et ſon amant.
Ce couple malheureux expire
En s'embraſſant.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

HÉRO ET LÉANDRE (*).

AIR. No. 86.

JE vais vous conter l'aventure
D'un jeune amant, né dans Seſtos,
Dont la mer fut la ſépulture
En navigeant vers Abidos.
Long-tems il eut le ſort proſpère,
Dans ce trajet ſi dangereux:
Las! il devint trop téméraire
Pour avoir été trop heureux.

Trompant une injuſte contrainte,
Et les parens & les rivaux,
Léandre, incapable de crainte,
Chaque nuit traverſe les flots.
Héro l'attend, Héro timide
Fait briller, du haut d'une tour,

(*) Héro étoit prêtreſſe de Vénus. Léandre, jeune homme de la ville d'Abydos, l'aima tellement qu'il paſſoit à la nage l'Helleſpont pour l'aller voir pendant la nuit. Elle allumoit, au haut d'une tour, un flambeau pour l'éclairer; mais Léandre à la fin ſe noya, & Héro ſe jetta de déſeſpoir dans la mer.

Un flambeau qui lui ſert de guide;
C'étoit le phare de l'Amour.

Dieux! quel moment! quand cette belle
Entre ſes bras pourra preſſer
L'amant qui s'expoſa pour elle,
Et qu'il faudra récompenſer.
Il vient... il eſt nud... on l'embraſſe...
Il eſt encor trempé des flots:
Mais le premier baiſer efface
Le ſouvenir de tous ſes maux.

Il n'eſt point de bonheur durable;
Telle eſt la loi de l'univers.
Héro, tu parus trop aimable
Aux yeux du ſouverain des mers.
Careſſant une Néréide,
Il avoit vu, d'un œil jaloux,
L'amant, qui, d'un cœur intrépide,
Va chercher des plaiſirs plus doux.

Effrayons, dit-il, ſon audace.
Déjà les flots ſont ſoulevés;
Le bruit de leur courroux menace
Celui qui les a tant bravés.
Léandre à cet aſpect balance;
Mais il ſonge au prix qui l'attend;
Dans l'onde auſſitôt il s'élance.
J'en ſais qui n'en feroient pas tant.

Il va luttant contre l'orage.
O dieu ! dit-il, qui me pourſuis,
Faut-il que mon bonheur t'outrage ?
Je ſens trop que tu m'en punis.
Ah ! s'il faut que l'onde engloutiſſe
Le mortel dont Héro fit choix,
Que Léandre, avant qu'il périſſe,
Soit heureux encore une fois.

Hélas ! ſa dernière eſpérance,
Le fatal flambeau s'éteignit ;
Il va, flottant ſans aſſiſtance,
Dans la tempête & dans la nuit.
Et cependant, d'horreur ſaiſie,
Héro, dans ſa funeſte tour,
Tremble que la mer en furie
N'ait pas épouvanté l'amour.

Le jour renaît ; pâle & craintive,
Elle s'avance en frémiſſant :
Les flots avoient juſqu'à la rive
Porté le corps de ſon amant :
Héro le voit. Ames ſenſibles,
Que l'Amour bleſſe de ſes traits,
Peignez-vous ces momens horribles,
Et ne les éprouvez jamais.

A ſa douleur elle ſuccombe,
Dans l'onde elle s'enſevelit.

L'Amour

L'Amour, dans une même tombe,
A Léandre la rejoignit ;
Et chaque jour, ſur ce rivage,
En ſe reprochant ſes fureurs,
Neptune, à ce tombeau ſauvage,
Porte le tribut de ſes pleurs.

ENVOI A MAD. . .

Il ne faut point braver l'orage,
C'eſt un parti trop dangereux ;
Il vaut bien mieux ſur le rivage
Attendre un deſtin plus heureux.
Mais ſi pour vous, par imprudence,
J'affrontois l'humide ſéjour,
Je voudrois du moins l'aſſurance
De n'être noyé qu'au retour.

PÉTRARQUE.

AIR. No. 87.

DU rivage de Vaucluſe,
L'amant de Laure en ces mots,
En s'éloignant de ſa muſe,
Fit retentir les échos :
O toi, qui plains le délire

Où Laure a plongé mes ſens,
Rocher, qu'attendrit ma lyre,
Redis encor mes accens.

En répondant à mes plaintes,
Échos, vous avez appris
Quels ſont les vœux & les craintes
D'un cœur tendre & bien épris,
N'oubliez pas ce langage;
Et ſi Laure quelquefois
Vient rêver ſur ce rivage,
Imitez encor ma voix.

Dites-lui que de ſes charmes
Tous mes ſens ſont occupés:
Dites-lui que de mes larmes
Toujours mes yeux ſont trempés.
Ma voix ne chantera qu'elle,
Mon ſouvenir ne ſera
Qu'un miroir pur & fidèle,
Où l'amour me la peindra.

Dites-lui que ſon image
Me ſuivra dans le ſommeil,
Et recevra pour hommage
Le ſoupir de mon réveil;
Que mon oreille attentive
Croira ſans ceſſe écouter
Les ſons que ſa voix plaintive
Vous fit cent fois répéter.

Jurez-lui qu'envain les Graces
Viendroient pour me conſoler ;
Que les Amours ſur mes traces
Sans ceſſe auroient beau voler.
A leur troupe enchantereſſe
Je dirois, dans ma douleur,
Rendez Laure à ma tendreſſe,
Ou laiſſez couler mes pleurs.

Inſenſible à tout, loin d'elle,
Rien ne flatte mes deſirs ;
Je me croirois infidèle
De goûter quelques plaiſirs.
Sur une rive étrangère,
Où le deſtin me conduit,
Une eſpérance légère
Eſt le ſeul bien qui me ſuit.

Mais ſi Laure m'eſt ravie,
Si je ne dois plus la voir,
Je perdrai bientôt la vie,
Quand j'aurai perdu l'eſpoir.
Puiſſe la Parque appaiſée
Me laiſſer, après ma mort,
Préférer à l'Élyſée
Les ombrages de ces bords.

MARMONTEL.

LUCRÈCE.

AIR : *L'amour m'a fait la peinture.* No. 79.

DANS cette belle contrée,
Où le Tibre, en ſes replis,
Roule ſon onde dorée
Ma vue, au loin égarée,
Erroit parmi des débris.

Le dieu des ombres légères
M'invitoit au doux repos,
Quand d'antiques caractères
Suſpendirent mes paupières,
Qu'alloient fermer ſes pavots.

C'étoit la triſte aventure
De Lucrèce & de Tarquin :
J'en ai tracé la peinture.
Puiſſe la race future
Me ſavoir gré du larcin.

Lucrèce eut une ame tendre,
Avec un cœur vertueux :
Tarquin ne put s'en défendre,
Et le défaut de s'entendre
Fit le malheur de tous deux.

Un jour, tout parfumé d'ambre,
Méditant d'heureux efforts,
Il la ſurprit dans ſa chambre:
On n'avoit point d'antichambre,
On n'annonçoit point alors.

Lucrèce reſte muette;
Mais bientôt prenant un ton. . .
Elle court à ſa ſonnette:
Il en avoit en cachette
Exprès coupé le cordon.

A ſes pieds il tombe, il jure
Qu'il ſera reſpectueux:
Que ſa flamme eſt vive & pure. . .
On dit qu'en cette poſture
Un homme eſt bien dangereux.

Tarquin devient téméraire:
Lucrèce a recours aux cris;
Elle tombe en ſa bergère.
Le pied gliſſe d'ordinaire
Sur un parquet ſans tapis.

Auprès d'une femme aimable
Il eſt des torts à punir.
Je ne ſais s'il fût blâmable;
Il faut être bien coupable,
Pour l'être au ſein du plaiſir.

Dans le courroux qui l'enflamme,
Lucrèce cède au dépit:
On dit qu'elle en rendit l'ame.
Dans notre siècle une femme
A plus de force d'esprit.

DE SAINT-PÉRAVI.

ALEXANDRINE.

ROMANCE

SUR UNE DAME QUI AVOIT QUITTÉ LE ROUGE A VINGT-DEUX ANS.

AIR: *Des folies d'Espagne.* No. 88.

DAME d'esprit, de corps qu'elle étoit belle!
Trop belle, hélas! de plus de la moitié.
Comment le ciel rassembla-t-il en elle
Ce qu'on envie & ce qui fait pitié.

D'Alexandrine, hélas! voilà l'image:
Pour l'offrir mieux à l'esprit, aux regards,
Imaginez, dans un seul personnage,
Conti, Rohan, d'Aiguillon & Villars.

Alexandrine, objet tant admirable,
Trésor d'esprit, de talens & d'appas,

Vous aviez donc tout ce qui rend aimable,
Oui, tous les dons, & ne le ſaviez pas.

On me dira : Voyez la belle hiſtoire !
On eſt charmant, on l'ignore ! Non, non ;
Au fond du cœur, ne voulant pas le croire,
La plus modeſte en a quelque ſoupçon.

Non, celle-ci ne connoît, ne reſpire
Rien que vertu ; c'eſt ſa beauté, ſon bien.
Comment ſonger aux ardeurs qu'elle inſpire ?
Elle jugeoit tous les cœurs ſur le ſien.

Je vois encor, lorſqu'elle alloit au temple,
Les yeux s'ouvrir, & les cœurs ſe troubler ;
Un ſeul moment, ſitôt qu'on la contemple,
Adieu raiſon ; il n'en faut plus parler.

L'un ſe diſoit : Moi, ſa vertu m'enchante,
Non ſa beauté : c'eſt un frêle ornement.
L'autre penſoit : Que mon ame eſt contente !
J'aime l'eſprit, & le ſien eſt charmant.

O gens de bien ! c'eſt ainſi qu'on s'abuſe :
Reſpect, eſtime, eſt langage emprunté ;
Sous un faux nom le ſentiment s'excuſe,
Tout eſt amour auprès de la beauté.

Mais ſes amans, dans le fond de leur ame,
Cachent leurs feux, diſſimulent leurs maux.

On la connoît, c'eſt ſon dieu qui l'enflamme,
Et ce vainqueur n'aura point de rivaux.

L'un d'eux pourtant, ambulante pagode,
Avec éclat ſe produit ſur ſes pas,
Brillans atours, mots, mimes à la mode
Sont employés ; on ne l'apperçoit pas.

De tels muguets que l'engeance eſt méchante !
Malheur à qui s'en laiſſe environner !
Ils vont lorgnant une belle innocente,
Se diſputant l'honneur de la damner.

En vers galans, faits pour Alexandrine,
Notre indiſcret ſon amour étala :
Les voici tels qu'un jour à la ſourdine
Sur ſa toilette un griſon les coula.

« Si vous jugez crimes impardonnables
» Les feux d'amour dont on brûle pour vous,
» Vous ne verrez jamais que des coupables ;
» Mais, croyez-moi, je le ſuis plus qu'eux tous. »

Fuyons, dit-elle, en ſa douleur profonde ;
Allons gémir au fond des monumens.
Comment peut-on vivre en paix dans le monde,
Quand par malheur on y fait des amans ?

Dès cet inſtant, voilant toujours ſes charmes,
Dans l'appareil du plus funeſte deuil,

Pour passe-tems elle versoit des larmes,
Et pour sopha elle avoit un cercueil.

Dans son printems voir le talent de plaire
Co.. me un malheur ; vouloir s'en délivrer ;
Quel rare exemple ! Un ange de lumière
Vint tout exprès du ciel pour l'admirer.

O chérubins, tremblez ! elle est trop belle ;
Fermez les yeux ; craignez un tel écueil.
La chute, hélas ! est bien plus naturelle
De succomber à l'amour qu'à l'orgueil.

DE MONCRIF.

COUPLETS DÉTACHÉS.

AIR. No. 89.

PLUS inconſtant que l'onde & le nuage,
Le tems s'enfuit ; pourquoi le regretter ?
Malgré la pente volage
Qui le force à nous quitter,
En faire uſage,
C'eſt l'arrêter.
Saiſiſſons ſes faveurs ;
Et ſi la vie eſt un paſſage,
Sur ce paſſage
Au moins ſemons des fleurs.

DE MONCRIF.

Air de Joconde. No. 65.

TIRCIS vous apprend des chanſons
Où le cœur s'intéreſſe ;
On dit qu'il y joint des leçons
Qui parlent de tendreſſe :
Fuyez ce charme ſéducteur,
C'eſt un plaiſir funeſte.

L'oreille eſt le chemin du cœur,
Et le cœur l'eſt du reſte.
MLLE. DE SCUDÉRY.

AIR : *Vous qui du vulgaire ſtupide.* No. 8.

L'EAU qui careſſe ce rivage,
La roſe qui s'ouvre au zéphyr,
Le vent qui rit ſous ce feuillage,
Tout dit qu'aimer eſt un plaiſir.
De deux amans l'égale flamme
Sait doublement les rendre heureux ;
Les indifférens n'ont qu'une ame,
Lorſque l'on aime on en a deux.
PAR LE MÊME

AIR : *Que ne ſuis-je la fougère.* No. 12.

DANS les jours de la folie,
On jouit ſans rien prévoir ;
En avançant dans la vie,
Nos ſeuls biens ſont dans l'eſpoir.
La vieilleſſe encor projette ;
Mais avant d'exécuter,

L'heure ſonne, & l'on regrette,
Sans avoir à regretter.

MADAME LA MARQUISE DE...

Air de Joconde. No. 65.

D'ADAM nous ſommes tous enfans,
La preuve en eſt connue;
Et que tous nos premiers parens
Ont mené la charrue:
Mais las de cultiver enfin
Sa terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après dînée.

DE COULANGES.

AIR: *Au bord d'un clair ruiſſeau.* No. 51.

JULIE eſt ſans deſir:
C'eſt un bouton de roſe
Que la nature arroſe
Et diſpoſe à s'ouvrir;
Dans ſon cœur ſans détour,
Il n'eſt pas jour encore:
Il attend pour éclore
Quelque rayon d'amour.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougère.* No. 12.

IL faut bien à la jeuneſſe
Paſſer quelqu'amuſement ;
Une amoureuſe foibleſſe
N'eſt pas un crime ſi grand :
Quand le dieu d'Amour nous bleſſe,
Pour excuſe on a ſouvent
L'exemple de la ſageſſe,
Qui, ſans bruit, en fait autant.

AIR : *Philis demande ſon portrait.* No. 74.

SI Tircis alloit deviner
Combien il m'intéreſſe,
Je ne pourrois me pardonner
L'excès de ma foibleſſe.
Hélas ! contraignez-vous, mes yeux,
Vous avez l'air trop tendre ;
Mon cœur, taiſez bien tous mes feux :
Un ſoupir peut s'entendre.

MADAME DE C.

Même air que le précédent.

IRIS, vous connoîtrez un jour
Le tort que vous vous faites;
Le mépris ſuit de près l'amour
Qu'inſpirent les coquettes.
Cherchez à vous faire eſtimer,
Plus qu'à vous rendre aimable;
Le faux honneur de tout charmer,
Détruit le véritable.

DE FÉNÉLON.

AIR: *De l'oiſeau qui t'a fait envie.*
No. 14.

DES combats le dieu redoutable
Jadis à Vénus fit ſa cour:
Pour lors, ſi l'on en croit la fable,
Le Plaiſir engendra l'Amour.
Au doux auteur de ſa naiſſance
Bornant ſa gloire & ſon deſir,
Tous les jours, par reconnoiſſance,
L'Amour engendre le Plaiſir.

Sur le même air.

DU dieu qui fait que l'on ſoupire,
Ceſſez d'appréhender les feux.
Iris, on a tort de vous dire
Qu'il rend tous les cœurs malheureux.
On peut à ſes ardeurs divines
Céder, ſans de fâcheux retours;
Quoique la roſe ait des épines,
On ne s'y bleſſe pas toujours.

Sur le même air.

SUR la roſe une jeune abeille
Dérobe un précieux butin;
Sur cette fleur auſſi vermeille
Vois-tu les traces du larcin?
Tel ce doux baiſer de ta bouche
N'a point altéré ta beauté;
Églé, ne ſois point ſi farouche,
Mon bonheur ne t'a rien ôté.

AIR : *L'avez-vous vu, mon bien aimé.* No. 32.

TU veux des vers ſur l'amitié :
En chanſon que lui dire ?
C'eſt un ſentiment oublié,
Dès qu'on te voit ſourire :
On n'a point d'amis à vingt ans ;
Flore, Hébé n'ont que des amans :
C'eſt aux Zéphyrs,
C'eſt aux Plaiſirs
A treſſer la couronne ;
Du printems goûtons les loiſirs,
Avant ceux de l'automne.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougère.* No. 12.

TU diſois que l'amour même
Ne pourroit m'ôter ton cœur ;
Tu trouvois le bien ſuprême
A me prouver ton ardeur :
Tu me peignois la tendreſſe ;
Hélas ! c'eſt moi qui la ſens :
Tu jurois d'aimer ſans ceſſe...
Et je tiens tous tes ſermens.

M. LE CHEV. DE BOUFFLERS.

AIR : *Du Prévôt des Marchands.* Nº. 5.

NON, je ne m'en dédirai pas,
Iris poſſédoit mille appas :
Mais elle en perd tant chaque année,
Que ſi ſes appas ſont ſon bien,
La pauvre fille eſt condamnée,
Dans ſix mois, à n'avoir plus rien.

AIR : *Adieu donc, cher la Tulipe.* II. vol. No. 85.

LA beauté toujours nouvelle
Rend mon feu toujours nouveau.
J'aimerai juſqu'au tombeau
Mon aimable tourterelle ;
Et ſi l'ame eſt immortelle,
Nos amours
Dureront toujours.

CRÉBILLON, PÈRE.

AIR : *Vous voulez me faire chanter.* III vol. No. 3.

L'AMOUR nous parle par vos yeux ;
Il nous flatte, il nous touche ;
Il folâtre dans vos cheveux,
Il rit ſur votre bouche :
Par-tout en vous ce dieu vainqueur
Se préſente avec grace ;
Quoi ! ſeulement dans votre cœur
N'auroit-il point de place ?

AIR : *Du Prévôt des Marchands.* No. 5.

N'EN déplaiſe au gentil Bernard,
Aimer ne fût jamais un art :
Mais pour qui porte une ame tendre,
Et voir vos dangereux appas,
Le grand art qu'il faudroit apprendre,
Seroit celui de n'aimer pas.

AIR : *La lumière la plus pure.* No. 33.

QUE veux-tu que je te donne
Pour bouquet en ce moment?
Si j'avois une couronne,
Je t'en ferois le préſent.
Mon embarras eſt extrême,
Car je ne poſsède rien ;
En t'offrant un cœur qui t'aime,
C'eſt te redonner ton bien.

AIR : *De l'oiſeau qui t'a fait envie.* No. 14.

TA morale eſt pleine de charmes,
Elle touche & ſéduit les cœurs ;
A la raiſon je rends les armes ;
Ta main la couronne de fleurs.
Mais, jeune Elmire, la tendreſſe
Dans tes yeux ſe peint à ſon tour :
Ah ! quand tu parles de ſageſſe,
Devroient-ils inſpirer l'amour?

DORAT.

AIR : *Liſette eſt faite pour Colin.* II. vol. No. 39.

JUSQU'ICI j'ai craint la raiſon;
La faute eſt pardonnable :
Mais Églé trouve la façon
De nous la rendre aimable :
Sans le pouvoir de ſes attraits,
Je ſerois raiſonnable ;
Je deviens plus fou que jamais,
Et je ſuis excuſable.

Air de Nina. II. vol. No. 68.

RÉUNIR à des traits flatteurs,
Sans aigreur,
Sans humeur,
Mœurs ;
Un bon cœur, un ſour's malin,
Un eſprit ſans deſſein
Fin :
Ce ſeroit un objet parfait :
Mais où le trouver cet objet?
Philis entra,

L'Amour cria :
Tiens, le voilà, le voilà
Là.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*
No. 23.

QUAND je t'ai dit que mon amour
Pour toi, Liſis, étoit extrême,
Je t'abuſois : de jour en jour
Plus je te vois, & plus je t'aime.

Fin du Tome premier.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

DES CHANSONS

Contenues dans le Ier. volume.

A

AIME--MOI bien, ô ma Glycère. Pag. 108
Ami, tel eſt notre deſtin. 94
Amitié, ma voix t'implore. 17
Amour me tient en ſervage. 3
Amour, commence le tableau. 106
Au bord d'un clair ruiſſeau. 89
Au châtel de ſes aïeux. 83
Au fond d'une heureuſe vallée. 174
Au matin dans les prés de Flore. 21
Au tems jadis un chevalier. 178
Au traître Amour je me fîrois peut-être. 16

B

BAISER charmant, ſignal des plaiſirs. 105
Beau ſexe, où tant de grace abonde. 105

C

CET étang. Pag. 98
Charmante Gabrielle. 1
Cœur ſenſible, cœur fidèle. 132
Cœur par où régnoit l'innocence. 65

D

D'AIMER jamais ſi je fais la folie. 15
Dame d'eſprit, de corps, qu'elle étoit belle! 198
Dans un détour. 24
Dans un bois ſolitaire & ſombre. 36
Dans un bois la trop ſimple Annette. 39
Dans cette belle contrée. 196
Deux bergères, pour faire uſage. 29
Diane, un jour dans un bois ſombre. 31
D'un air badin. 28
Du rivage de Vaucluſe. 193
D'un ruiſſeau qui coupoit la plaine. 26
Dans les jours de la folie. 203
D'Adam nous ſommes tous enfans. 204
Des combats le dieu redoutable. 206
Du dieu qui fait que l'on ſoupire. 207

E

ECOUTEZ l'hiſtoire. 157
Ecoutez-moi, faciles belles. 178

Elle m'aima, cette belle Aſpaſie. Pag. 127
Enfin je renonce aux délices. 152

F

FAUT-IL boire? faut-il aimer? 85
Faut-il être tant volage. 84

G

GRACE à tant de tromperie. 120

I

IRIS, Thémire & Danaé. 34
Il faut bien à la jeuneſſe. 205
Iris, vous connoîtrez un jour. 206

J

J'AIME Roſette à la folie. 139
J'ai cinquante ans, j'ai le deſir. 82
J'avois à peine dix-ſept ans. 149
Je trouve un jour ſur l'herbette fleurie. 37
Je le tiens ce nid de fauvette. 68
Je l'adore cette jeune Zélie. 124
Je ne ſuis né ni roi ni prince. 81
Je ne forme point de deſirs. 83
Je n'ai pour toute maiſon. 93
Je ſuis né pour le plai . 91

Je viens de quitter ma Cloris. Pag. 134
Je vais vous conter l'aventure. 190
Je vous donne avec grand plaiſir. 6
Jupirer, prête-moi ta foudre. 32
Julie eſt ſans deſir. 204
Juſqu'ici j'ai craint la raiſon. 212

L

LA bonne foi fut ma chimère. 138
La beauté toujours nouvelle. 209
La jeune Hilas, la jeune Elmire. 186
La jeune Iris, la fleur de nos campagnes. 30
L'amitié n'eſt pas facile. 53
L'Amour venant m'embraſſer. 47
L'Amour eſt un vrai braconnier. 48
L'Amour égale ſous ſa loi. 111
L'Amour m'a fait la peinture. 155
L'amour nous parle par vos yeux. 210
L'art à l'amour eſt favorable. 44
Las ! ſi j'avois pouvoir d'oublier. 8
L'auſtère philoſophe. 87
L'autre jour l'enfant de Cythère. 115
L'autre jour prenant le frais. 33
L'autre matin je vis Thémire. 154
L'eau qui careſſe ce rivage. 203
Le connois-tu, ma chère Éléonore. 140
Le jeune Tyrcis l'autre jour. 117
L'eſprit & les talens font bien. 13

Liſe, par fantaiſie un jour. Pag. 116
Loin d'ici. 92

M

MA Doris un jour s'égara. 146
Mon cœur eût choiſi Terpſicore. 147
Mon deſtin auprès de Climène. 118

N

NE point s'engager ſur le champ. 96
Non, non, Doris, ne penſe pas. 129
Non, je ne m'en dédirai pas. 209
N'en déplaiſe au gentil Bernard. 210

O

O bienheureux qui peut paſſer ſa vie. 6
On jouit, on s'amuſe à tout âge. 56
O lit charmant, où ma Myrthé. 144
On met l'Amour au rang des dieux. 45
Oui, c'en eſt fait, je vais rompre mes chaines. 131
Oui, dès long-tems j'ai percé le myſtère. 130

P

PAPILLON, ton penchant volage. 62
Plus ne ſuis ce que j'ai é é. 2
Plus inconſtant que l'onde & le nuage. 202
Point de bruit. 38
Point ne voudrois pour bien paſſer la vie. 99
Pour la raiſon, c'eſt un poiſon. 53

Pourquoi rompre leur mariage. Pag. 162
Pourquoi regretter ces beaux jours. 14
Précieux jours dont fut orné. 11

Q

QUAND l'amitié devient amour. 55
Quand l'hirondelle. 71
Quand la vieilleſſe commence. 50
Quand je t'ai dit que mon amour. 203
Que chacun de nous ſe livre. 48
Que ne ſuis-je encore un enfant. 126
Que vous avez d'avantages. 69
Que veux-tu que je te donne. 211
Qu'importe à mes rendres deſirs. 35
Quinze ans... Thémire, ô le bel âge! 151

R

RÉVEILLEZ-VOUS, belle dormeuſe. 112
Revèle tes ſecrets au jour. 141
Réunir à des traits flatteurs. 212
Ruiſſeau, qui baignez cette plaine. 59

S

SANS vouloir trop chérir la vie. 94
Semblable à la roſe naiſſante. 109
Si Tircis alloit deviner. 205
Sortant de l'humide ſéjour. 42
Sur le ſable de ces rives. 136
Sur la roſe une jeune abeille. 207

T

TA morale eſt pleine de charmes. Pag. 211
Tendres fruits des pleurs de l'aurore, 61
Tes yeux promettent le bonheur. 110
Tircis vous apprend des chanſons. 202
Tous mes ſouhaits & ma plus forte envie. 102
Tu veux des vers ſur l'amitié. 208
Tu diſois que l'amour même. Ibid.

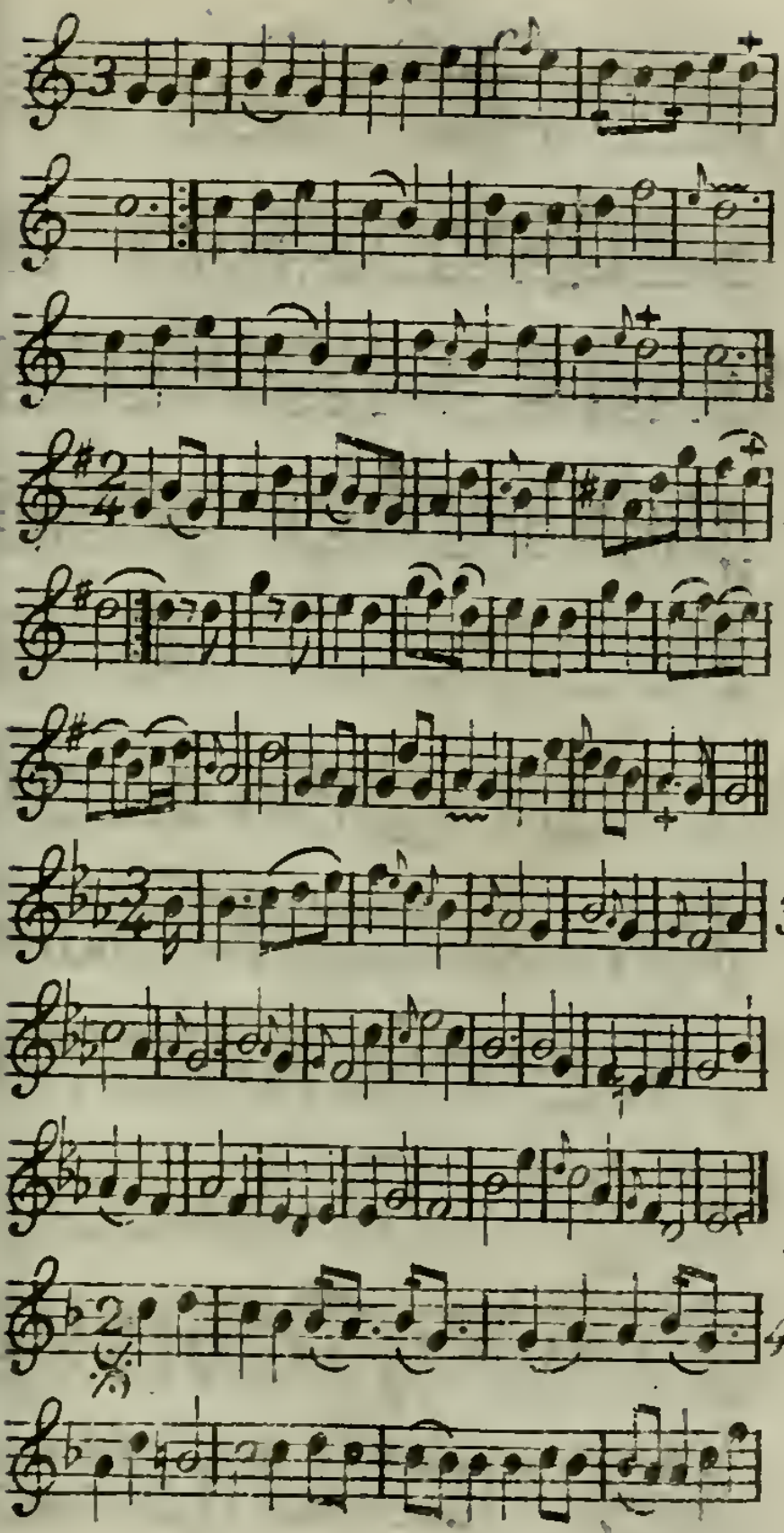
U

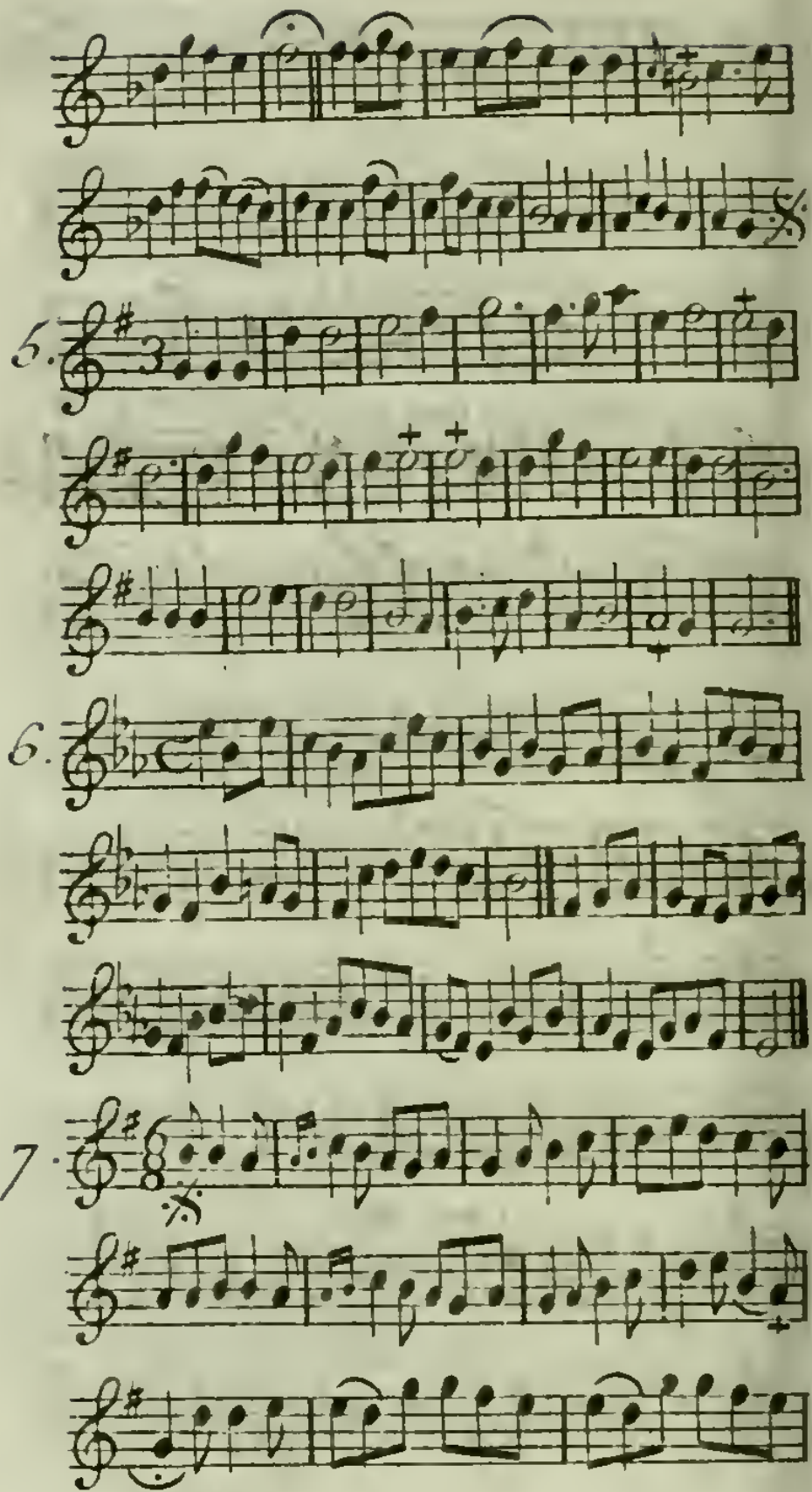
UN enfant plein de charmes. 46
Un jour me demandoit Hortenſe. 23
Un jour l'Amour quittant ſa mère. 114
Une maîtreſſe qu'on eſtime. 136
Une pêche m'étoit chère. 63
Un tendre amant veut-il dire qu'il aime. 104

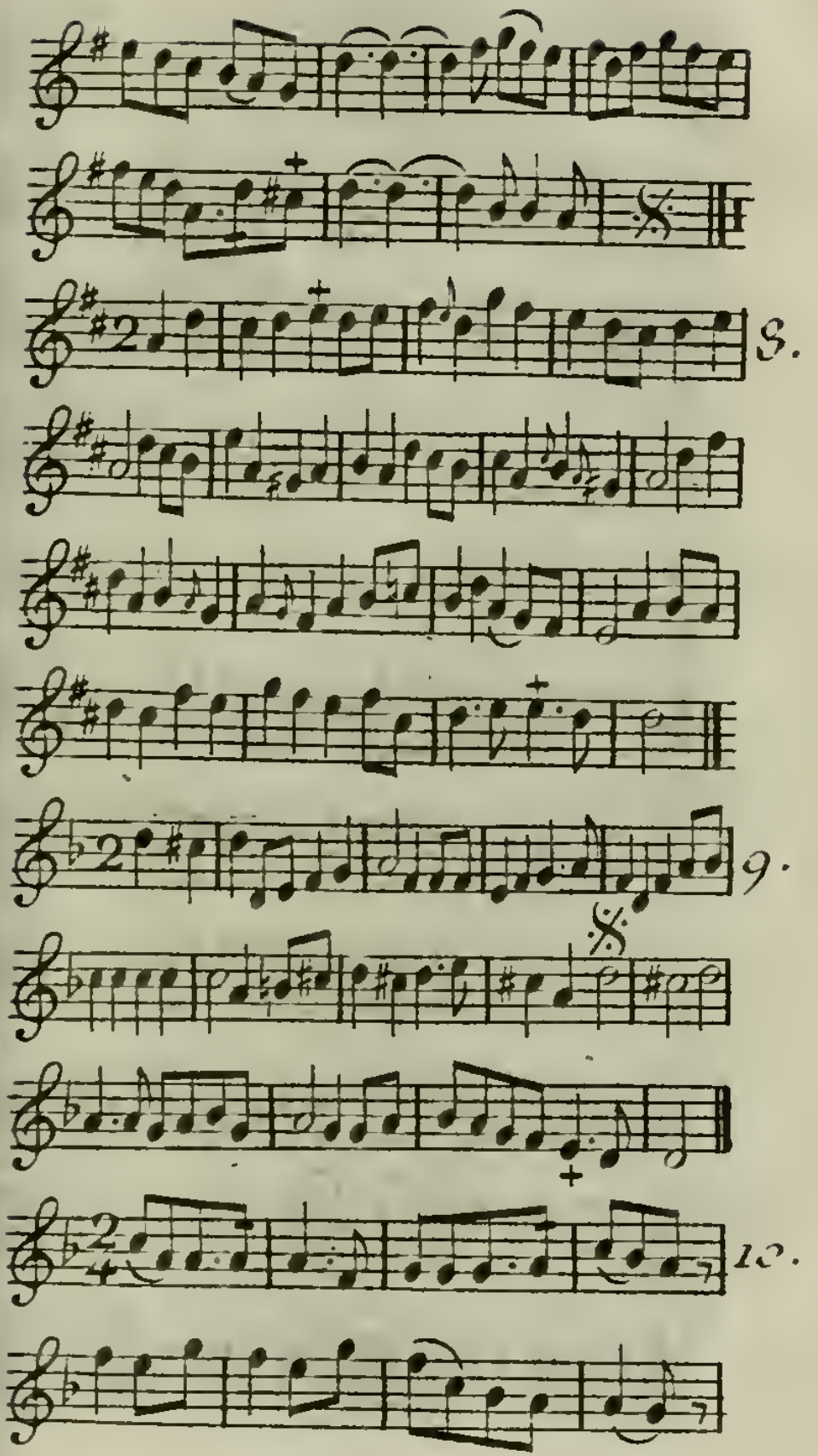
V

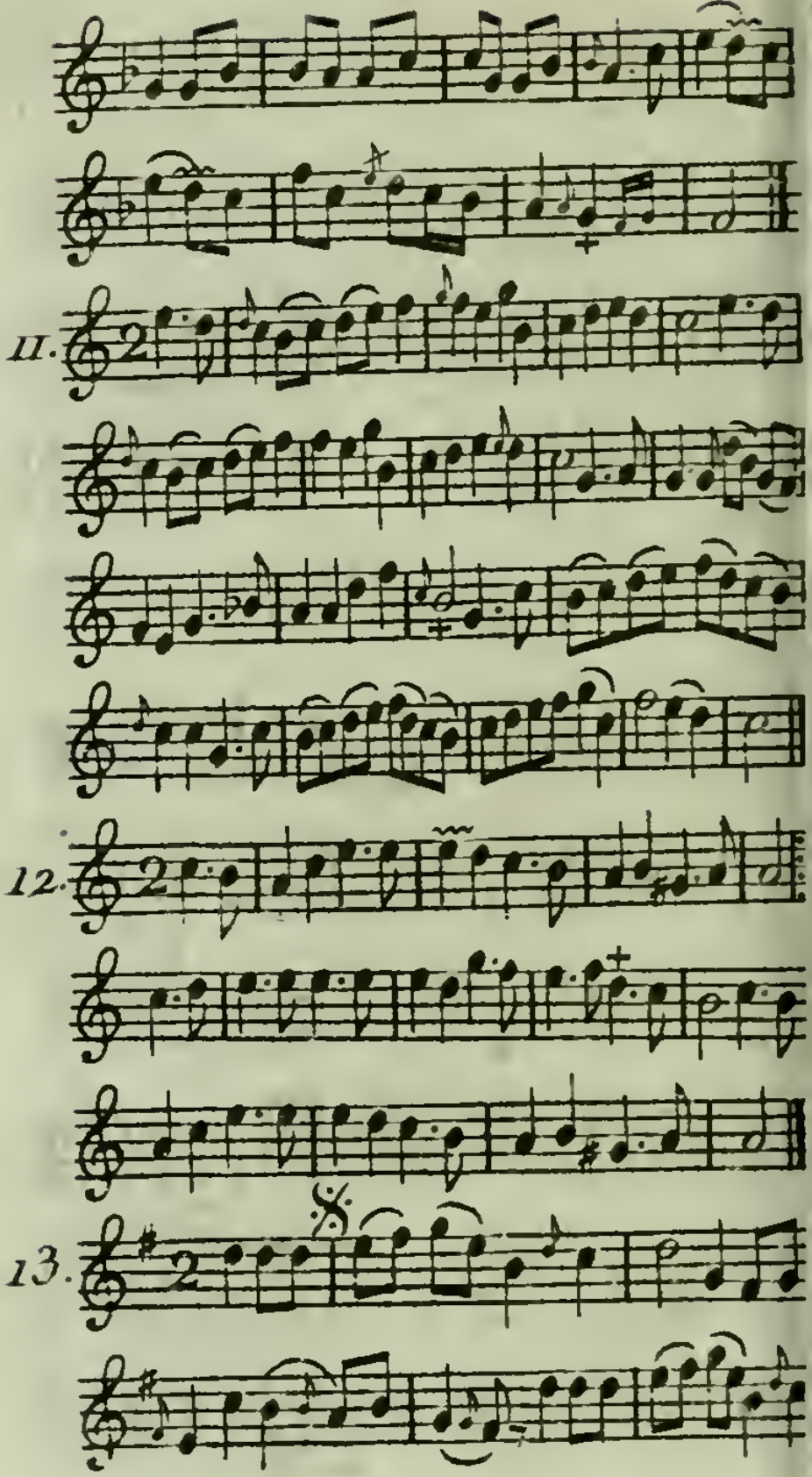
VÉNUS ſur la molle verdure. 40
Viens m'aider, ô dieu d'Amour. 4
Vive l'Amour! vive ſa ſœur! 58
Vos yeux, aimable Thémire. 88
Vos yeux du tendre amour. 123
Vous qui du vulgaire ſtupide. 76
Vous qui toujours ſuivez mes traces. 72
Vous qui cherchez le délectable. 78

Fin de la Table.

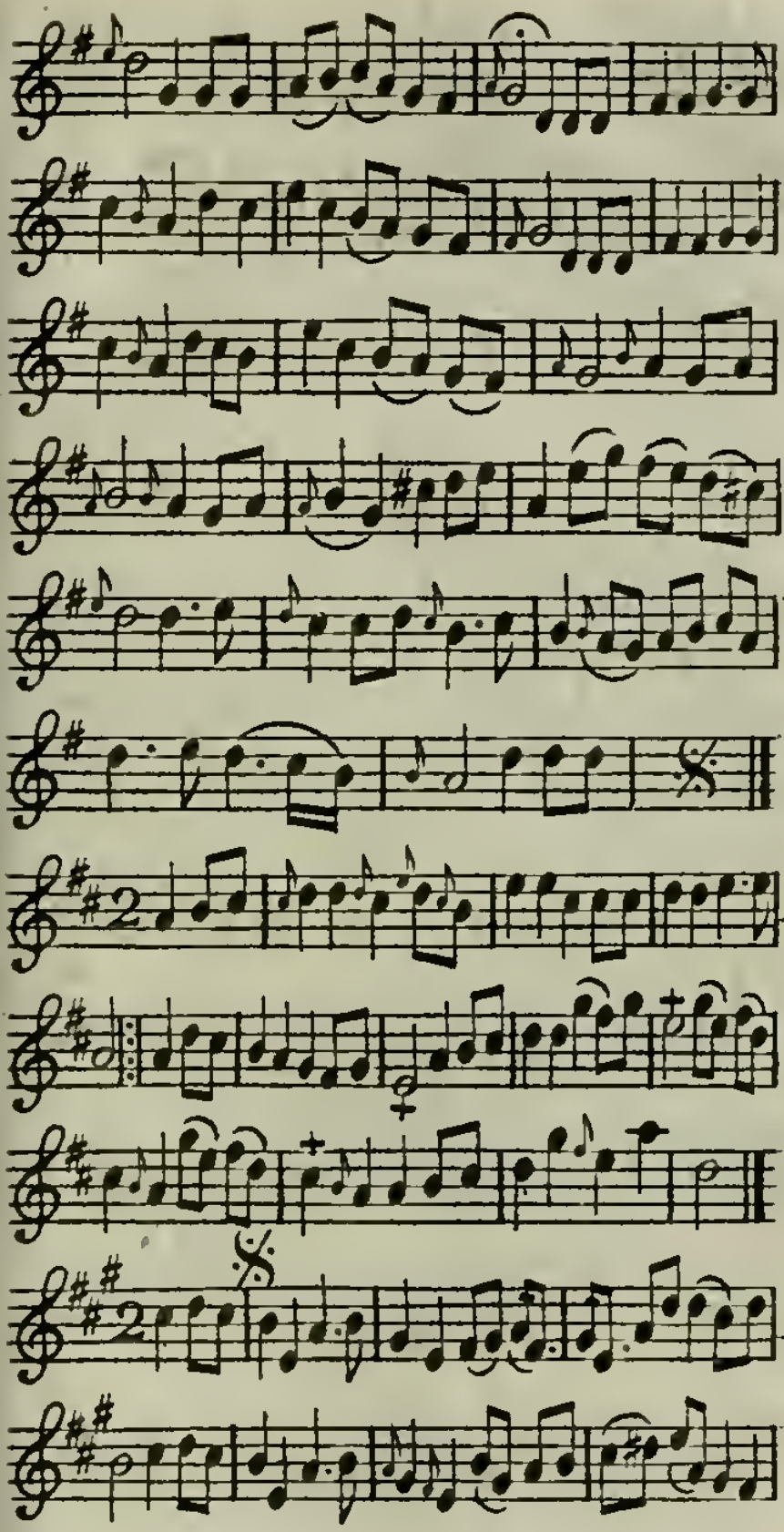

1.
2.
3.
4.


5.
6.
7.

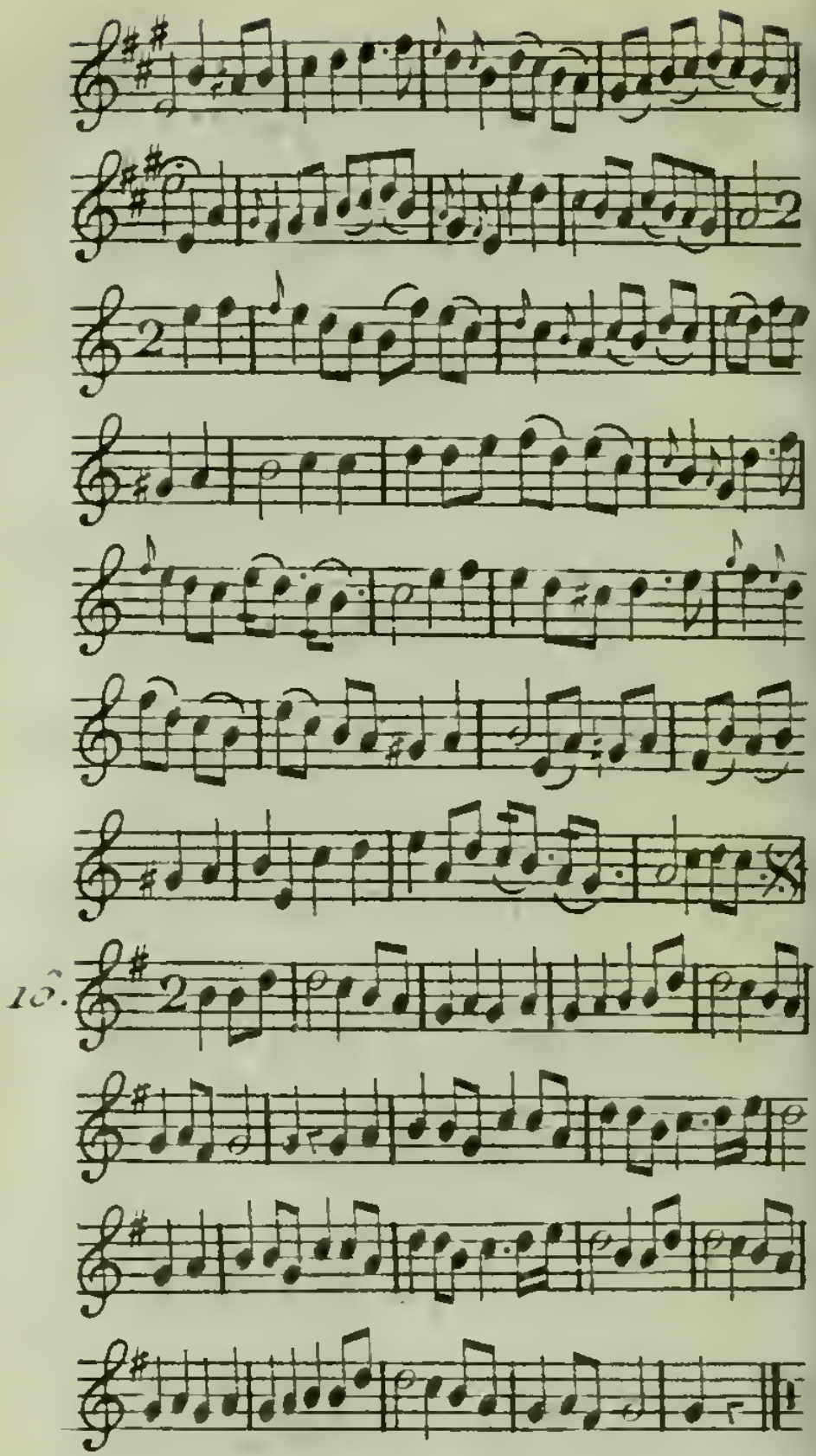

8.
9.
10.

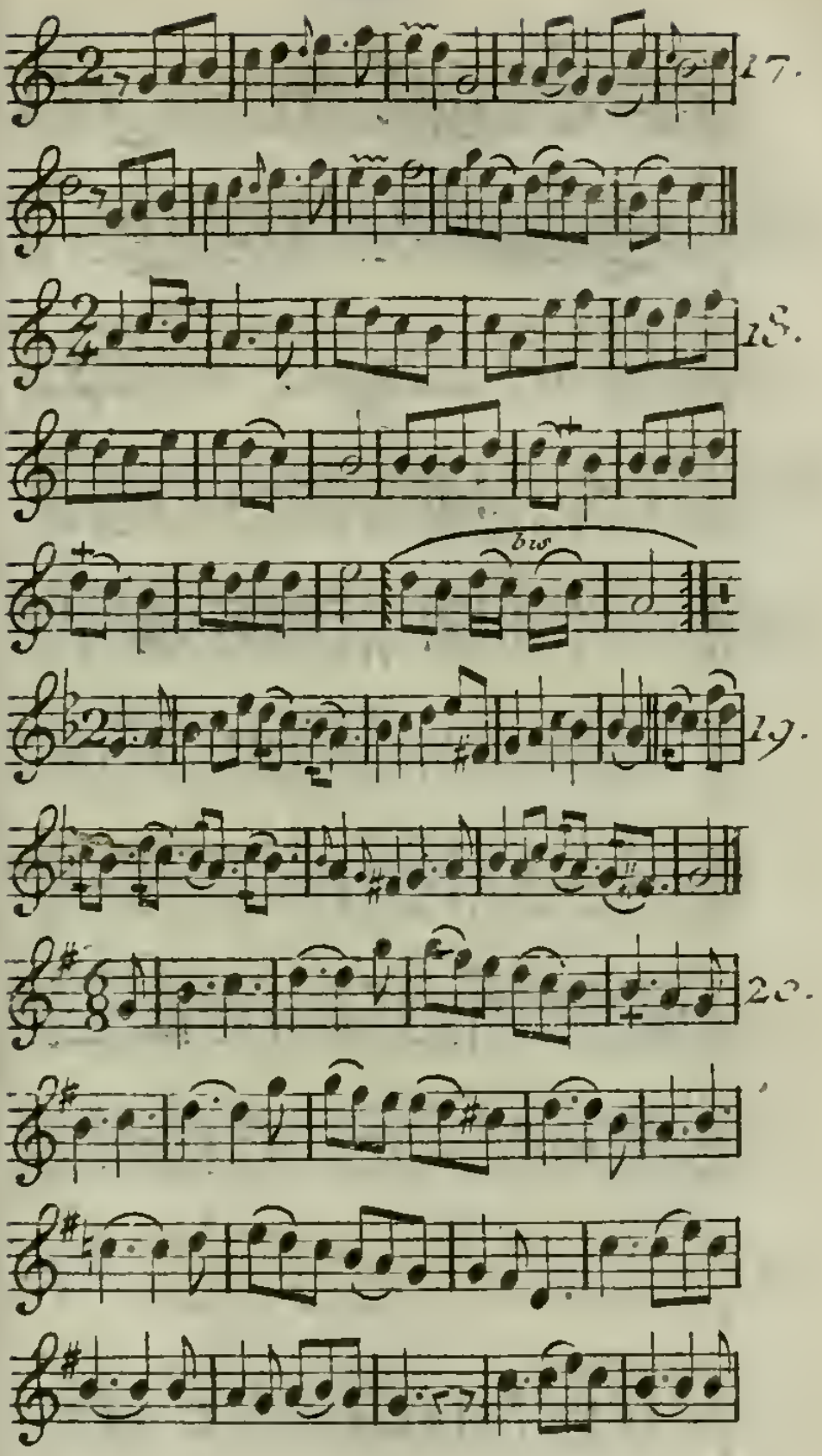

11.
12.
13.

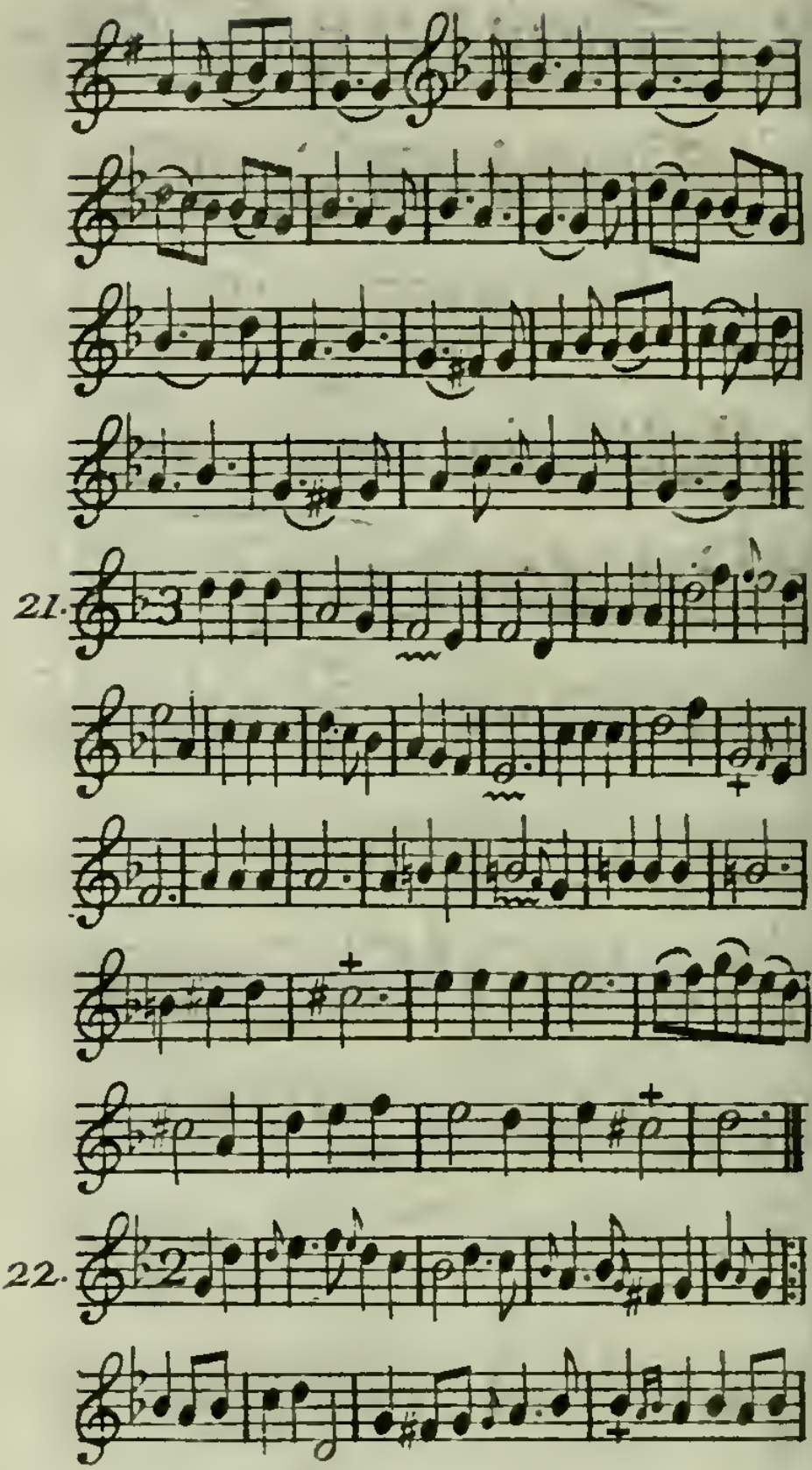
V.

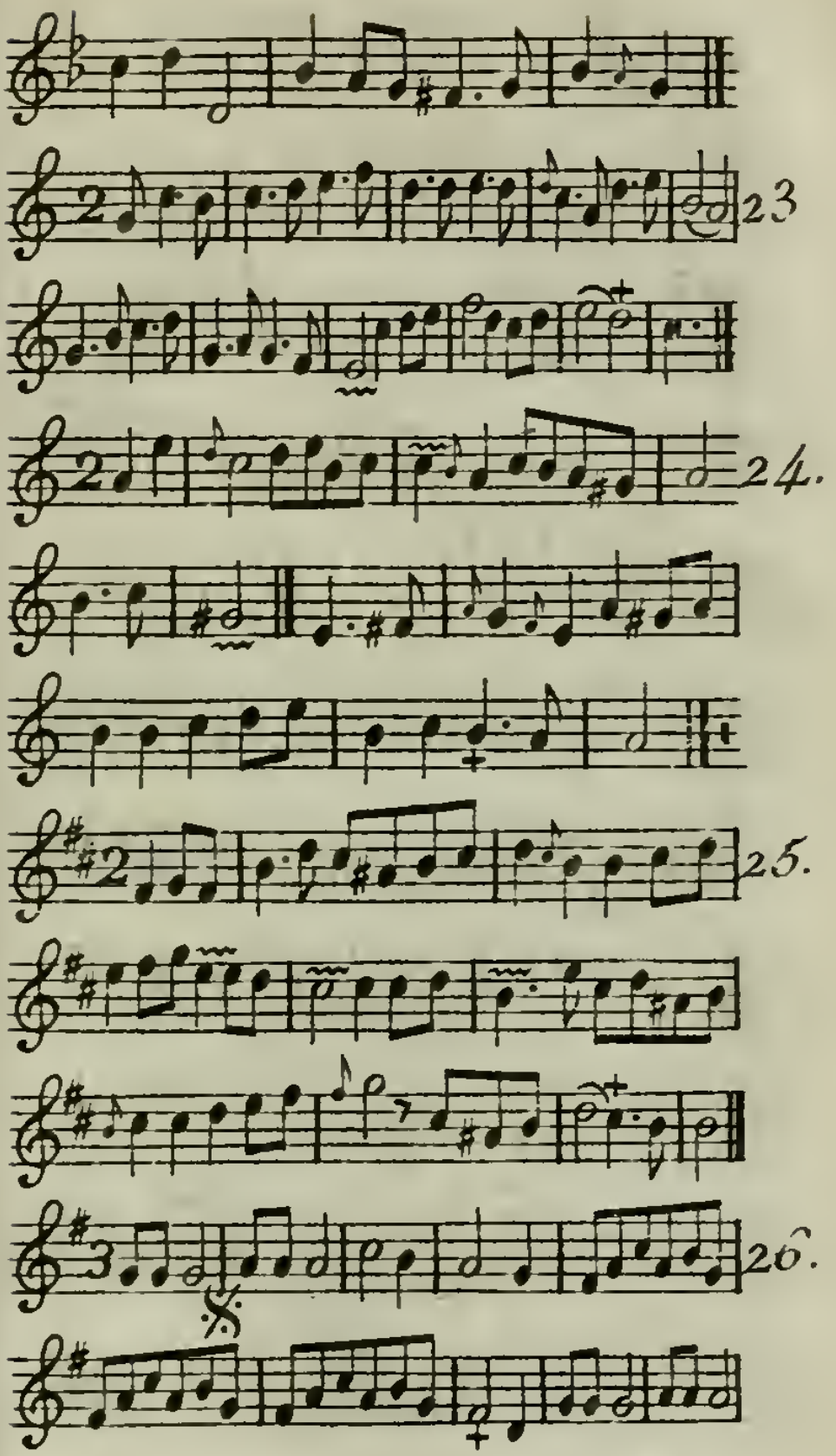


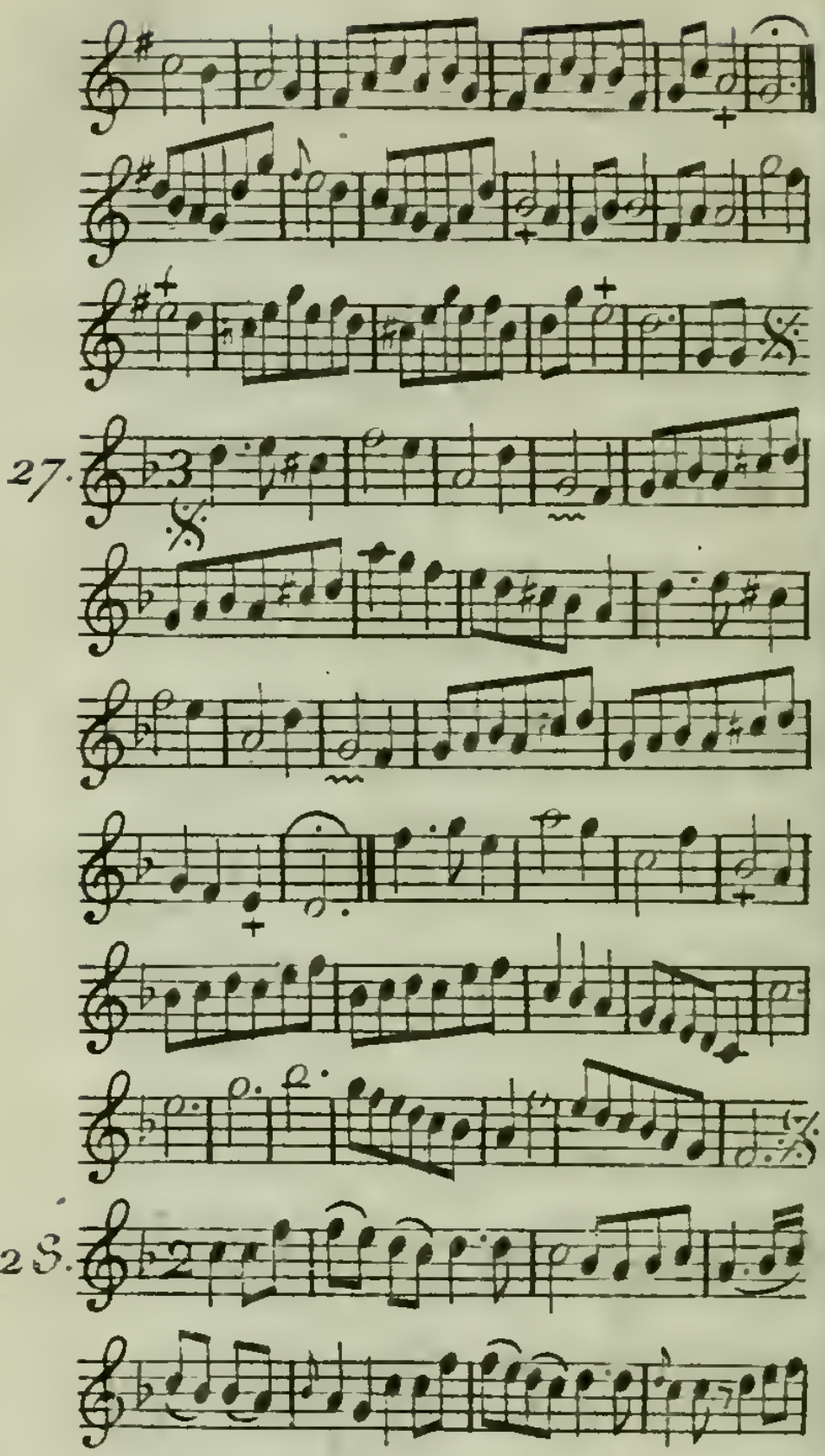
VI.

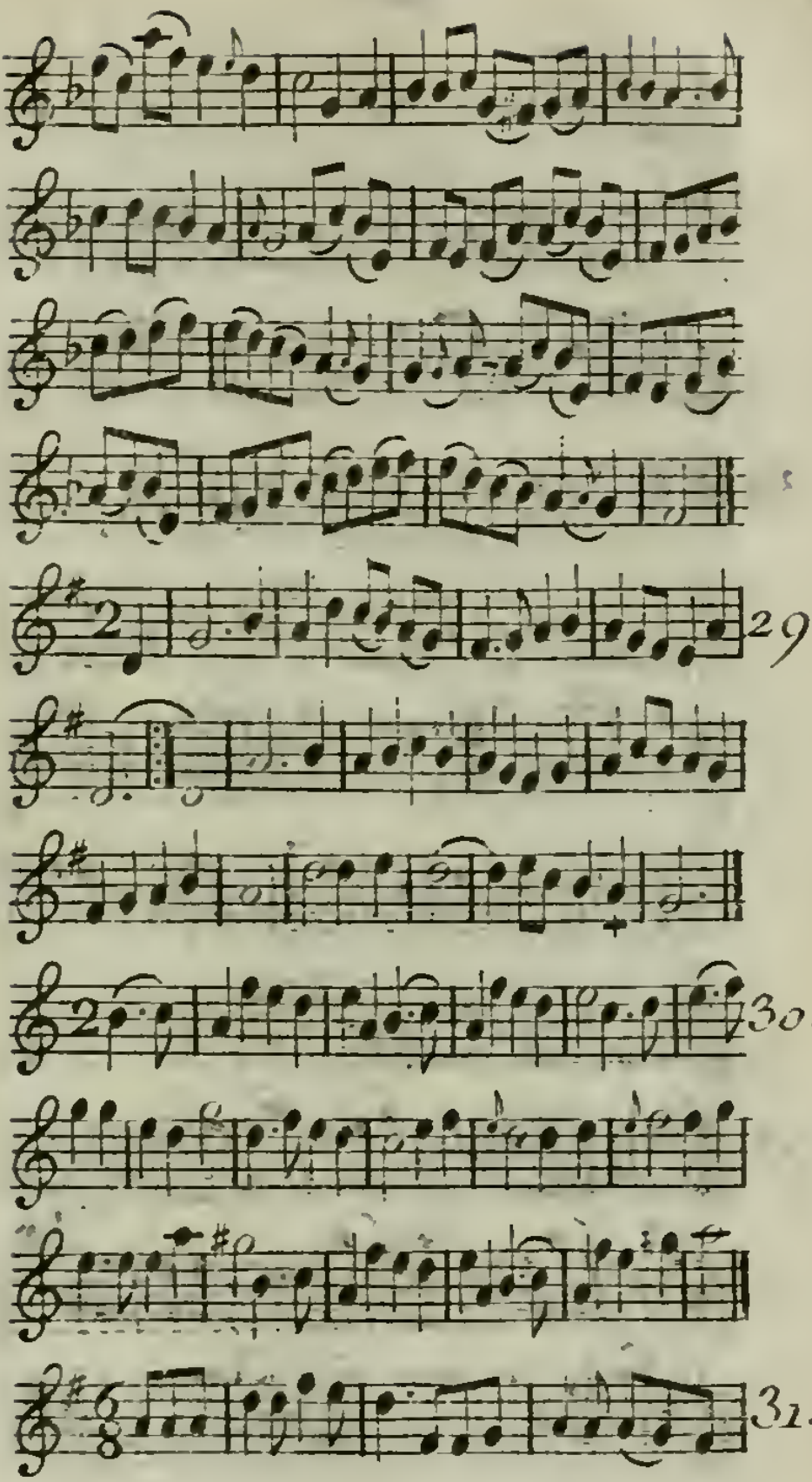


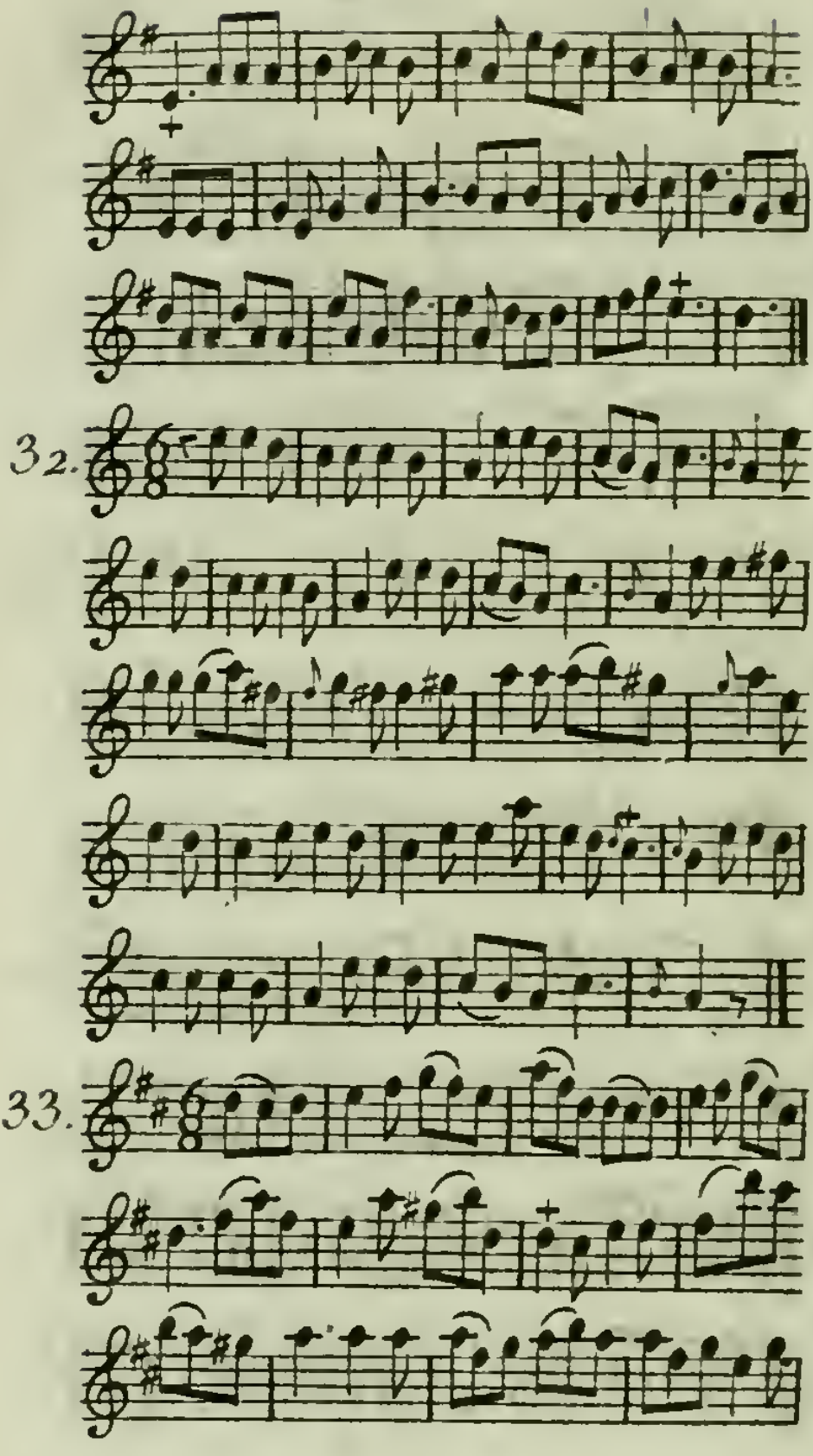

17.
18.
bis
19.
20.

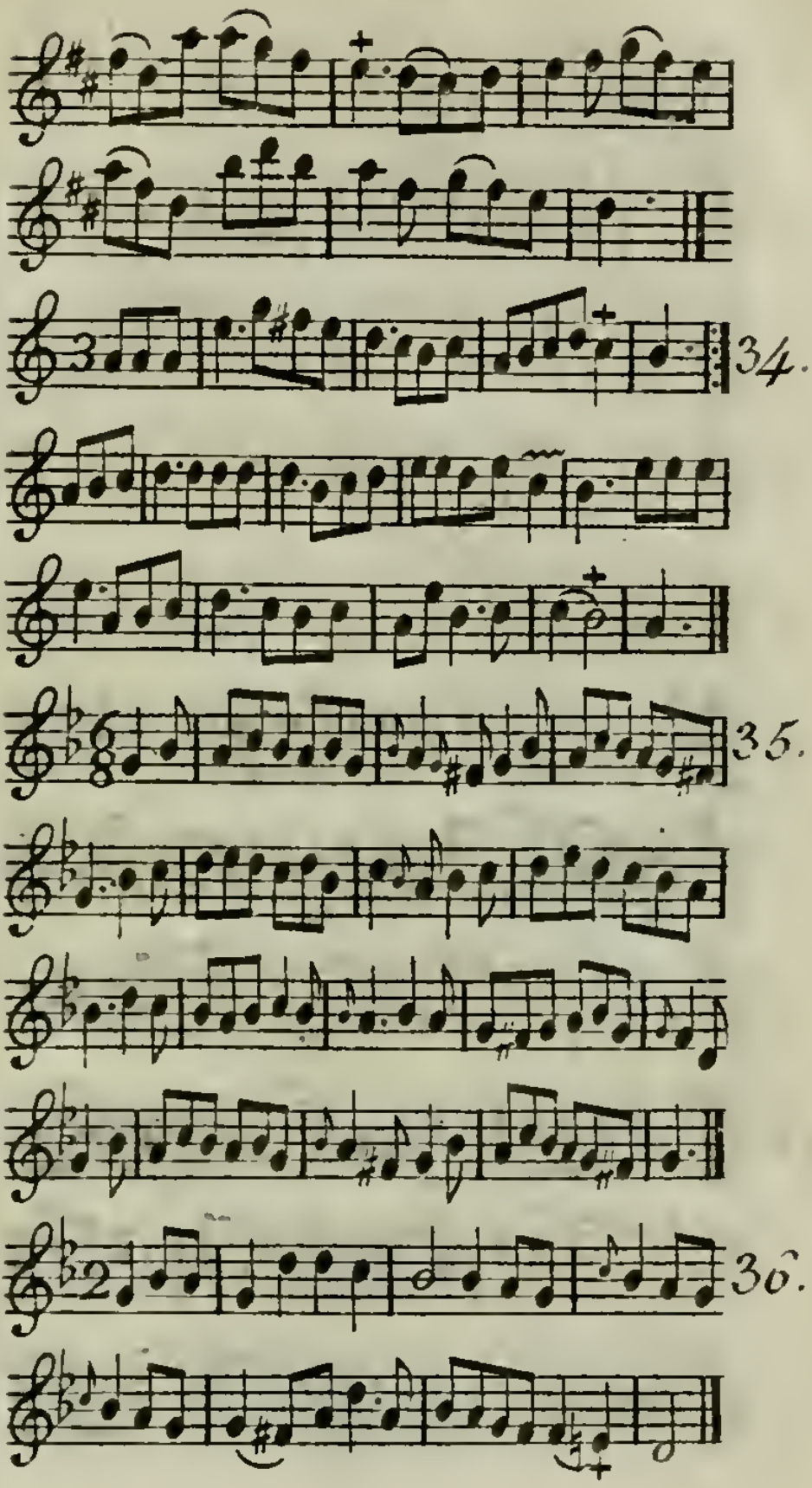

21.
22.

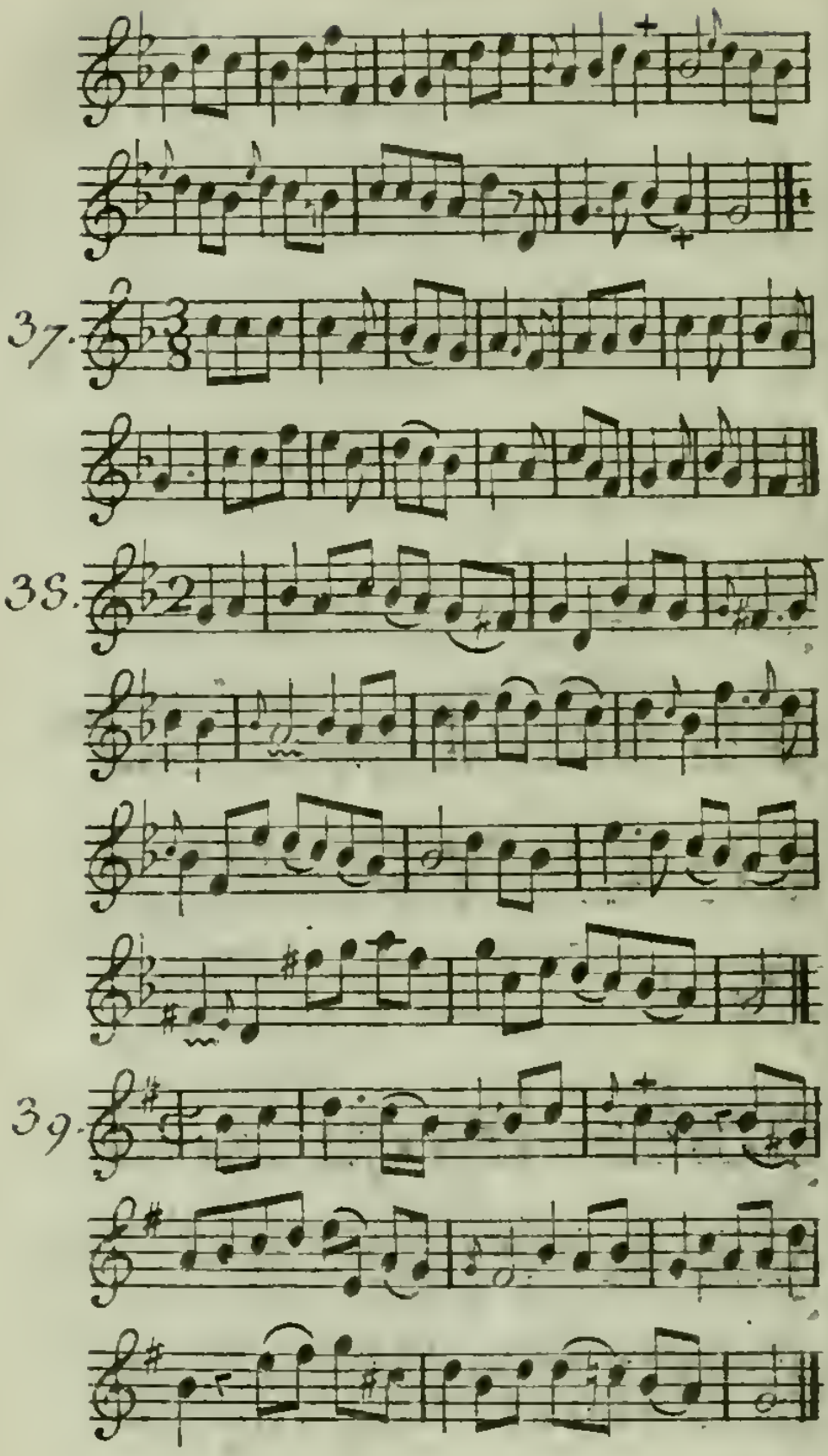

23
24.
25.
26.

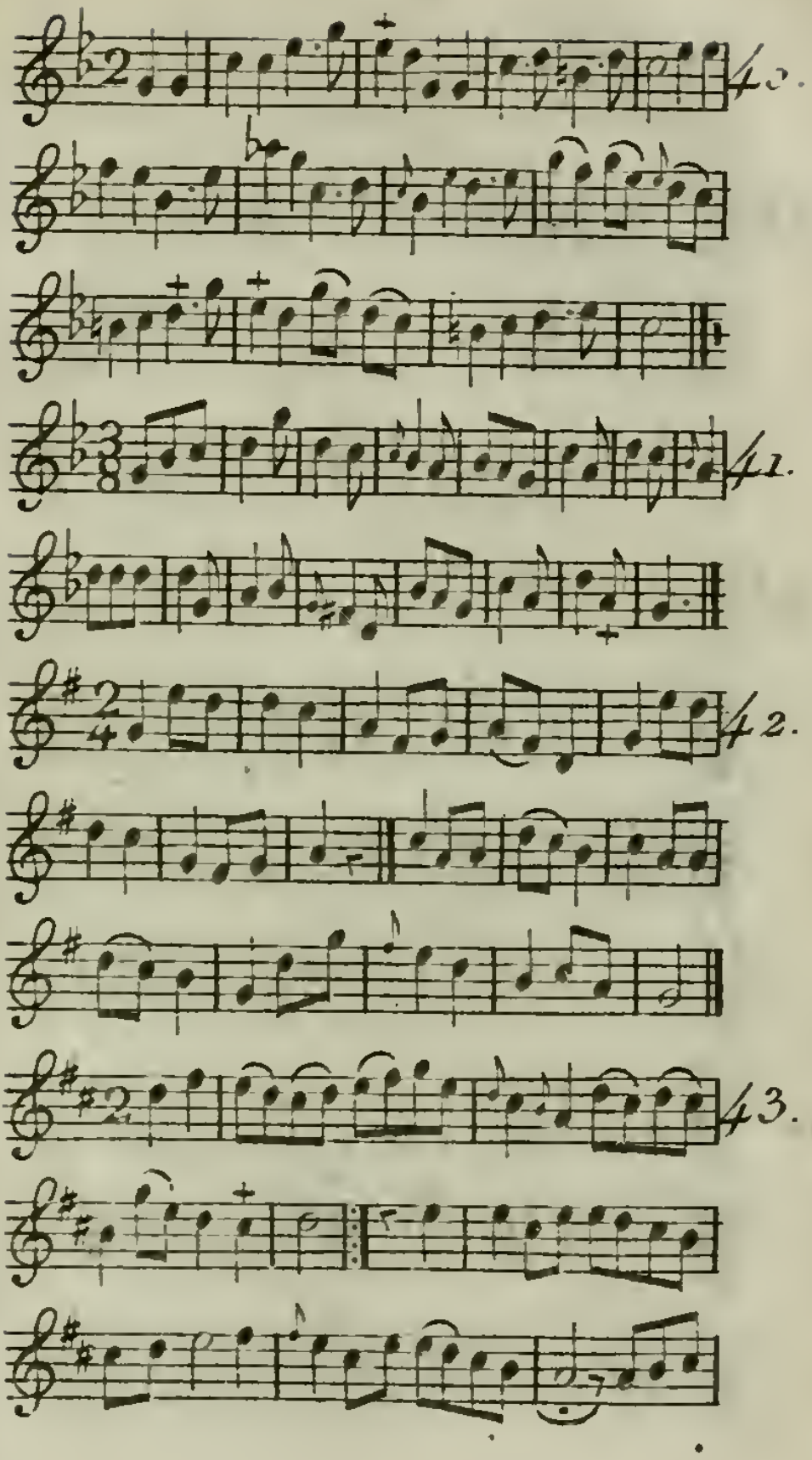

27.
28.

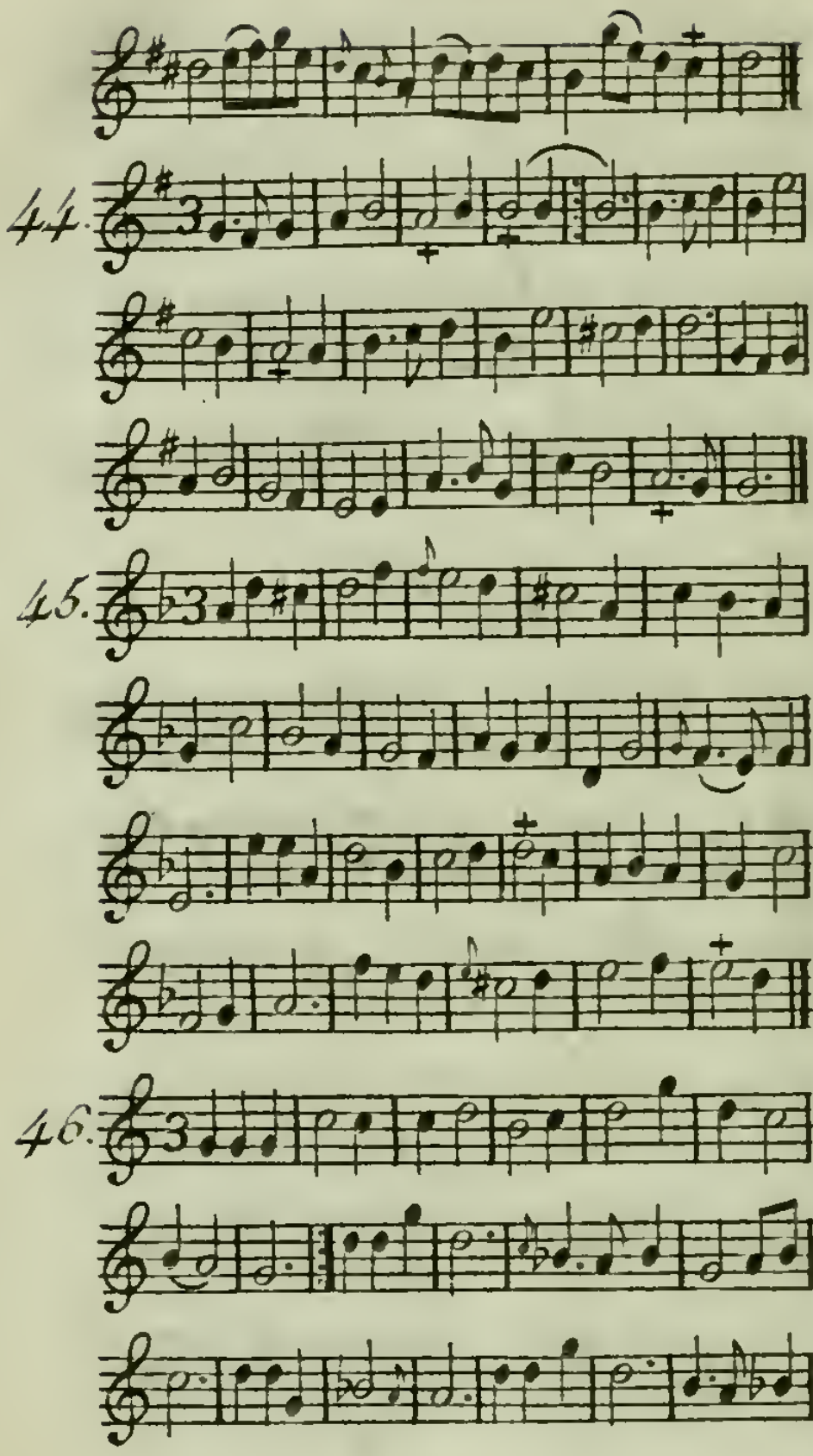

29
30.
31.


32.
33.

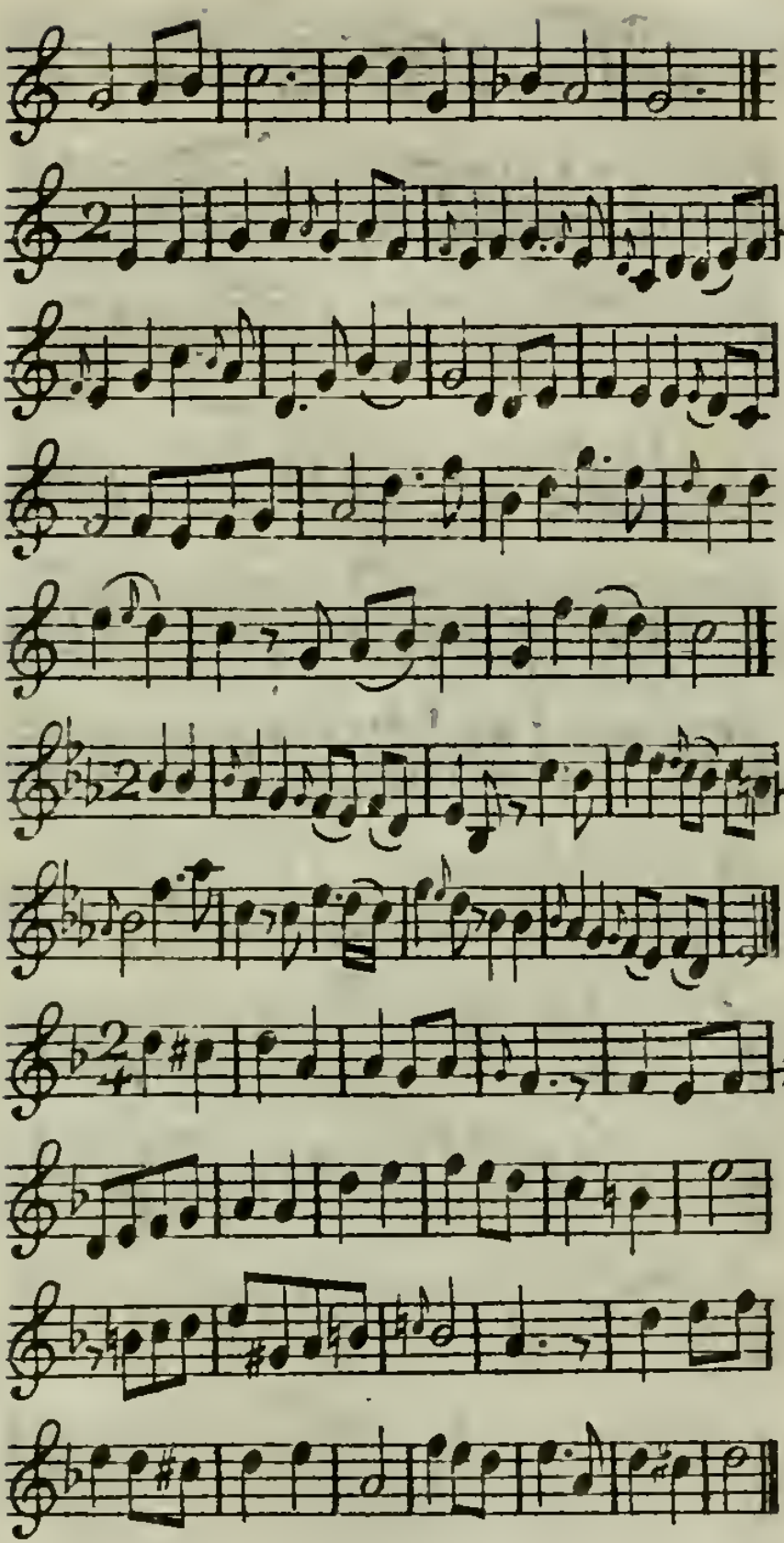

34.
35.
36.

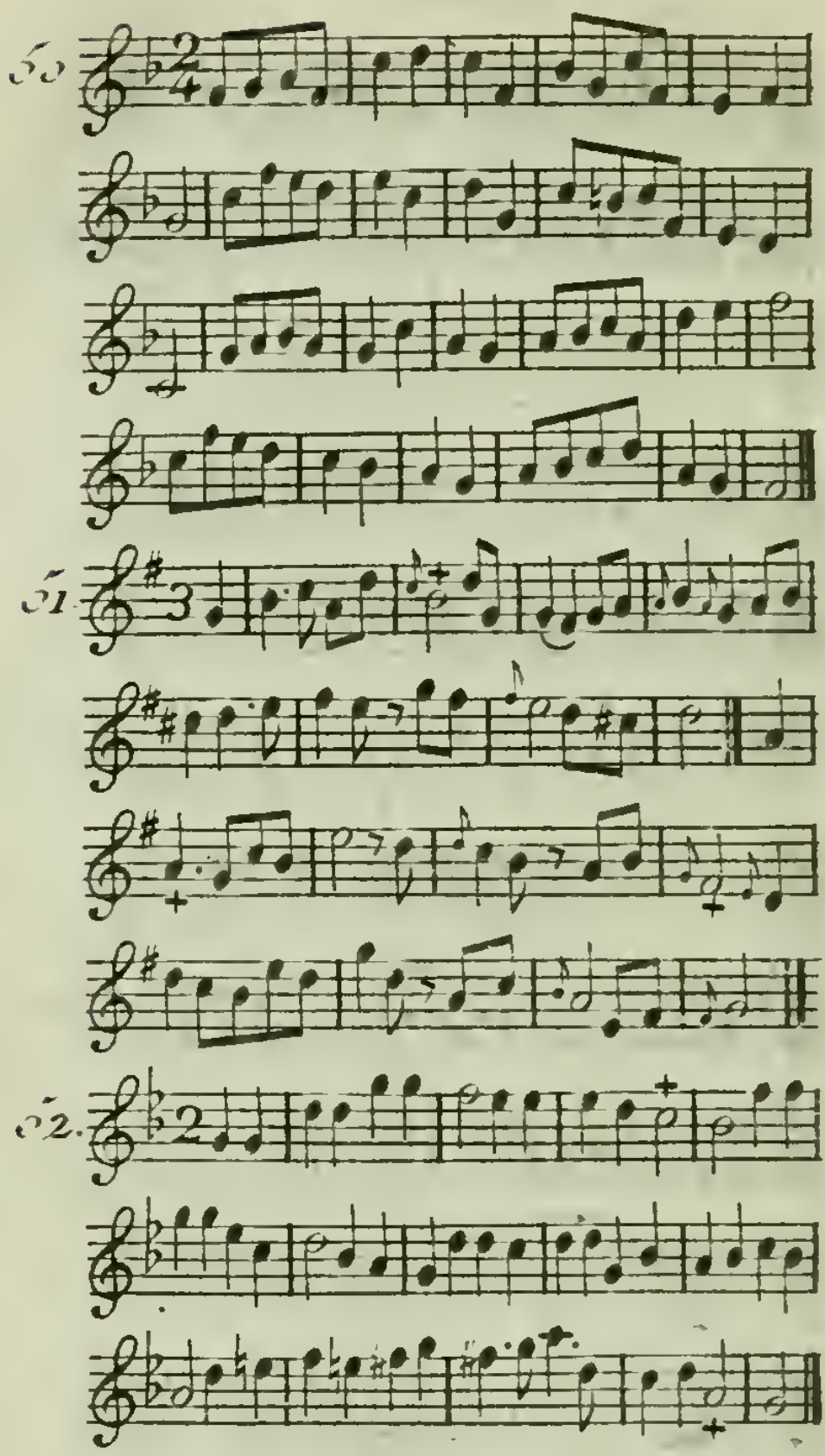

37.
38.
39.

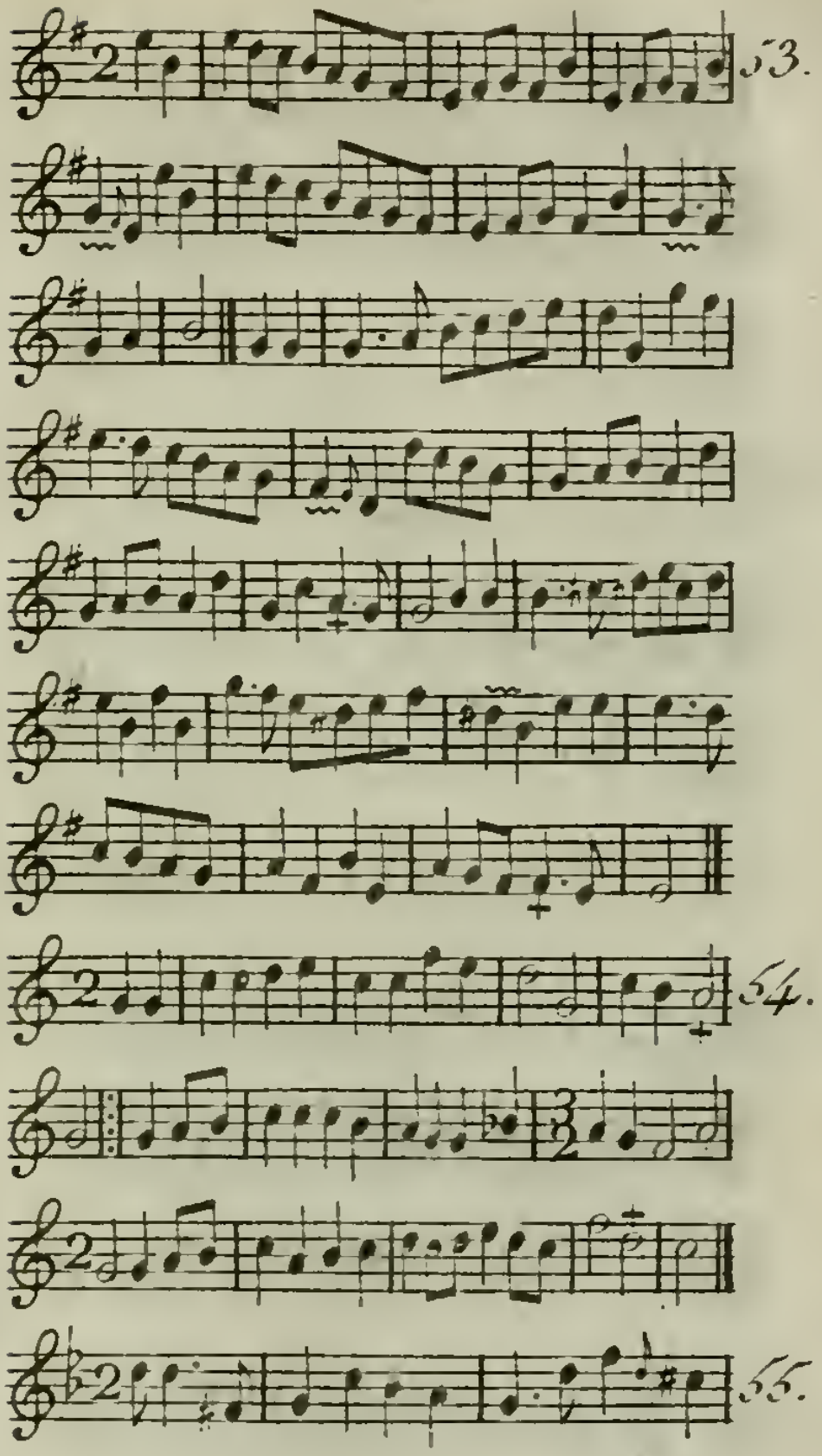

40.
41.
42.
43.

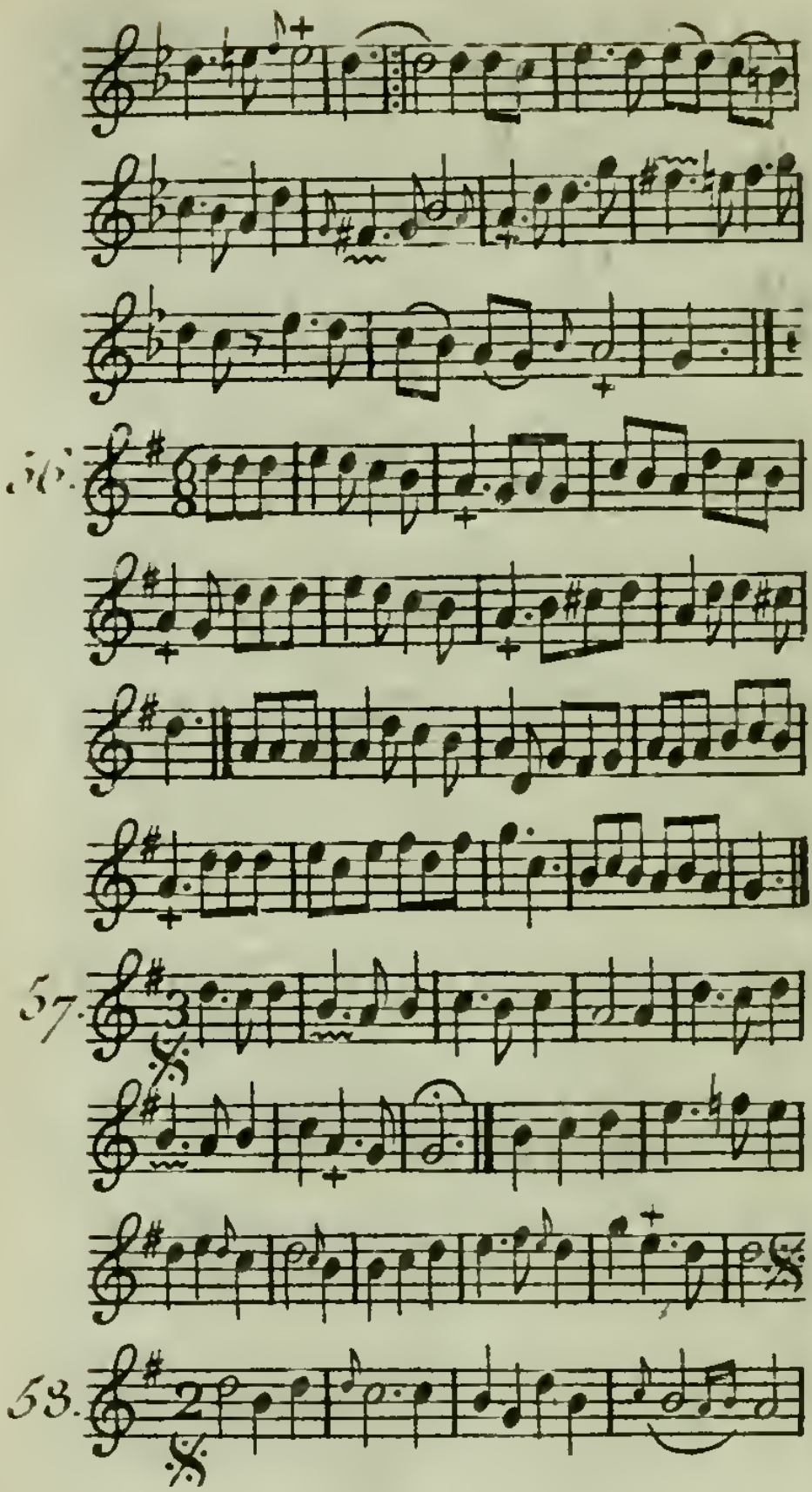

44.
45.
46.

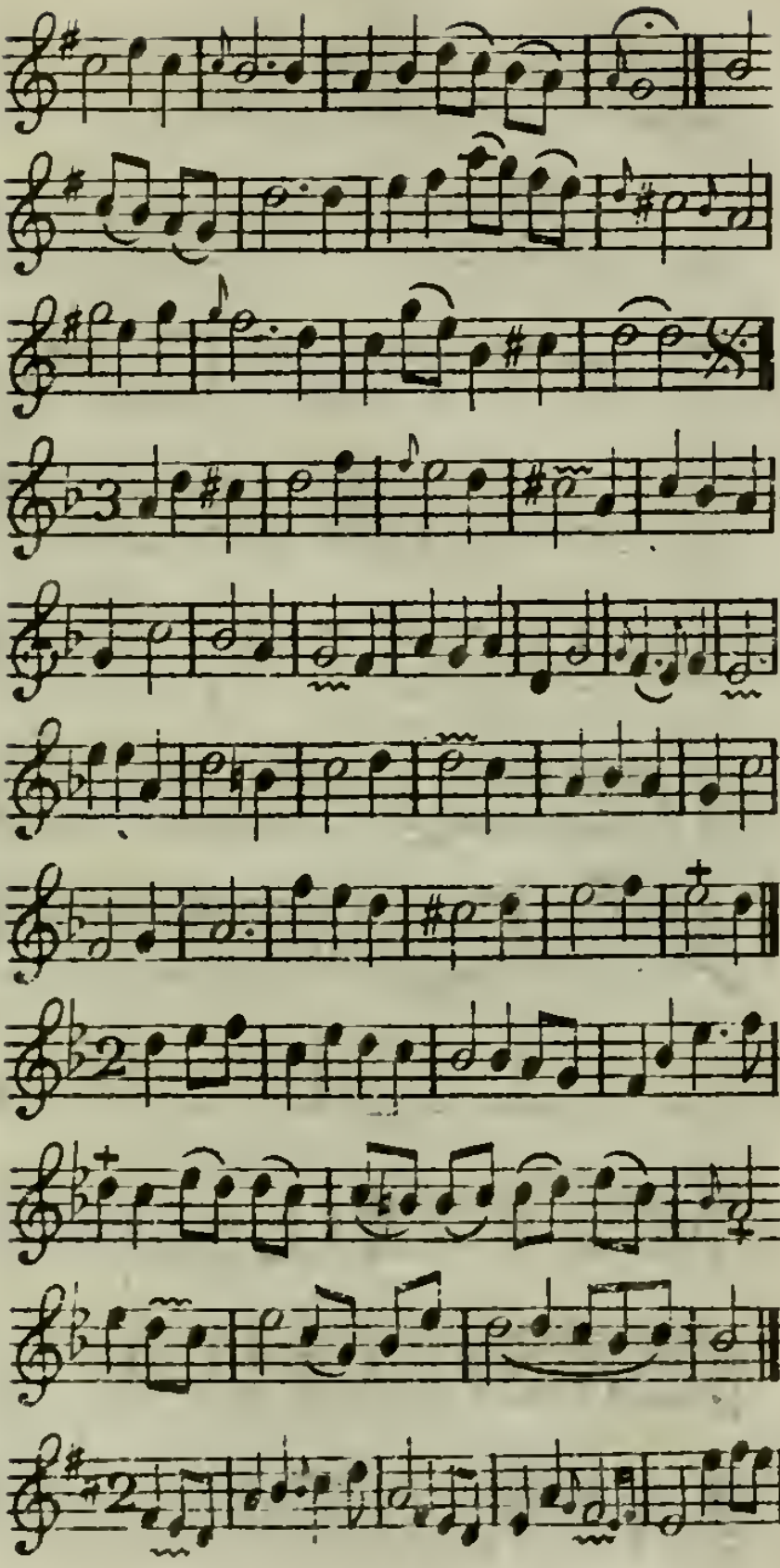
XVII.

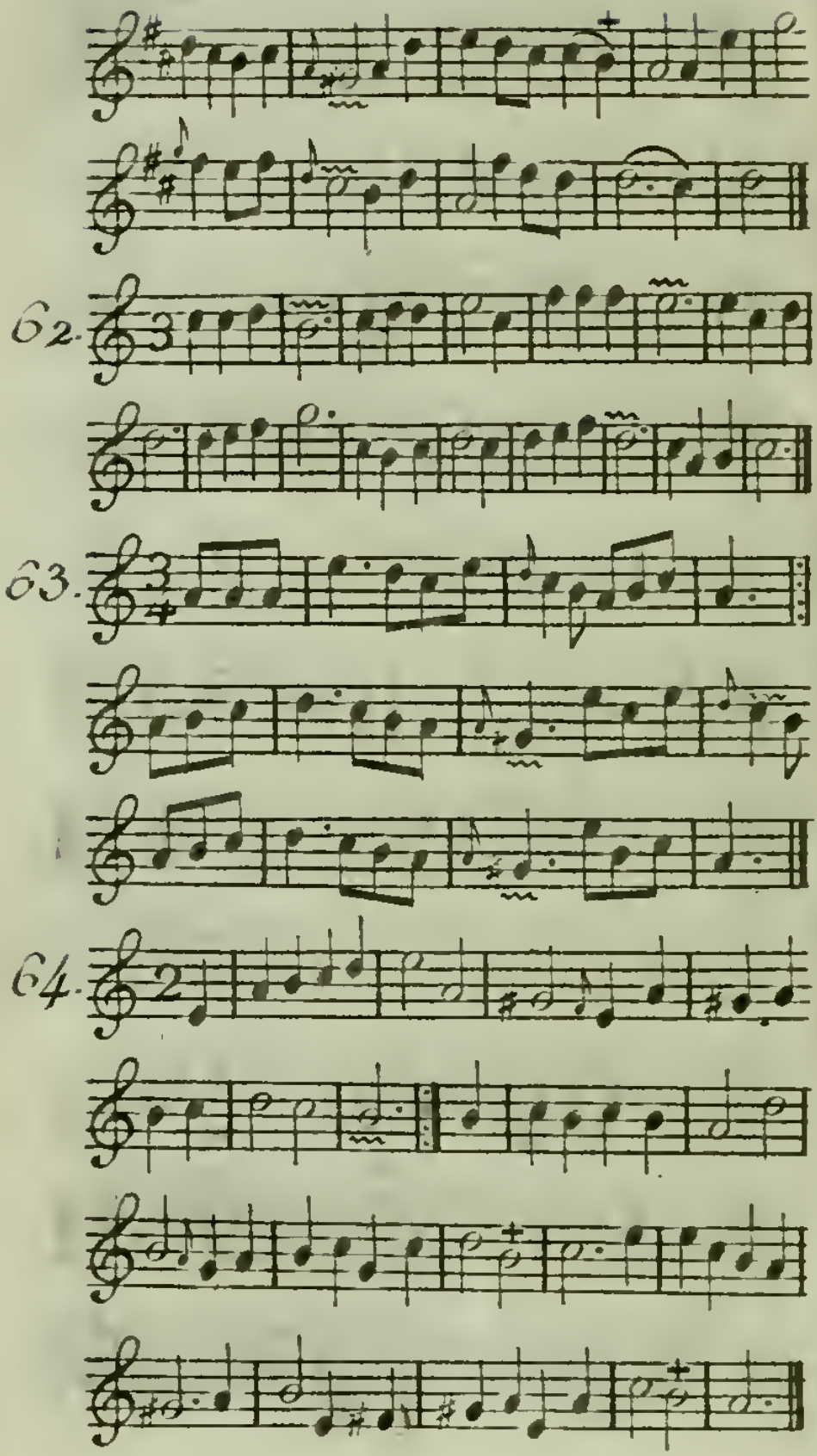


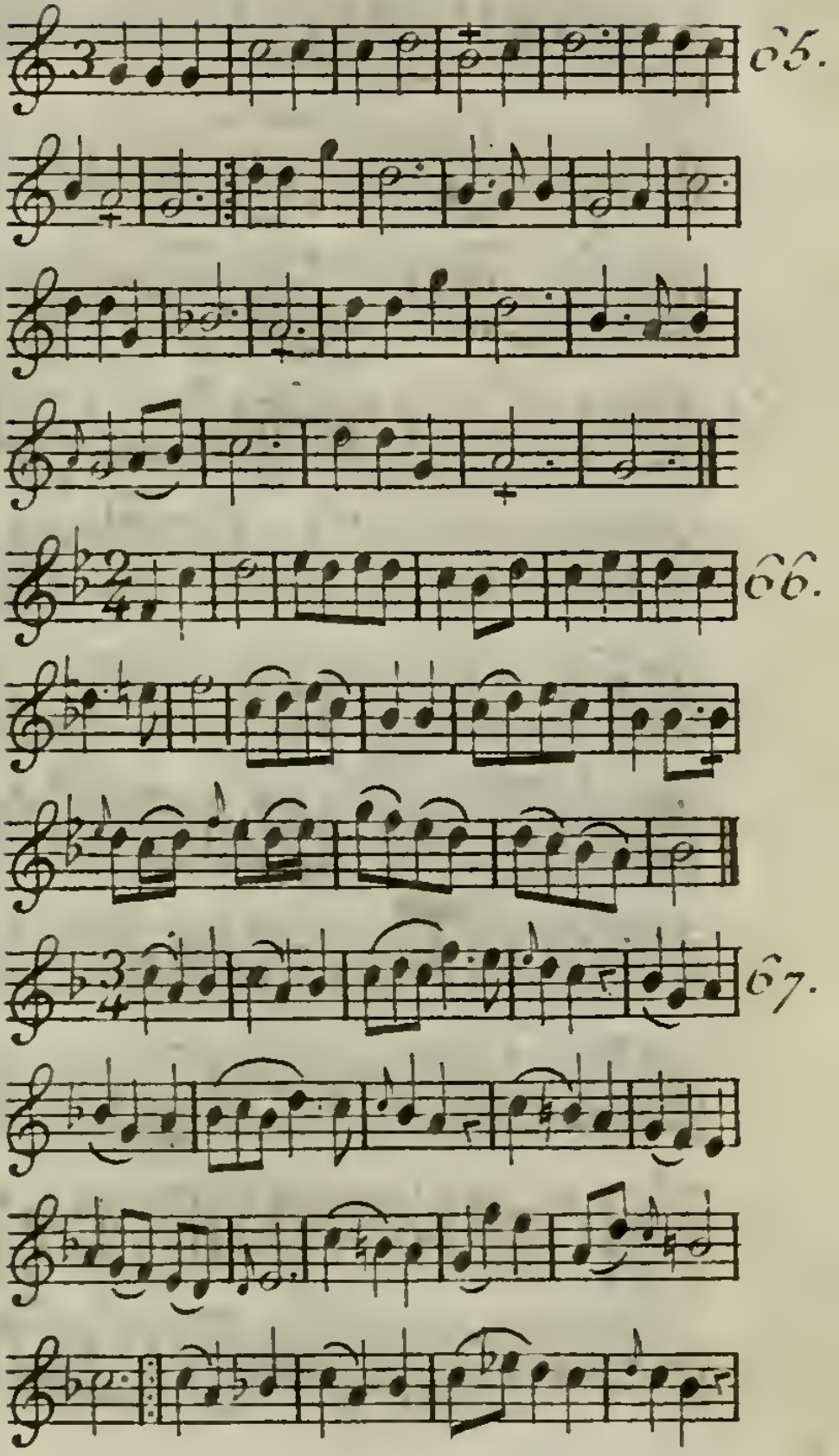

50.
51.
52.

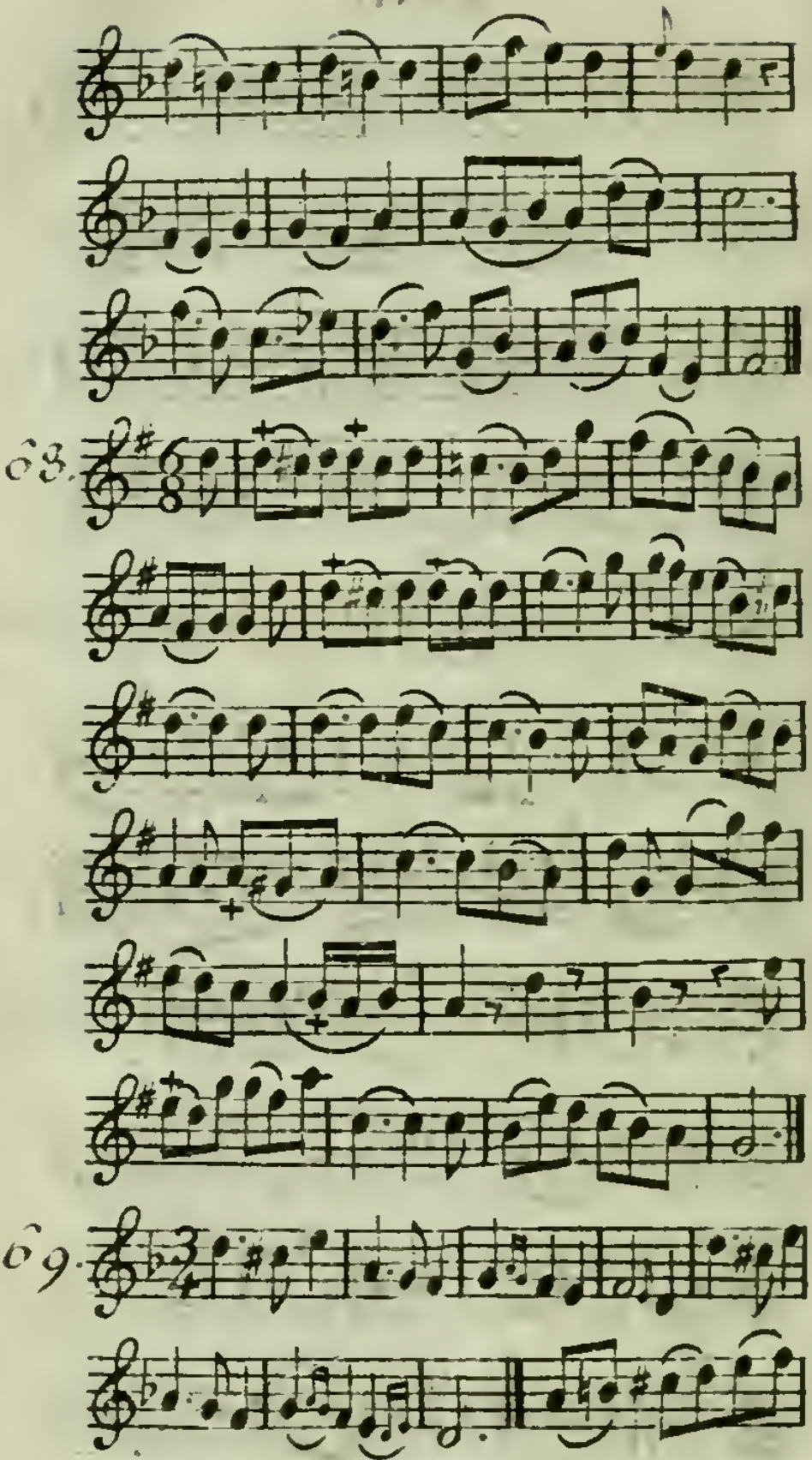

53.
54.
55.

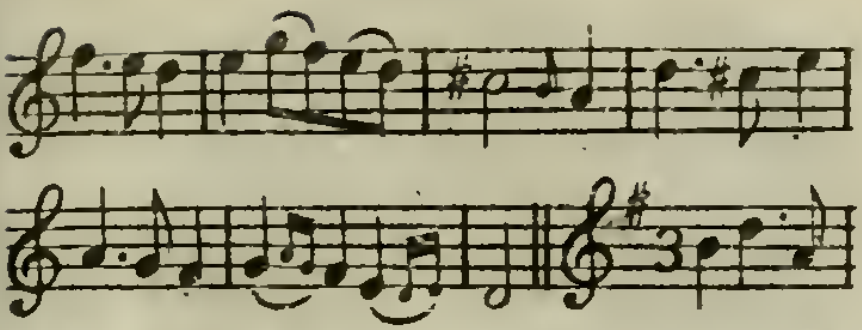

56.
57.
53.


59.
60.
61.

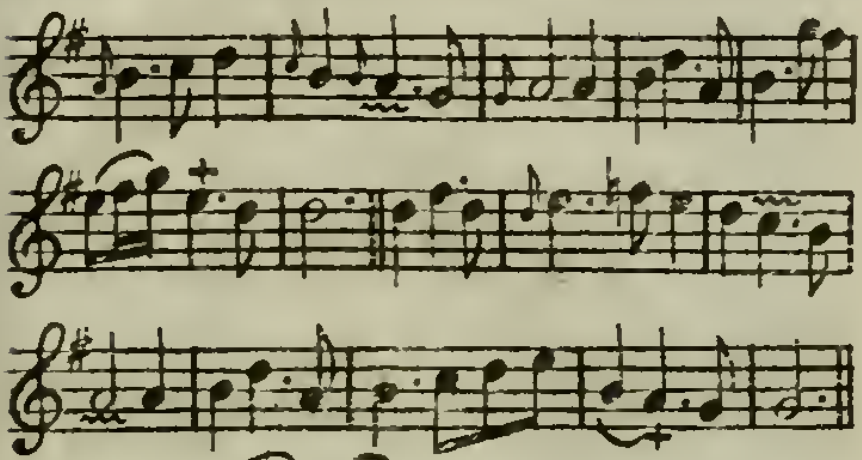

62.
63.
64.


65.
66.
67.

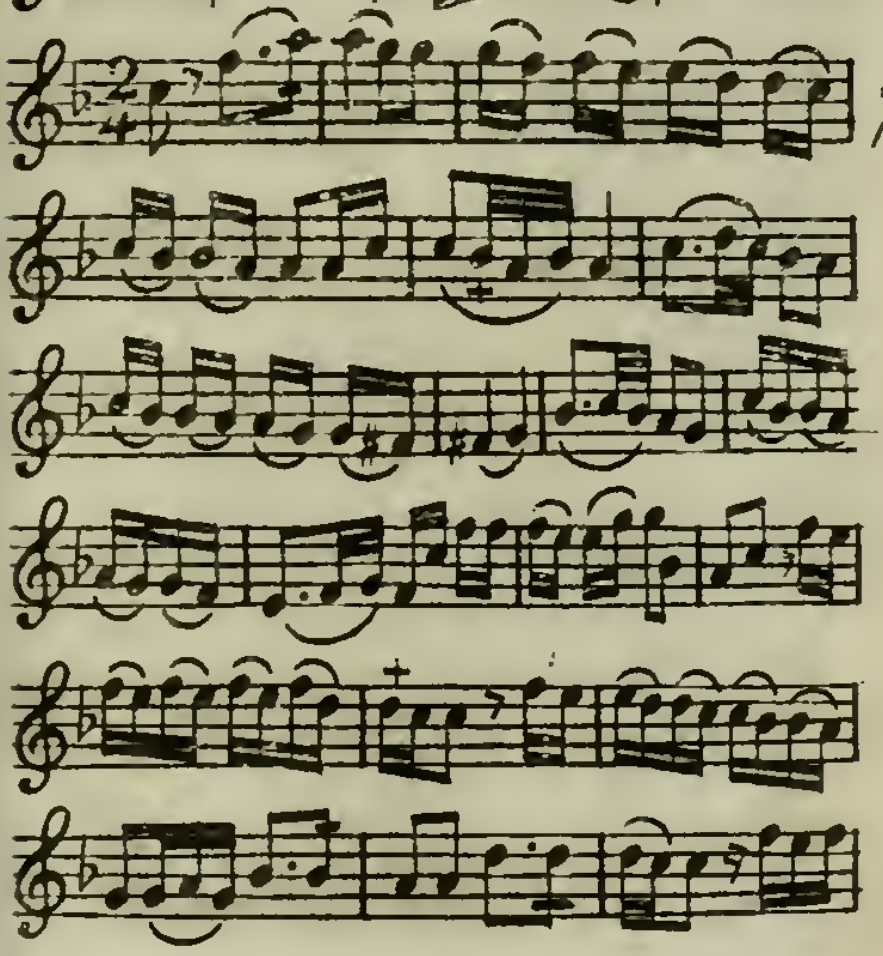

68.
69.

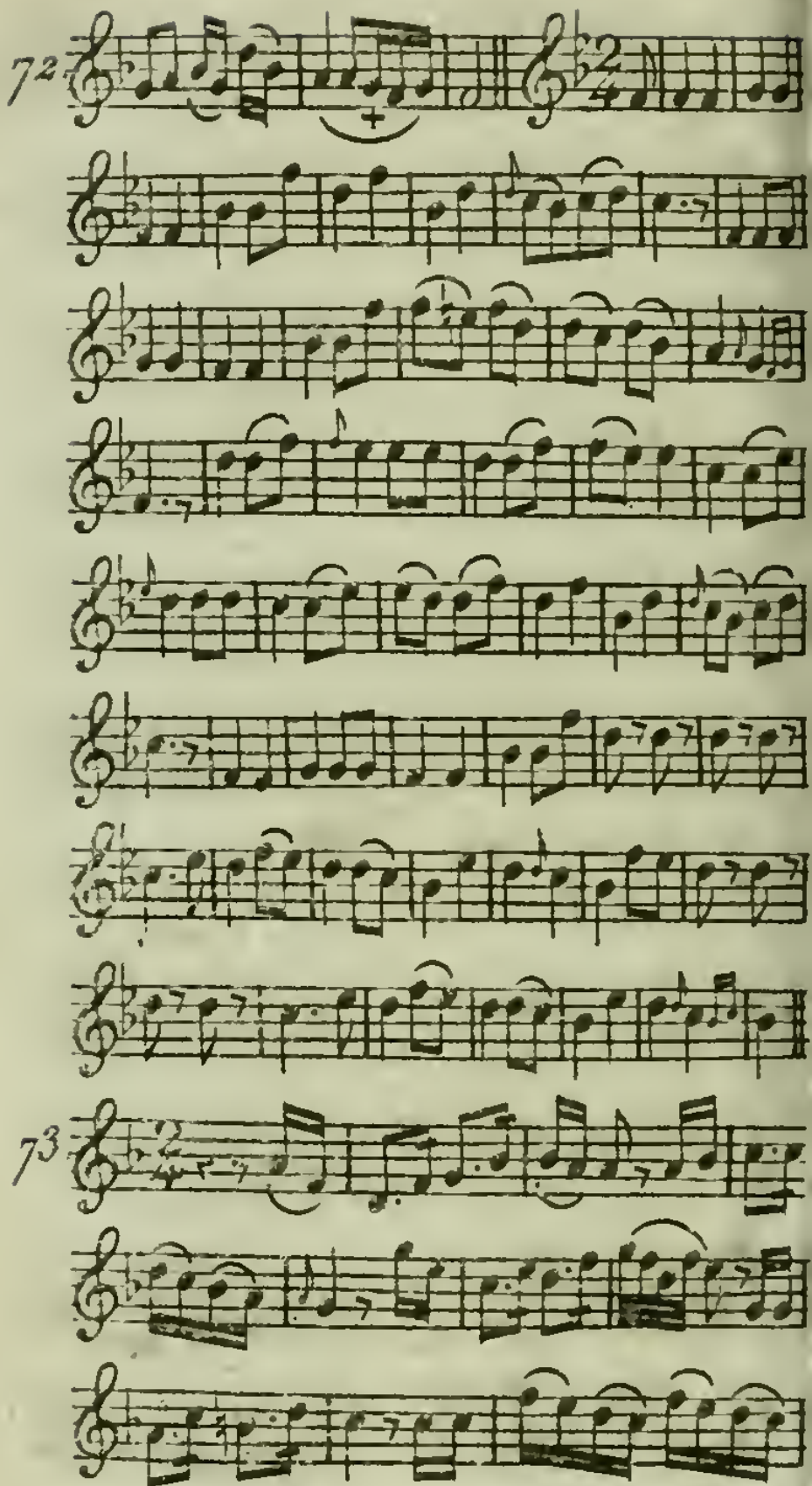


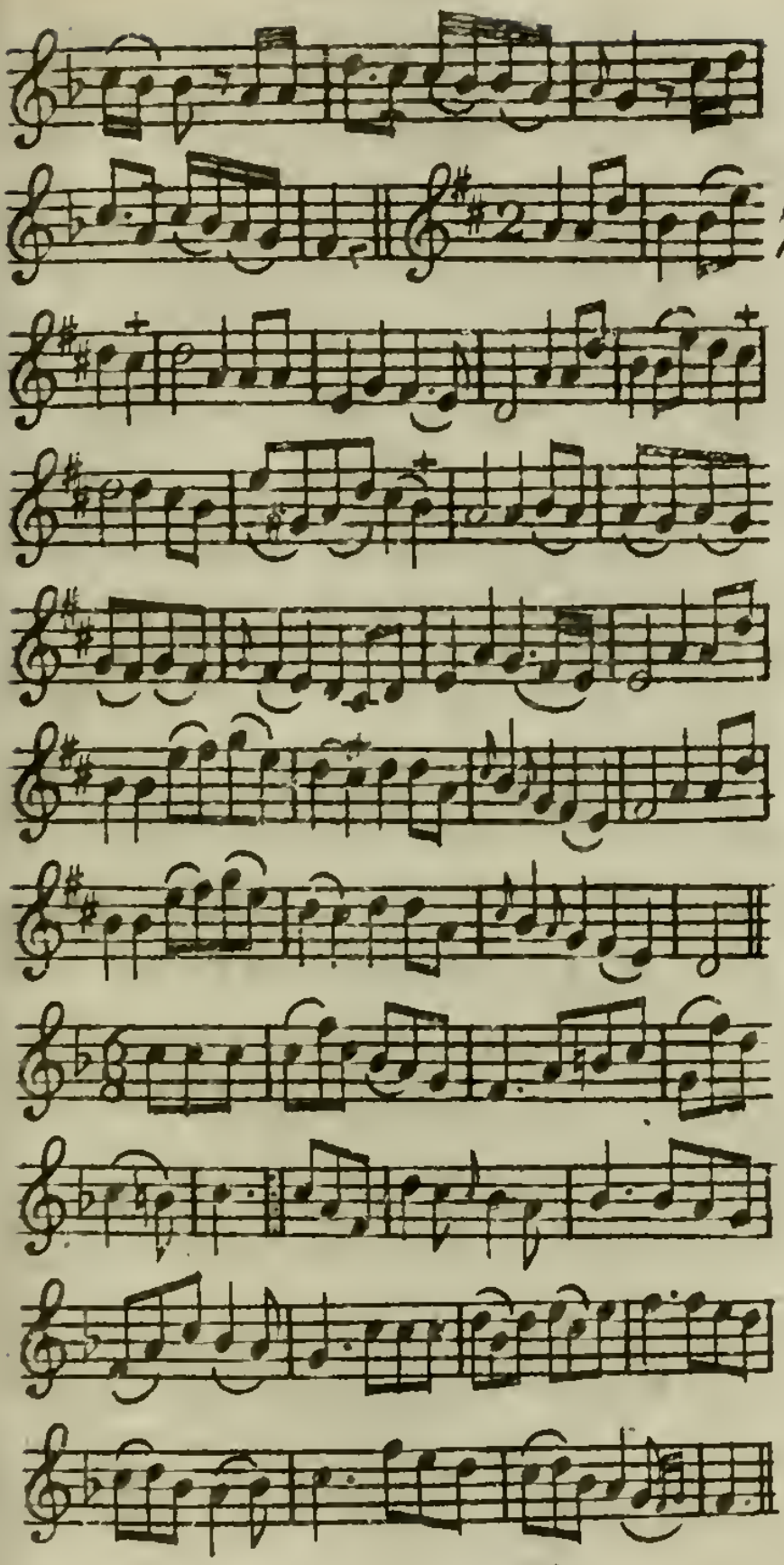
70.



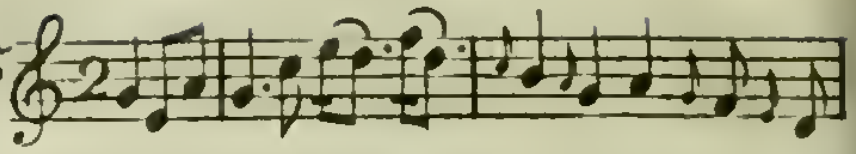
71.

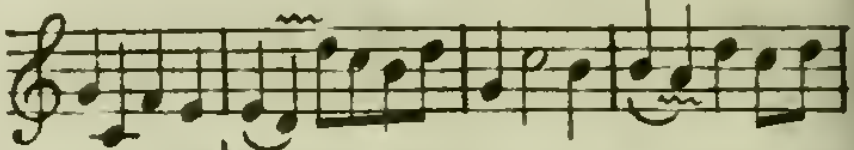


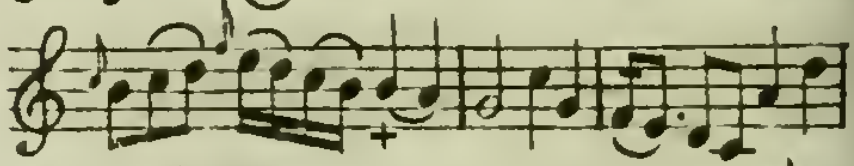

7²
7³

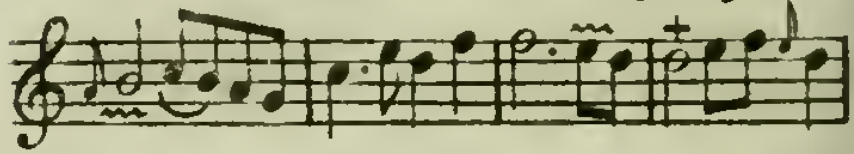

74.

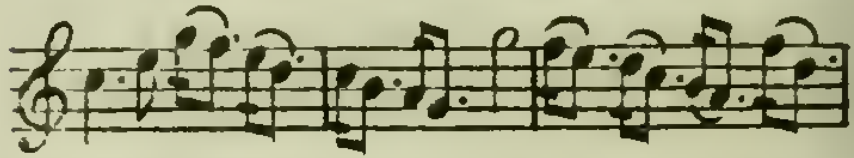
75

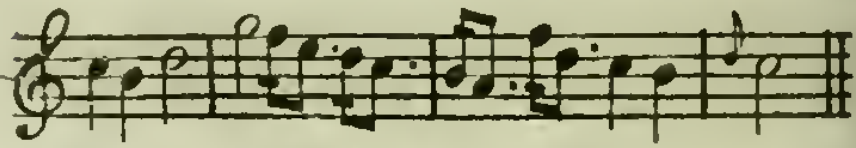




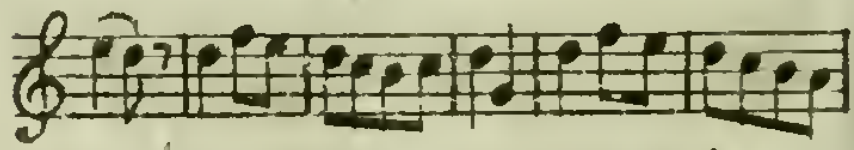


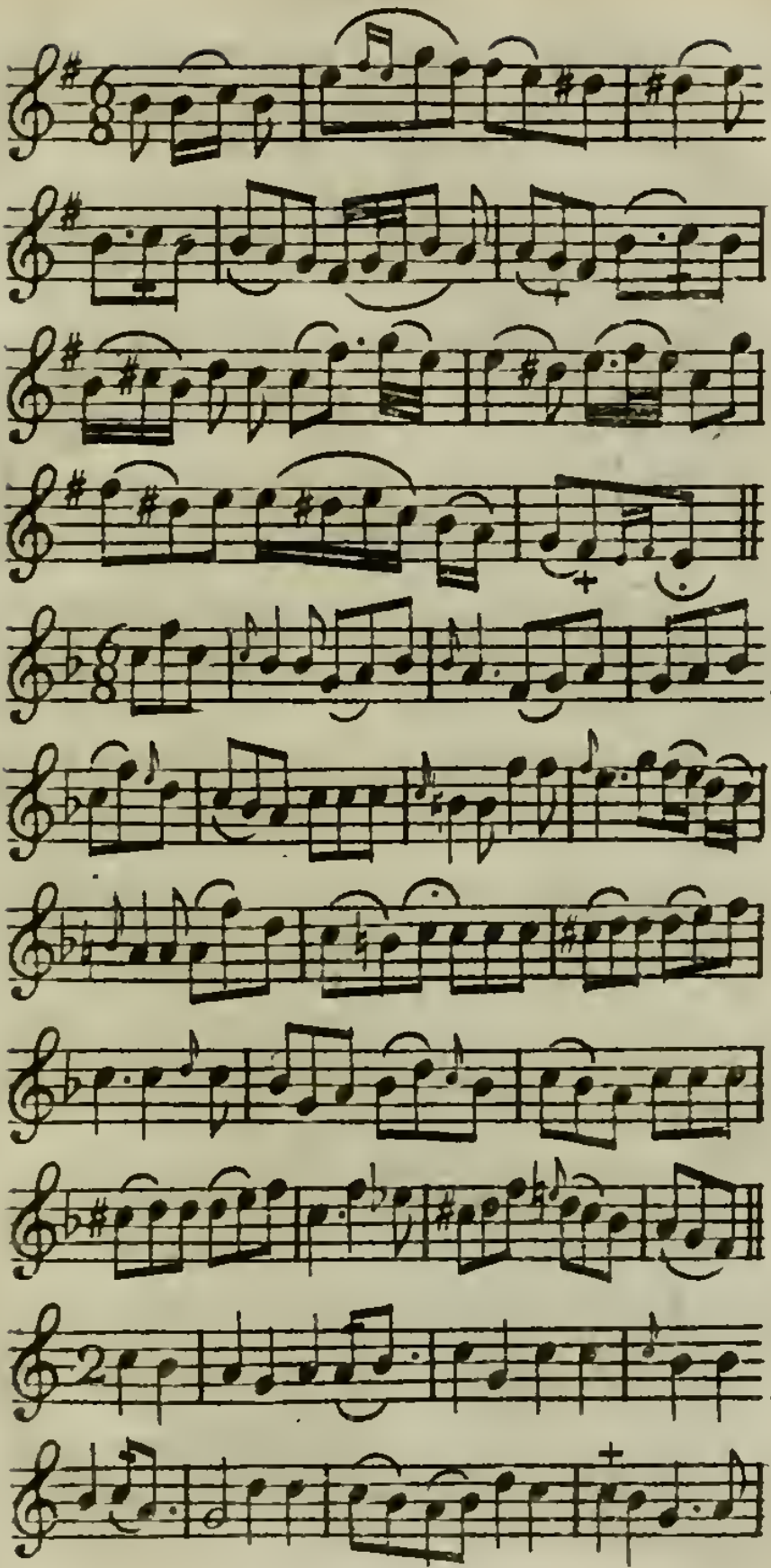


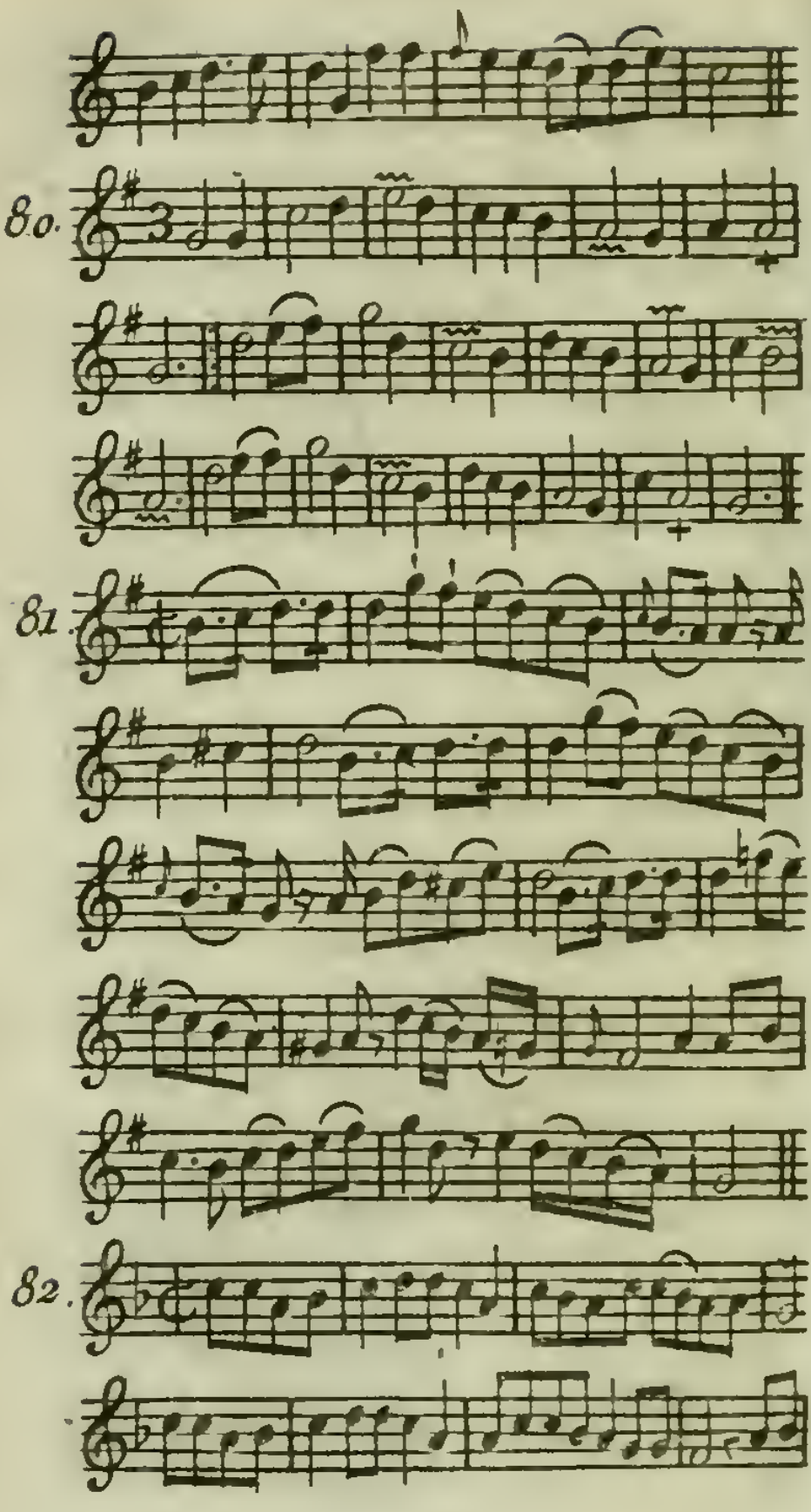




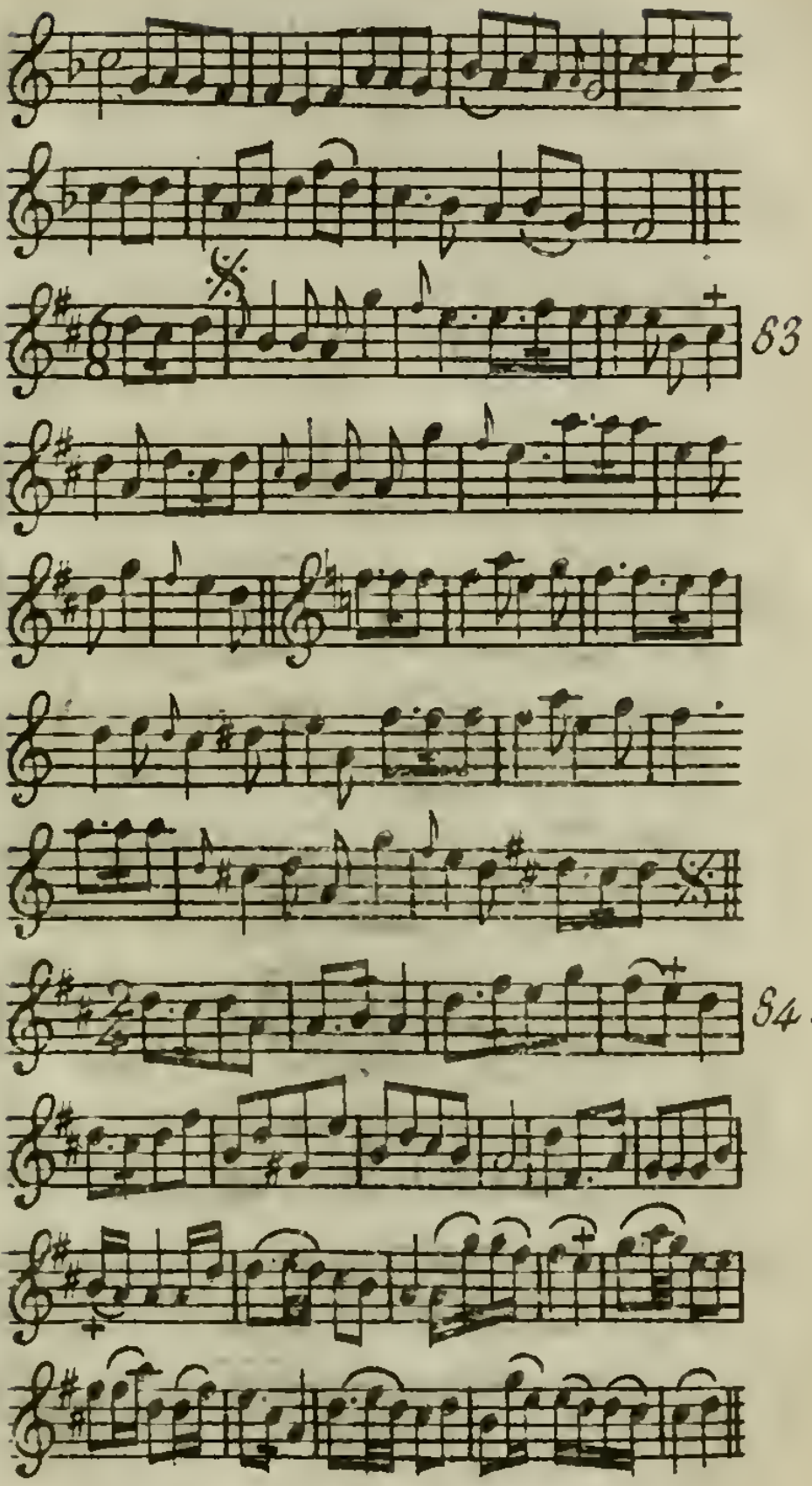
76.

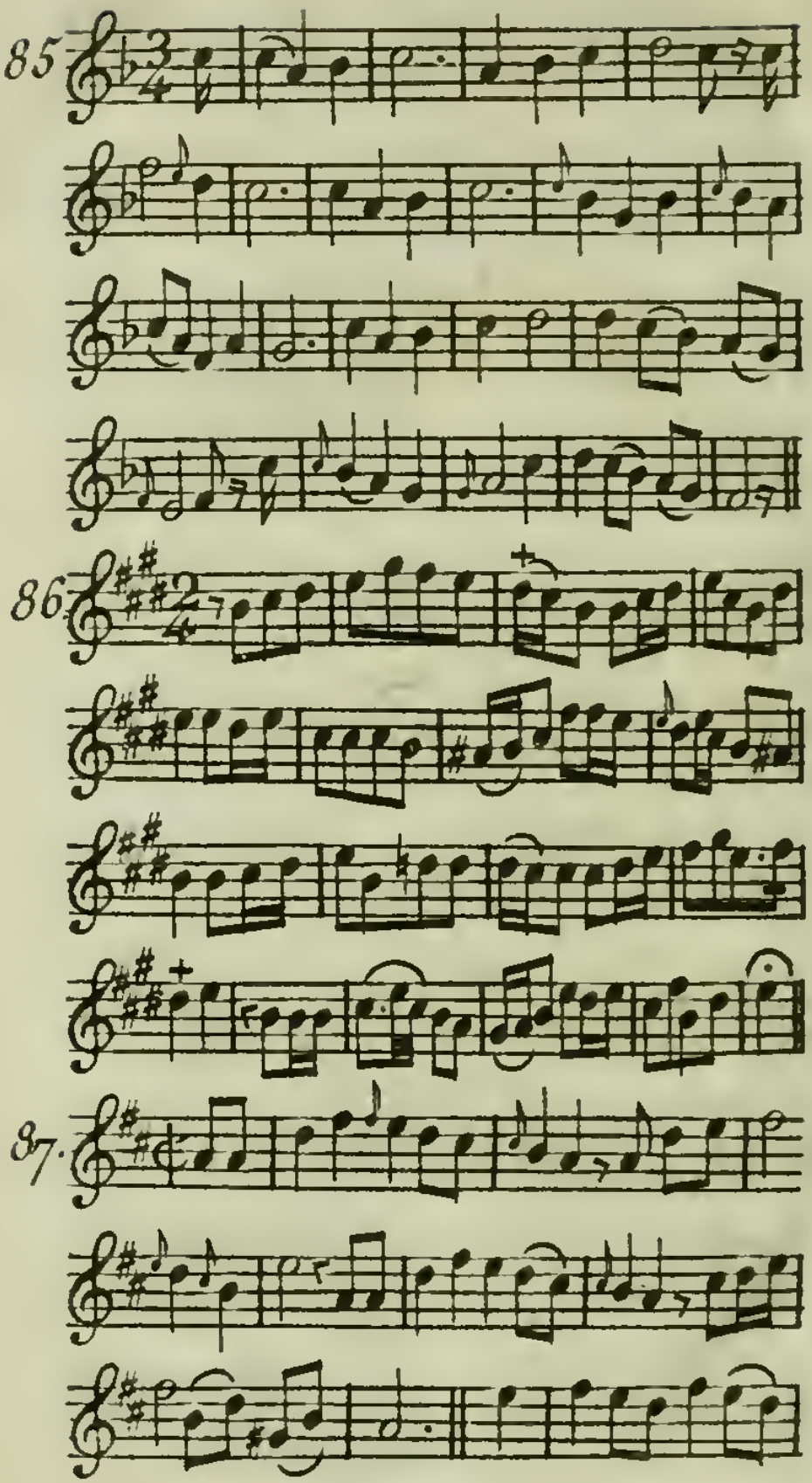


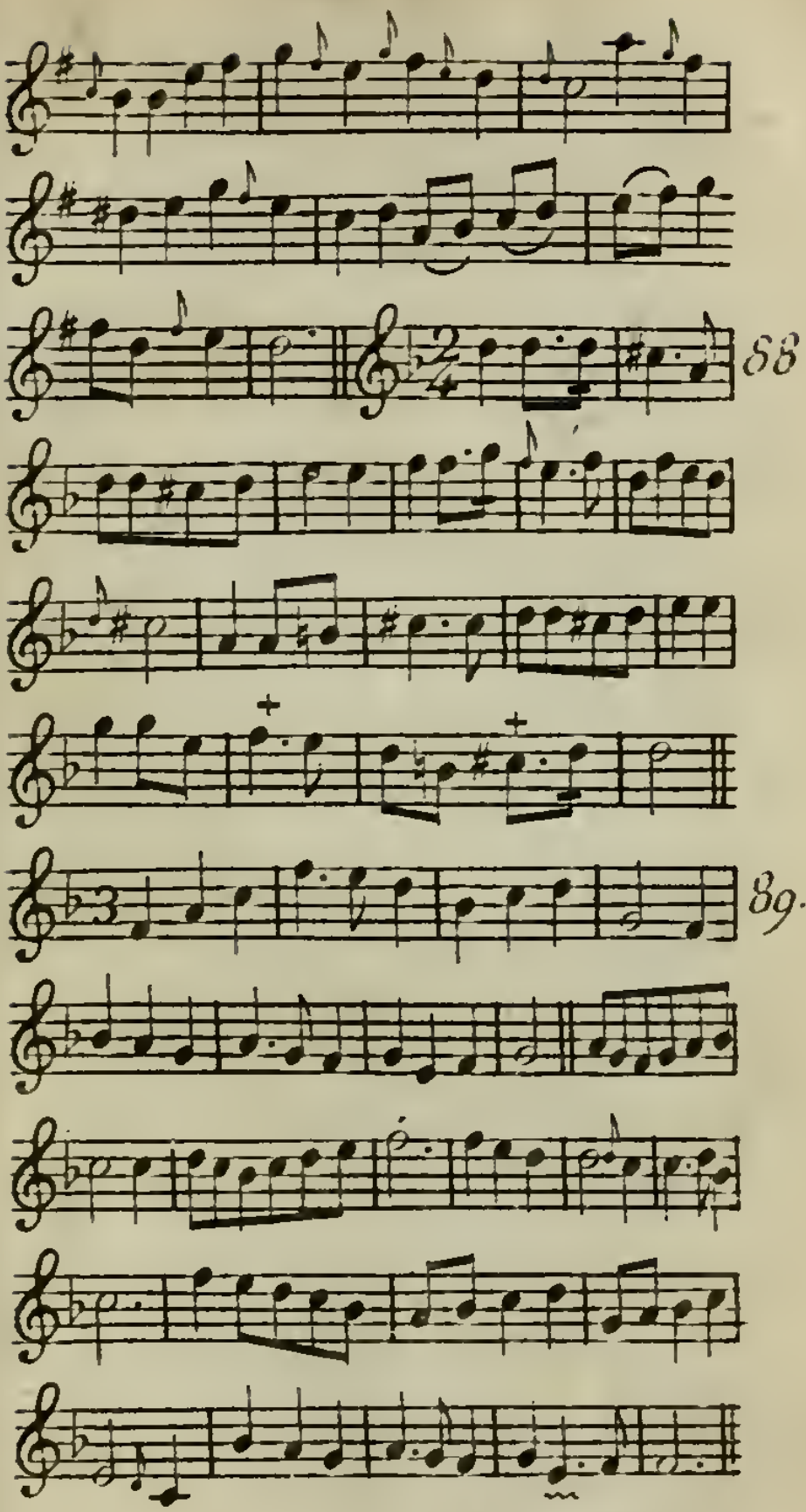

77.
78
79.


80.
81.
82.

XXXI.




85.
86.
87.


88
89.

5

collated & approved
perfect
with the Original